LA
GRANDE ESPÉRANCE

CHARLES RICHET
Professeur à l'Université de Paris
Membre de l'Institut

LA GRANDE ESPÉRANCE

ÉDITIONS MONTAIGNE
FERNAND AUBIER, ÉDITEUR, QUAI DE CONTI, N° 13, PARIS

PREMIERE PARTIE

POURQUOI EXISTES-TU ?

LIVRE I

L'EXPANSION DE L'HOMME ET DE L'INTELLIGENCE

I

Pourquoi existes-tu ?

Tu n'es vraiment pas curieux si tu ne t'es jamais posé cette question. Belle insouciance, mais assez singulière pourtant ! Car enfin tu n'as jamais demandé à vivre, et l'existence t'a été impérieusement assénée.

Par qui ? Pour qui ? Pour quoi ?

Tout de même tu as un peu le droit de le savoir, ou au moins d'interroger le destin et d'interrompre pour quelques minutes le cours de tes travaux, de tes jeux, de tes amours, de tes soucis.

Mais non ! Tu te contentes de vivre, de vivoter plutôt que de vivre, car vivre sans réfléchir sur sa destinée, c'est assez piteux. Tu marches, tu dors,

tu manges, tu bois, tu fais l'amour, tu pleures ou tu ris, tu es triste ou joyeux et tu ne te préoccupes guère du sort qui attend tes arrière-petits enfants, ni du mystérieux univers qui t'entoure, univers étrangement colossal, et dont tu n'es qu'un atôme. De ce monde, malgré tes prétentions à la science, tu ne vois que des apparences, car au fond tu n'y as pas compris grand chose.

Jamais d'ailleurs tu n'as cherché à comprendre pourquoi tu existes ?

Pourtant tu es un être sensible, tu éprouves plaisir et peine. A quoi servent-elles ces peines ? A quoi servent-ils, ces plaisirs ? Voilà ce qui serait bon à savoir. Voilà ce qu'il est au moins légitime de chercher. Mais tu n'es pas curieux.

Eh bien ! si tu n'es pas curieux, je le serai pour toi et je tâcherai, sans vaines phrases, de voir si notre existence, notre chétive et fugitive existence, a un but; si nous avons un rôle à jouer, quelque minuscule qu'il soit, dans le Vaste Kosmos. Tout est possible ! et peut-être les hommes et les animaux ne sont-ils que de petits pantins, qu'une force mystérieuse, fantaisiste sans doute, se divertit à mouvoir. Quoi qu'il en soit, elle leur a infligé à tous le cadeau de la vie, et à nous, par surcroît, elle a imposé la conscience. Sans nous demander conseil, elle nous a fait ce don, douloureux et sublime, de souffrir, d'aimer et de penser.

Donc tu peux très bien lui demander, à cette force mystérieuse, pourquoi t'es-tu occupée de nous ? Que nous veux-tu ?

II

On sait parfaitement, non pas pourquoi, mais comment tu es né. Deux petites cellules microscopiques se sont rencontrées un jour (ou plutôt une nuit) dans une humide et sombre caverne, et tu es le résultat de cette union silencieuse.

Or il n'y avait qu'une seule cellule femelle au milieu de cent milliards de cellules mâles qui tourbillonnaient autour d'elle. Le petit mâle qui a eu le privilège de pénétrer dans la cellule femelle, c'est toi ! Oui ! c'est déjà toi. C'est tellement toi que rien ne pourra plus être désormais changé à ta forme et à ton évolution.

Plus tard tu as grandi, tu as pris figure d'embryon, de fœtus, d'homme. Tu as acquis des habitudes, gagné ton pain, cherché à être aimé ou à aimer; tu as eu soif de plaisirs, ou d'amours, ou d'argent, ou de gloire. Les deux cellules, après s'être unies pour former un être humain, ont fait une route longue et compliquée.

Mais si un autre des dix milliards de mâles qui papillonnaient autour de la cellule femelle avait eu plus d'appétit, s'il s'était montré plus agile ou plus vigoureux que toi, ce ne serait plus toi qui aurais eu l'ineffable bonheur de grandir: ce serait ton frère qui serait né. Donc, tu vois tout de suite qu'au moment fatidique de ta naissance pouvaient être nés des milliards d'êtres différents de toi.

En vérité, tu es la résultante d'un prodigieux hasard, puisque rien ne pouvait faire prévoir que

cette cellule mâle serait la privilégiée, et certes, à ton point de vue personnel, c'est très intéressant, mais au point de vue général, que ce soit toi ou un des milliards de frères possibles, cela ne signifie rien. Dans l'immense humanité, qu'il soit né un de tes frères, devant être un peu plus grand ou un peu plus petit que toi, pour avoir un nez plus long ou plus court que le tien, cela n'a aucune importance.

III

Franchissons donc l'immense passé qui te précède. Cent milliards de siècles. Au point de vue de l'éternité du temps, ce n'est rien.

Quoique ce soit profondément mystérieux encore, la science a pu, tant bien que mal, édifier quelques hypothèses sur ce prodigieux passé.

Il fut un temps (très lointain) où notre planète n'existait pas encore. Mais notre cher Soleil était déjà là, sans doute un peu plus grand et un peu plus blanc qu'aujourd'hui.

Ce divin Soleil était, comme il est en 1933, une masse colossale et gazeuse de feu ; il se promenait tout seul dans l'espace immense, sans être accompagné, comme en 1933, par un servile cortège de planètes.

Or, cette masse colossale d'un gaz en ignition était, ainsi que toute matière, soumise à la loi de l'attraction. De même que nos Océans, cédant à l'attraction lunaire, ont des marées qui, à certains moments précis, les font se gonfler de quelques

mètres, de même la masse ignée du Soleil a pu, quand un astre voisin s'est approché d'elle, (à quelques cent mille milliards de kilomètres (?) provoquer une colossale marée de feu.

Il est donc probable qu'un astre quelconque, énorme aussi, passant dans sa course vagabonde près de notre soleil, a déterminé une marée de feu, de sorte que d'énormes parcelles de la masse ignée, attirées par l'astre errant, se sont détachées du globe solaire.

Mais elles n'ont pu aller bien loin, car elles étaient retenues par l'attraction solaire, et alors, s'arrêtant en chemin, mues à la fois par la force centripète et la force centrifuge, elles se sont mises, en roulant sur elles-mêmes, à tourner autour du centre dont elles venaient de se détacher. Ces sphéroïdes ignés, poursuivant leur course dans l'espace glacé pendant des siècles et des siècles, ont fini par se refroidir. D'abord ils étaient uniquement gazeux. Puis certaines parties (les métaux) sont devenues liquides. Puis, le refroidissement continuant toujours, la surface s'est solidifiée. Mais la masse centrale est restée liquide, et en ignition. La terre est donc aujourd'hui une masse liquide entourée d'une très mince écorce solide.

Ces faits relatifs à la terre se sont probablement répétés et se répèteront pour des millions et des millions de planètes, car nous savons que la constitution chimique de la terre est à peu près identique à celle des autres astres. La terre est un abrégé des merveilles des cieux.

Peu à peu, par le progrès du refroidissement périphérique, l'oxygène et l'hydrogène (qui étaient dissociés) se sont combinés; la vapeur d'eau, gazeuse d'abord, est devenue liquide; les mers se sont formées et, (toujours par suite du refroidissement graduel) il y a eu dans l'écorce des plissements qui ont formé les montagnes. De là les formes des continents et des mers telles que nous les voyons aujourd'hui.

Alors est survenu (comment ? et pourquoi ?) un fait merveilleux, décisif pour toi ! La vie a apparu dans les mers et sur les terres.

Et voici, ô toi qui me lis, notre très humble origine.

D'abord ont apparu des cellules simples, végétant soit dans les eaux tièdes encore, soit sur un sol humide, dans une atmosphère riche en acide carbonique.

Et tout de suite ces cellules (inconsciemment à coup sûr) ont compris qu'il fallait vivre et essaimer. Déjà se manifestait dans toute sa splendeur cet effort de l'individu vers la vie, effort qui est caractéristique de tout être vivant.

Or, pour vivre, il faut fixer du carbone et de l'azote. Ces petites cellules faméliques aspirant à fixer de l'azote et du carbone ont été forcées de lutter sans trêve contre leurs sœurs (faméliques aussi) et à résister aux forces cosmiques hostiles ou indifférentes. Des batailles incessantes ont été livrées, et, pour ces batailles, elles ont pris les formes les plus diverses afin de se mieux en mieux

adapter aux conditions changeantes de leur existence. Ces formes nouvelles d'adaptation ont été transmises à leur descendance, de sorte que peu à peu les cellules primitives sont devenues des êtres nouveaux de plus en plus compliqués.

Ce furent d'abord, autant que les arcanes de la terre peuvent nous l'enseigner, des plantes gigantesques, des fougères, des cycadées énormes, dont les débris, en s'accumulant, sont pour l'humanité actuelle une abondante source d'énergie (non inépuisable d'ailleurs). Est-ce que le soleil, en fixant ces masses de carbone combustible sur les plantes d'autrefois, n'aurait pas voulu préparer de puissantes réserves de force à nos machines actuelles ? On devine bien que, si je prête au soleil ces intentions philanthropiques, je ne puis considérer cette hypothèse comme sérieuse.

Avec les plantes apparaissent des animaux dèjà très compliqués, des crustacés, d'immenses reptiles, des mollusques, des insectes, des poissons qui semblent, par une progression incessante et continue, intensifier de plus en plus la conscience de l'être. Or, peu à peu, cette conscience devient une intelligence. Par la conscience et l'intelligence, l'amour de la vie reste adhérent à tous les êtres vivants. Quand les mammifères arrivent, et quand enfin l'homme apparait, c'est chez eux le même amour de la vie, la même horreur de la mort. Et ces deux instincts croissent, au lieu de s'atténuer, à mesure que l'intelligence grandit.

D'ailleurs, quelles que soient les variations des

formes, avec adaptations aux diverses conditions vitales, toujours la génération se fait par la conjonction de deux cellules, une cellule femelle entourée d'innombrables cellules mâles. Qu'il s'agisse d'une fougère, d'un oursin, d'un chien ou d'un homme, c'est la même modalité de l'immense effort que la toute puissante Nature institue pour que ces deux cellules puissent se joindre et perpétuer l'espèce.

Si par la pensée nous nous représentons la succession rapide de phénomènes lointains, globe igné et gazeux, mers chaudes qui se refroidissent, continents qui se forment, plantes qui se multiplient, animaux qui se compliquent de plus en plus, nous comprenons que le monde inerte a évolué vers la vie, et que la vie a évolué vers l'intelligence.

Car l'intelligence des êtres vivants s'est intensifiée; ils sont devenus de plus en plus intelligents jusqu'à atteindre le stade actuel, jusqu'à être des hommes c'est-à-dire des êtres capables de langage, (cette merveille des merveilles) capables d'inventer le calcul intégral et la géométrie analytique, capables de savoir la composition chimique des astres qui sont à une distance de plusieurs milliards de trillions de kilomètres, capables aussi de comprendre les idées abstraites, telles que la solidarité et la justice.

L'intelligence a gagné non seulement en profondeur, mais en étendue. Il y a cent mille ans, s'il existait déjà des hommes, ce qui est probable, ces hommes — assez voisins des singes — étaient

bien peu nombreux, vivant clairsemés dans la vallée du Nil, ou les palmeraies de la Chaldée (?). Il y a dix mille ans, sans qu'on puisse préciser un chiffre quelconque, c'est à peine s'il existait vingt millions d'hommes (?). Il y en a trois milliards aujourd'hui. Chaque année la population humaine, malgré nos infâmes guerres, augmente à peu près de quatre à cinq millions d'âmes. Toute la terre est envahie par l'espèce humaine. Nulle plage n'est deserte. Les pôles eux-mêmes sont conquis. Toutes les montagnes sont franchies. Tous les déserts sont traversés. L'expansion du genre humain à la surface du globe terrestre est totale.

Cette expansion du genre humain, c'est l'expansion de l'intelligence.

Donc nous voyons nettement se dessiner ce grand phénomène indiscutable : **le croît de l'intelligence en qualité et en quantité;** phénomène prodigieux qui ne nous étonne plus, parce que nous y sommes habitués, et que nous vivons dedans.

Et pourquoi ? Oui ! Pourquoi cette succession continue de faits, disparates en apparence, qui ont abouti à ce résultat suprême : l'intensification de l'intelligence ?

Cherchons à comprendre la cause de ce magnifique épanouissement.

IV

Deux solutions seulement sont possibles. Ou c'est le hasard, ou c'est une loi.

Voyons d'abord la solution hasard.

Or, quand je dis solution, ce n'est pas une solution. Au contraire. En bon français, hasard veut dire que nous n'avons pas de solution à proposer. Le hasard n'est pas du tout une hypothèse comme les autres, c'est la négation de toute hypothèse.

Je jette une pièce de monnaie en l'air, elle tombe à pile et je dis que c'est le hasard qui la fait tomber à pile, car j'ignore absolument quelles rotations, quels tournoiements elle a pu faire pour tomber à pile. — Je rencontre mon ami A dans la rue, loin de sa demeure et loin de la mienne. Les causes qui me l'ont fait rencontrer en cet endroit, à la minute même où je passais, c'est le hasard, car j'ignore totalement les motifs qui l'ont amené là, à cette minute précise. — Je tire un coup de fusil sur un perdreau qui s'envole, un grain de plomb lui casse une aile, c'est le hasard qui fait que c'est ce grain de plomb là qui l'a frappé et non tel autre des cent grains de plomb qui étaient dans la cartouche.

Je parlais tout à l'heure des milliards de cellules mâles qui viennent assaillir la cellule femelle ; c'est le hasard qui fait que le privilégié est celui-là et non l'un des autres.

Le hasard est donc notre ignorance, mais c'est probablement aussi l'absence de lois, ou tout au moins de lois qui nous soient abordables. Quand les choses évoluent par le hasard, elles sont d'une fantaisie folle, ou du moins qui nous semble trop désordonnée pour que notre science en put pénétrer les lois. On ne peut trouver ni direction, ni inten-

tion aux agitations que le vol d'une mouche détermine dans le galvanomètre.

Il en est de même pour l'existence des êtres vivants et l'épanouissement triomphal de l'intelligence. Il semble que ces grands faits relèvent d'une direction, d'une intention; j'oserais dire, quoique le mot soit terriblement anthropomorphique, d'une volonté, volonté tenace, obstinée, ingénieuse, qui s'est, pendant des milliers de siècles, poursuivie sans lassitude et sans fléchissement.

Les petits événements individuels sont sans aucun doute dus à des hasards, mais l'ensemble indique une loi. Les physiciens admettent que les molécules d'un gaz, quand on en change la pression ou la température, ne se comportent pas toutes de la même manière. Mais, comme il s'agit d'un nombre immense de molécules, le calcul des probabilités s'applique absolument et les écarts de telle ou telle molécule particulière ne comptent plus.

Imaginez une série d'événements complexes, multiples, incohérents en apparence, qui au bout de quelques milliards d'années, aboutissent progressivement à un phénomène supérieur qui est l'intelligence. Nous n'avons pas le droit de dire que c'est par hasard que cette intelligence a apparu. Il est presque évident qu'il y a eu là une loi toute puissante et universelle. Si nous disons que c'est le hasard, c'est-à-dire l'absence de toute loi, alors nous n'avons plus qu'à jeter aux gémonies la petite lueur d'intelligence dont la flamme vacille en nous.

Un phénomène intelligent ne peut pas avoir eu

pour cause le hasard. Je prends deux nombres de trois chiffres : par exemple 124 et 532. Quel sera leur produit ? Si quelqu'un me dit 65.968, je dirai que c'est très probablement un phénomène intelligent et que ce n'est pas par hasard que le chiffre exact m'a été donné.

Et cependant, c'est tellement moins intellectuel que l'épanouissement de l'intelligence après un effort de cent mille siècles !

Voici un individu ivre qui cherche à rentrer chez lui. Il va en titubant. Il avance. Il recule. Il se porte à droite, à gauche, en avant, en arrière. Cependant, malgré ses titubations, malgré ses incertitudes, tout compte fait, il approche de plus en plus de sa maison; il la reconnaît vaguement; il hésite à toucher la grille et la sonnette. Enfin, le voici chez lui. En assistant à ses oscillations, vous auriez dit que c'est le hasard qui le conduit... Hé non ! Il a une confuse connaissance des choses et, en dépit de son ivresse, il finit par pouvoir se jeter sur son lit.

Voici un autre exemple. Comparons le troupeau bigarré et confus des êtres vivants à un corps d'armée qui a reçu l'ordre de se rendre de Reims à Châlons, je suppose. Les soldats s'avancent par des routes différentes et marchent à des vitesses qui ne sont pas comparables. Quelques-uns, s'égarent dans les champs, d'autres s'arrêtent dans les auberges, il y en a qui chantent; il y en a qui, fatigués, s'assoient sur les talus; fantassins, cuirassiers, artilleurs, dragons, motocyclistes, aviateurs, tout est dissemblable, tout est incohérent. On ne

comprendrait rien à leurs agissements si on ne les voyait que pendant un centième de seconde.

Un centième de seconde, c'est à peu près, pour une marche d'une heure, comme un siècle par rapport à 25 000 siècles. Que peut-on savoir en un centième de seconde sur la marche d'un corps d'armée ? De même, pour la marche de l'humanité, que peut-on savoir de son évolution future, en ne connaissant qu'un siècle de sa vie ?

Et cependant, tous ces hommes qui marchent ainsi avec leurs fusils, leurs canons, leurs motocyclettes, leurs mitrailleuses, leurs tanks, ont un but, celui d'arriver à Châlons. Si nous avions une heure, voire une minute pour les regarder, malgré la diversité des routes, nous pourrions à peu près savoir l'intention du chef qui les dirige.

Eh bien ! nous pouvons imaginer de quels êtres vivants la terre était couverte il y a un million d'années; les archives paléontologiques de la terre nous permettent de le savoir, et alors nous comprendrons distinctement que ce troupeau d'êtres qui vivaient il y a un million d'années marche vers une intelligence plus grande, tout comme les soldats marchent vers Châlons. Malgré un apparent désordre, ces êtres vivants, débiles parcelles de cet innombrable cohorte, s'avancent inconsciemment vers un grand but.

Voilà qui est incontestable.

Donc, ce n'est pas le hasard: donc c'est une loi.

Assurément pour chacun de ces êtres, qu'ils soient reptiles ou poissons, oiseaux ou mammifères,

kangourous ou hommes, c'est le hasard seul qui a conditionné leur existence individuelle.

De même que dans une compagnie d'Infanterie qui chemine sur la route, c'est le hasard qui fait que Paul va chanter, Pierre fumer sa pipe, Georges s'asseoir sur la berge, Henri s'essuyer le front, Lucien s'arrêter près d'un arbre. Mais ces irrégularités n'ont aucune importance. La colonne poursuit sa marche, car elle ne va pas à la débandade, elle obéit à une injonction précise. De même les écarts de telle ou telle espèce animale, voire de telle ou telle nation, les retards (ou les **ratés**) du progrès final, fût-ce pendant quelques siècles, ne signifient rien pour l'ensemble des opérations du troupeau vital.

Or, pour peu qu'on étudie l'évolution (le cheminement) de ce troupeau vital pendant des milliers ou des millions d'années, on voit apparaître une vraie direction. Tout se passe comme si ce bigarré cortège, qui se renouvelle incessamment, obéissait à une consigne déterminée.

Dans l'immense Kosmos, dont nous ne sommes qu'un fragment minuscule en l'espace comme en le temps, il y a des hasards individuels, il n'y a pas de hasard **général,** mais bien des lois comme pour les molécules d'un gaz comprimé et comme pour le nombre des rayons α, β, γ que le radium émet.

Donc, une souveraine loi biologique apparaît nettement, celle de la progression intellectuelle.

A condition bien entendu qu'on franchisse des centaines de siècles.

Et je ne fais ici aucune allusion aux autres mondes mystérieux, abyssaux, qui frémissent autour de nous. Je ne prends —pour le moment du moins — que le monde réel, mécanique, tangible, visible, abordé par nos sciences classiques. Je reste terre à terre sans vouloir m'aventurer dans l'inconnu immense dont je ne peux rien dire encore, sinon qu'il existe, sans que ni moi ni personne ait pu le pénétrer.

Or ce monde tangible et visible qui, malgré ses écarts, se dirige vers un but sublime, c'est-à-dire une intelligence supérieure — ne peut être conduit là que par une loi, loi suprême, universelle, qui commande à tout le Biocosme.

Cette loi aurait-elle pu ne pas être ? Je ne le crois pas, c'est le **fatum** des Latins, c'est l'anangké des grecs. Notre intelligence ne peut supposer que le monde matériel ne serait pas soumis à la loi de l'attraction, que l'hydrogène ne se combinerait pas avec l'oxygène et que la vibration de la lumière se propagerait avec une vitesse autre que 300 000 kilomètres par seconde.

Donc l'évolution du sphéroïde était fatale. Fatal, son refroidissement. Fatal, son peuplement en êtres vivants. Fatale, l'évolution de ces êtres vivants vers l'intelligence.

Au-delà du monde solaire, il y a sans doute, dans l'immense espace et dans l'infini, ancien ou futur, des temps, d'autres mondes analogues au nôtre, avec une constitution et une évolution presque identiques. Oui ! Il y a là haut des milliards de

planètes immenses, tournant autour des millions d'étoiles suspendues à la voute céleste.

Eh bien ! je ne connais qu'une seule de ces planètes, c'est la Terre que toi et moi nous habitons, et je vois qu'elle est habitée par des êtres intelligents. Est-ce que je vais supposer qu'elle est seule à posséder cet avantage? (si c'est un avantage).

Prenons alors une comparaison. Elle est saisissante.

Voici un sac opaque et fermé, où il y a un million de boules, de différentes couleurs peut-être, mais j'en ignore tout. J'en tire une au hasard. Elle est rouge. Ne serait-il pas énormément absurde de supposer que parmi les 999 999 autres boules il n'y en a plus une seule qui soit rouge ?

Et maintenant je réponds (timidement hélas !) à la demande qui est le titre de ce livre : **Pourquoi existes-tu ?**

Tu existes parce que le destin, c'est-à-dire une loi, a voulu te faire vivre. Et je vais te prouver maintenant que cette loi existe, car le destin t'a donné des moyens très efficaces pour consolider ton existence selon les forces infimes de ton infime individualité.

Voyons quels sont ces moyens.

LIVRE II

La défense de l'individu contre la mort

Tu existes, et tu n'as aucun effort à faire pour défendre énergiquement ton existence, c'est-à-dire pour obéir à la force qui t'a sorti du néant ; cette force s'est assurée de ton obéissance par des procédés bien simples, des instincts protecteurs, irrésistibles, instincts communs à tous les êtres vivants.

Ces instincts protecteurs, de modalités si diverses, sont tellement universels, tellement adaptés à une efficace protection, qu'il serait fou de les attribuer au hasard. Quoi ! il y aurait, pour assurer la vie à la surface terrestre, un hasard, hasard merveilleusement agencé, prolongé pendant des milliers de siècles et s'étendant sans exception à toutes les espèces animales ! Non ! Non ! ce n'est pas le hasard qui a créé ces instincts presque divins, surhumains en tout cas, la peur, le dégoût, la douleur, la faim, l'horreur de la mort.

A. - *La peur.* — La peur est un instinct universel. Devant un mouvement brusque, ou un bruit violent, devant l'inattendu, l'animal, qu'il s'agisse

d'un insecte, d'un poisson, d'un oiseau, d'un cerf, ou même d'un homme, se mettra à fuir. Nulle initiation n'est nécéssaire, c'est un réflexe psychique fatal auquel ils obéissent immédiatement, avant même de se rendre compte qu'il y a un danger. Les animaux domestiques (déformés par la domesticité) peuvent être apprivoisés et ne pas fuir. Mais, à moins d'être savamment dressés, ils ne résistent pas à cette première impulsion. On dit que dans les glaces antarctiques les pingouins se laissent approcher sans témoigner de frayeur, mais il faut peut-être faire quelques réserves sur cette sociabilité des pingouins.

La peur, qui détermine la fuite immédiate, a tous les caractères d'un instinct à son maximum de puissance. Elle est soudaine, irrésistible, irréfléchie, dominatrice. L'homme lui aussi, comme le cerf, comme le lièvre, comme le poisson, malgré son intelligence, est tout de même pourvu de cet instinct qui le fait fuir précipitamment quand un danger le menace.

Une peur spéciale, c'est celle qu'inspirent à presque tous les animaux les serpents, car les serpents sont par leur venin extrêmement dangereux. L'instinct nous défend contre eux par l'horreur qu'ils inspirent dès qu'on les voit.

Rien n'est plus amusant que de mettre un serpent ou — ce qui revient au même — une anguille vivante dans une cage où il y a deux ou trois singes. Alors ces singes deviennent très comiques. Ils font des bonds désordonnés et s'accrochent

avec force grimaces aux parois supérieures de la cage. Et, en même temps qu'ils sont effrayés, ils sont curieux. La curiosité et la frayeur forment dans ces âmes naïves un bizarre assemblage, où d'ailleurs la frayeur domine.

L'homme se comporte vis-à-vis des serpents à peu près comme le singe. La civilisation n'a pas aboli cette instinctive frayeur qu'une hérédité ancestrale lui a transmise. Je connais maintes personnes chez qui la vue d'un serpent provoque une frayeur qui va presque jusqu'à la syncope. Ce n'est pas l'effet du raisonnement suivant : le serpent est venimeux, donc je dois en avoir peur. Vraiment non. L'idée du venin est très loin. C'est une vieille frayeur héréditaire qui survit. On remarquera que cette frayeur était presque héréditaire; car le serpent n'effraie ni par une taille colossale, ni par des rugissements féroces, ni par des bonds impétueux. Il devait, pour nous faire éviter son insidieuse morsure, nous effrayer par sa forme et sa reptation.

A côté de la peur instinctive, il y a la peur que provoque la connaissance du danger, danger réel ou seulement possible. Le danger possible, c'est l'inconnu. Plus l'inconnu est inconnu, plus il effraie. L'obscurité par exemple. On a peur quand on doit cheminer par une nuit profonde dans des lieux inconnus. Rien n'est plus inconnu que les fantômes, rien n'est plus terrifiant. Et cependant, ces pauvres fantômes n'ont jamais fait de mal à personne.

Quand le danger est connu, il peut provoquer la

peur aussi. L'instinct conserve toute sa force, mais l'intelligence y ajoute quelque chose. Le sifflement des balles est très effrayant quand on sait ce qu'il signifie, mais c'est une frayeur intelligente et non instinctive.

D'ailleurs, la prévoyante Nature n'a pas demandé aux animaux de longues ou même de courtes délibérations, pour les décider à fuir le danger. Quand un chien court un lièvre, le lièvre ne perd pas son temps à faire des raisonnements alambiqués, il s'enfuit aussi rapidement qu'il peut, comme poussé par un ressort. Quand une balle siffle à l'oreille d'un soldat, il baisse la tête presque instinctivement sans se rendre compte que ce mouvement est parfaitement inutile.

Ainsi la fuite, c'est-à-dire le réflexe le plus habituel de la peur, est un réflexe psychique d'une énorme puissance. Et cependant, parfois la peur est si intense qu'au lieu d'exciter les forces musculaires, elle les paralyse. L'expression française «**mort de peur**» qui se retrouve problablement dans d'autres langues, indique un phénomène très connu. Quand la peur est très forte, on palît, on tremble, les jambes vacillent. On ne peut plus avancer. On ne peut même plus pousser un cri. Certains insectes, quand on les touche, ont le curieux instinct de faire le mort. Ils simulent la mort pour éviter la mort.

Nous commettons journellement une singulière erreur psychologique. Cette erreur c'est le mépris énorme que nous inspirent les poltrons. J'avoue

qu'ils me dégoûtent profondément. Pourtant je me rends compte que cette répulsion et ce mépris sont bien injustifiés, car, somme toute, ils ne font que suivre l'ordre donné par la Nature souveraine de redouter toute atteinte à la vie.

B. - *Le vertige.* — Il est une peur spéciale que l'habitude et l'éducation arrivent (quoique difficilement) à vaincre, c'est le vertige, type de la **peur instinctive.**

Aucune étude n'a été faite encore, à ma connaissance du moins, sur le vertige des animaux. Je vois bien que les chèvres et les chamois bondissant joyeusement sur les précipices, ne ressentent certainement rien qui ressemble à notre frayeur des abîmes.

Ce qui chez l'homme caractérise le vertige, c'est que, malgré toute sa volonté, il ne peut plus avancer. Il est comme cloué au sol. Les jambes fléchissent et refusent tout service. Le courage et l'intelligence ne peuvent plus rien. Vraiment je ne puis assez admirer la méfiance que la Nature a pour notre intelligence, puisqu'elle nous a inspiré avec une telle force cette terreur de l'abîme. Il s'agit de défendre notre vie. Or la Nature, cette vieille dame, que Joseph de Maistre disait ne pas connaître, s'est tout de même occupée de lui pour le protéger. Probablement, J. de Maistre aurait eu le vertige s'il avait été forcé de passer sur une étroite planche privée de toute balustrade, au-dessus d'un glacier abrupt.

C. - *Le dégoût.* — Il est un autre sentiment protecteur sans lequel probablement toute vie ani-

male aurait disparu depuis longtemps de la surface terrestre, c'est le dégoût pour les substances infectieuses ou toxiques.

Comparez la boutique d'un patissier et celle d'un pharmacien. Tout chez le patissier est appétissant, car il s'agit d'aliments nécessaires à la vie et agréable au goût, tandis que chez le pharmacien tout est détestable et nauséabond. Les médicaments qu'il débite — car les médicaments sont des poisons — sont tous d'un goût exécrable. En effet parfois même à des doses minuscules, les poisons, (par exemple un centième de milligramme de strychnine) sont encore désagréablement amers. Tous les alcaloïdes sont dans ce cas (quinine, morphine, atropine, cocaïne, nicotine). Assurément ce n'est pas par hasard qu'ils sont amers, mais parce qu'ils sont toxiques, terriblement toxiques, et que la Nature a voulu nous préserver des poisons en leur donnant l'amertume.

On s'étonne souvent que des herbivores qui vont brouter dans les régions à eux inconnues et où poussent des plantes nouvelles et toxiques, ne s'empoisonnent jamais. Mais ce n'est pas surprenant du tout. Comme aux hommes, les poisons inspirent du dégoût à tous les animaux.

Il est quelques exceptions cependant. Certains champignons très toxiques n'inspirent pas de répulsion. Aussi y a-t-il des cas (relativement fréquents) de mort par les champignons chez les hommes. mais je ne sache pas qu'il en soit ainsi pour les

animaux. Jamais les champignons n'entrent dans la consommation alimentaire d'aucun animal.

Quand à la nocivité du persil pour le perroquet, c'est peut-être une légende, en tout cas si ce n'est pas une légende, l'exception confirme la règle.

Le dégoût peut être provoqué par d'autres sensations que la gustative. L'odorat, la vue nous inspirent parfois un dégoût insurmontable pour tel ou tel objet. L'odeur des viandes putréfiées, riches en microbes, parfois dangereux, est odieuse. Autant les fruits frais sont d'une saveur et d'une odeur agréables et appétissantes, autant celles des fruits pourris est pénible. Je ne puis m'empêcher de trouver qu'il y a une étrange perversion du goût à se délecter aux **viandes faisandées.**

Quelquefois le dégoût se confond avec la peur, les insectes parasites, êtres néfastes et insupportables, qui trop souvent s'acharnent sur nous, les poux, les punaises, les puces, nous inspirent un sentiment d'horreur qui tient le milieu entre la peur et le dégoût. (1)

La peur, le vertige, le dégoût, l'horreur, tous admirables instincts de défense et de protection, ne sont que des formes de la douleur. Or, la dou-

(1) J'ai éprouvé une fois ce sentiment d'horreur avec une telle intensité, qu'il a déterminé le vomissement. Lors d'une croisière faite sur le yacht du prince de Monaco, on avait capturé un dauphin. J'en fis une dissection sommaire. L'estomac était volumineux, tout gonflé d'immondes Ascarides, grands vers intestinaux qui grouillaient, formant un énorme paquet. Il y en avait certainement plus de trois cents. L'estomac en était farci; c'était un ignoble spectacle que cette cohue animée.

leur, comme je vais le montrer, est la grande bienfaitrice, elle est à la base de notre existence biologique. Si elle n'existait pas, il n'y aurait plus de vie animale.

D. - *La douleur.* — La meilleur définition qu'on puisse donner de la douleur est celle-ci : **une sensation telle qu'on ne veut pas continuer à la ressentir ou à la subir de nouveau.** Une brûlure, une coupure, une morsure, une fracture, une névralgie, un abcès sont causes de douleur, et alors presque instinctivement nous faisons tous nos efforts pour éviter brûlure, coupure, fracture. Hé bien! c'est la crainte de la douleur et non l'intelligence qui nous fait veiller avec tant de jalouses prudences sur l'intégrité de notre peau, de notre chère peau.

Il ne faut donc pas médire de la douleur, plus que de la peur. C'est la douleur qui nous fait résister aux intempéries. Nous aurions été depuis longtemps gelés ou brûlés si notre seule intelligence avait été là pour nous préserver de l'extrême froid ou de l'extrême chaleur. Ce qui nous a protégés, c'est la crainte de la douleur que provoquera un grand froid ou un grand chaud.

Nous n'aurions pu nous défendre contre les innombrables causes de destruction qui nous assaillent à chaque minute si nous n'avions pas par devers nous, très vivace, le souvenir d'une douleur ancienne et la menace d'une douleur nouvelle.

En réalité la douleur est la mère de toutes nos industries. Si les hommes ont édifié des maisons,

c'est pour pouvoir dormir bien abrités. S'ils ont tissé des vêtements, c'est pour affronter les glaces de l'hiver, car ils n'ont pas pour se garantir l'épaisse fourrure des animaux.

On attribue à un grand philosophe grec, le maître des stoïciens, une parole assez absurde : « O Douleur, disait Zénon, tu n'es qu'un mot ». Quelle ineptie ! De toutes les réalités, la douleur est la plus réelle. **Peut-être même est-ce la seule Réalité !**

Si les sorciers chez les sauvages, les médecins dans les sociétés civilisées (antiques ou modernes) ont tant d'autorité et de prestige, c'est parce que, sauvages et civilisés s'imaginent que la sorcellerie et la médecine vont pouvoir faire disparaître, ou tout au moins diminuer, la douleur et la maladie. Hippocrate disait déjà que la sédation de la douleur est œuvre divine.

Tout organe malade a besoin de repos. Alors l'activité de tout organe malade devient douloureuse. Voilà, ce que la prévoyante Nature a imaginé. Elle nous a imposé le repos de l'organe malade par la douleur de l'action. A l'état normal, en effet, nos organes, excepté la peau et les muqueuses, ont une sensibilité très obtuse, presque nulle. L'estomac, le cœur, le foie, l'intestin, la vessie, les reins, le cerveau, sont à peu près dénués de toute sensibilité quand tout va bien. Mais, dès qu'ils sont malades, ils nous font cruellement souffrir, et nous sommes alors, pour éviter cette cruelle douleur, conduits à des ménagements qui permettent la guérison.

Certes, c'est un bien odieux présent que la Nature nous a fait en nous donnant la douleur, mais c'était un présent nécessaire. Il faut vivre, il faut que nos organes soient intacts pour que la vie continue. Or la Nature pourvoit à l'intégrité de nos organes, nullement par l'intelligence, nullement par la sagacité, nullement par la science, mais par un autre phénomène tout à fait simple et aussi impératif qu'il est simple : la crainte de la douleur, crainte qui nous commande le respect de nos organes malades.

E. - *La faim et la soif.* — La faim et la soif sont des sensations presque agréables, quand elles commencent à peine, et quand nous voyons à côté de nous un repas copieux et savoureux, qui nous attend. Mais ces deux sensations tutélaires deviennent de véritables tortures quand elles se prolongent sans aucun espoir d'allégement.

La faim et la soif sont les grandes protectrices de la vie. Les fumeurs d'opium en Chine finissent par mourir, car ils ont perdu le sentiment de la faim. Et alors ce qui est peu coûteux et très facile, ils ne mangent plus. Mais les fumeurs d'opium sont exceptionnels.

Tout animal pour vivre a besoin d'eau, de carbone et d'azote alimentaires. Si l'eau, le carbone et l'azote alimentaires lui manquent, il oublie tout, il brave les plus effrayants dangers. C'est par la faim qu'on dompte les animaux les plus sauvages.

L'homme ne fait nullement exception. Dans tou-

tes les sociétés, soit modernes, soit anciennes, le souci du pain quotidien, comme dans l'oraison dominicale, est la préoccupation universelle. Il n'y a plus de politique, ni de rhétorique, qui tiennent, il faut manger, car il faut vivre. Ce n'est guère que dans la sinistre république des Soviets qu'on assiste à ce spectacle écœurant; des millions d'individus qui subissent sans se révolter de cruelles famines.

Parfois, dans nos pays occidentaux, quelques prisonniers ont un courage extraordinaire. Ils protestent contre leur emprisonnement en faisant **la grève de la faim.** Mais ces exceptions sont tellement rares qu'elles ne comptent pas.

Je devrais peut-être insister sur ces magnifiques instincts protecteurs: la peur, le dégoût, la douleur, la faim. L'étude détaillée mériterait pour chacun d'eux un livre, un très gros livre, mais il me suffit ici de démontrer que tous ont une même cause et une cause profonde, **le devoir de vivre** pour l'animal comme pour l'homme. Toutes ces puissantes sensations qui n'ont rien à voir avec l'intelligence et qui relèvent uniquement de notre constitution psychophysiologique, aboutissent à ce devoir inexorable : **il faut vivre, il faut échapper à la mort.** Tous les êtres, consciemment ou inconsciemment, se précipitent vers la vie, tous les êtres veulent vivre; tous les êtres ont horreur de la mort.

F. - *La crainte de la mort.* — Il n'y a pas de suicide chez les animaux. Mais chez l'homme,

parfois l'intelligence est assez puissante pour combattre et même dominer les sentiments instinctifs qui préservent sa vie.

On dit que le suicide est un manque de courage. A mon sens, cette opinion est une erreur énorme. Bien entendu, nous laisserons de côté les épileptiques, les aliénés, les alcooliques, qui dans un accès furieux se coupent la gorge ou se jettent à l'eau. C'est du délire. N'en parlons pas.

Mais il est quelques individus dont la raison parait saine qui, froidement, délibérément, après une longue préméditation, ont résolu de quitter le monde des vivants. Hé bien! j'aurai la témérité de dire qu'il faut s'étonner de leur courage et presque l'admirer.

Par exemple voici un malheureux homme atteint d'un cancer du larynx, ou de la langue. Malgré l'opium, il souffre des douleurs intolérables. Il ne peut plus parler. Il peut à peine prendre quelques aliments. Il exhale une odeur infecte. Il est devenu un objet de répulsion pour ceux qui l'approchent et pour lui-même. Chaque jour l'affreux mal progresse. Nul repos n'est possible. Nul espoir de guérison. Il sait d'ailleurs que d'ici à quelques jours la mort terminera fatalement cette sinistre et inutile agonie. Alors pourquoi la prolongerait-il ?

Tel autre individu, un criminel, est condamné à mort. Le bucher autrefois et l'écartelement, la guillotine aujourd'hui, mais le bourreau lui fait horreur, et quelques parcelles de poison lui épargnent l'attente formidable du moment fatal.

Mais qu'un banquier qui a fait de mauvaises affaires, qu'un amoureux éconduit, qu'un mari trompé par sa femme, qu'un joueur malheureux, terminent leur infortune par un suicide, c'est vraiment bête. Pourtant, je le répète, il faut une force d'âme peu commune pour passer volontairement de vie à trépas et violenter cet amour profond de la vie qui a animé les milliards d'ancêtres qui nous ont précédé.

Il est bien curieux que rarement on choisit une mort qui est fatale, sans rémission, ni pardon. Au risque d'être pris au mot par quelque désespéré, je me permets de recommander un mode de suicide absolument certain, car une balle de révolver manque souvent son coup, de sorte qu'il reste une petite porte ouverte à l'espérance d'une survie. Je suppose alors que du haut d'un grand paquebot, en plein Océan, pendant la profonde nuit, silencieusement, avec quarante kilos de pierres dans les poches, on se laisse choir près de l'énorme hélice. A supposer, ce qui est peu probable, que cette chute a été vue et entendue, et que le navire ait été arrêté, il est déjà bien loin quand il a pu faire halte, et l'infortuné qui s'est précipité dans l'abîme a déjà 500 mètres d'eau sur la tête.

En tout cas, le suicide est une formidable dérogation à la loi de vivre, loi que la Nature a imposée à tous ses enfants, avec tant de force qu'il est presque impossible à aucun être vivant de lui désobéir.

Dirai-je que cette crainte de la mort est assez déraisonnable, déraisonnable surtout pour les vieil-

lards quand ils ne peuvent plus avoir d'enfants, quand tous leurs organes sont détraqués, disloqués, sénilisés. Insomnies, digestions laborieuses, tremblements, toux, chute des dents, demi-surdité, demi-cécité, affaiblissement de la sensibilité et de la mémoire, ennui incurable. Tout **flanche.** Alors pourquoi tenir à la vie ? La Fontaine a dit :

« Le plus semblable aux morts, meurt le plus à regret ».

Hélas! j'ai connu des gens très vieux, incapables de produire et de reproduire, capables seulement de souffrir et de faire souffrir, qui se cramponnaient désespérément à un reste de vie à mesure que la vie les abandonnait davantage. Cependant ils ne sont ni stupides, ni inexcusables. Ils ont une excellente justification, l'ordre de vivre que la Nature leur a donné. L'amour de la vie ne disparaît pas quand la vie s'effrite.

Même pour les adolescents, même pour les hommes faits, cet attachement démesuré à la vie, cette crainte angoissée de la mort, sont des sentiments sans élégance.

Le prudent Montaigne disait ne pas craindre la mort, mais le **mourir.** Il y a en effet probablement un passage qui serait, dit-on, assez difficile à franchir, de vie à trépas suivant l'expréssion poétique. Mais en vérité ce passage n'est guère difficile. Coma, syncope, délire, il n'y a pas de quoi être bien effrayé.

Les Grecs, les maîtres de la pensée, nous présentaient un dilemme saisissant.

« Ou tu es mort, ou tu es vivant. Si tu es vivant, par définition même, tu n'as pas à craindre la mort. Si tu es mort, comme ta pensée n'existe plus, tu ne pourras rien regretter, car il n'y a plus de regrets sans pensée. »

Lucrèce, dans son livre admirable, fait un autre dilemme, très éloquent aussi (car même les dilemmes ont leur éloquence).

« Ou tu as été malheureux, malade, trahi par tes amis, impuissant à satisfaire des désirs toujours inassouvis et toujours renaissants. Alors la mort n'est-elle pas un refuge précieux qui te permet de t'évader de ce monde riche pour toi en larmes et en désespoirs ?... Ou tu as été comblé par tous les biens de la fortune, tu as eu les lauriers, les femmes, les festins, l'argent, la santé, la jeunesse triomphante et prospère; alors pourquoi ne pas quitter la vie avec joie et reconnaissance, puisqu'elle t'a apporté ce qu'elle a refusé à tant de mortels ? »

Ces beaux raisonnements, si justes qu'ils soient, sont très débiles contre l'instinct universel. Ainsi que je l'ai dit souvent dans ce petit livre : **tu existes, parce que la Nature t'a commandé d'aimer l'existence.**

Mais tu n'es pas seul au monde, tu as des frères humains, **tes semblables,** auxquels il faut penser, et qui ont eux aussi, le devoir de vivre. Donc, si tu ne t'engloutis pas dans un sinistre égoïsme, il faut songer aussi à eux, à leur existence, à leur bonheur, panser leurs plaies, tarir leurs larmes, soulager leurs angoisses, apaiser leurs faims, **re-**

tarder leurs morts. Le devoir de tout homme n'est pas seulement de vivre, mais encore d'aider à la vie et au bonheur des hommes. Prolonger la vie de ses frères et la rendre moins cruelle, voilà ce qui s'impose à nous. **Le mal, c'est la douleur des autres.** Telle est la morale que jadis, aux belles et lointaines époques de ma jeunesse, j'ai proposée. Morale à laquelle, au déclin de ma longue vie, je m'attache obstinément.

Oui, la vie humaine est chose sacrée et ceux qui en font bon marché, les conquérants, les empereurs, les rois, les diplomates, sont les grands coupables. Ils font la guerre, comme disaient fièrement Clémenceau et le Kromprinz. Mais la guerre, c'est le massacre... Je n'insiste pas ; le crime est d'une telle évidence que toute phrase est superflue.

L'homme n'est pas tout à fait le seul animal porté à protéger ses semblables. Il est des animaux qui ont une tendance instinctive à protéger leurs frères ceux qui vivent en troupeaux, les corbeaux, les pingouins, les mouettes, les éléphants, les singes surtout. Ceux-là sont vraiment admirables dans leur amour pour les frères malheureux. Si un chasseur a blessé un singe cynocéphale, toute la troupe aussitôt se précipite à son secours ; et ce sentiment de solidarité simiesque est vraiment touchant. Quel exemple et quelle honte pour tant d'hommes.

J'ai expérimenté (très rarement d'ailleurs) sur des singes. Mais quand un de leurs frères est resté dans sa cage et assiste à l'opération, il se met aussitôt en fureur, poussant des hurlements désespé-

rés, et s'agitant en bonds effrayants. Ce sentiment de solidarité chez les singes fait un étonnant contraste avec l'étrange insouciance des chiens. La domesticité les a pervertis. Quand devant eux on expérimente sur un animal de leur espèce, ils ne font aucun effort pour lui porter secours, et témoignent d'une indifférence qu'on peut légitimement appeler cynique.

Mais, en somme, chez l'animal, et aussi peut-être, hélas! chez l'homme, si les individus ont le plus grand souci de leur vie personnelle, ils n'ont guère le souci de la vie de leurs semblables.

L'horreur de la mort, générale chez tous les animaux, est tellement intense chez l'homme, qu'il ne se résigne presque jamais à accepter la mort comme terme ultime de son voyage. Même les sauvages les plus dégradés ont inventé des aventures post-mortelles prodigieuses, des paradis, des Walallahs, des enfers. A plus forte raison, les civilisés. La survie est la base de toutes les religions.

Il est prouvé maintenant que les Hébreux, avant de subir la domination égyptienne, ne connaissaient guère la survivance. Jéhovah punissait les méchants, non par l'enfer, mais par d'effroyables tourments réservés à la descendance. Or, après leur passage en Egypte, un dogme nouveau s'est introduit chez les Juifs, car le fait dominateur de la civilisation égyptienne, ce fut la foi dans une résurrection.

Les monuments magnifiques, colossaux, où les momies royales avec leurs bandelettes parfumées étaient ensevelies, témoignent éloquemment de cet-

te préoccupation exclusive. Aux côtés de la momie les serviteurs royaux plaçaient des aliments, des jouets, des trésors, des colliers, des diadèmes, afin que le mort en se réveillant **(car il devait se réveiller)**, trouvât à portée de sa main les objets qui avaient enchanté sa vie passée, et qui devaient enchanter sa vie future. Le bonheur d'une existence terrestre, fugitive, n'est rien au prix du bonheur qui doit le charmer après que le cœur a cessé de battre.

Les Grecs et les Romains pensaient un peu différemment. Dans les ténébreux domaines de Pluton et de Proserpine, les ombres regrettaient le divin soleil qui jadis les éclairait.

Pourtant, grâce à leur supérieure intelligence, les Grecs ne craignaient guère la mort. Socrate a bu la cigüe sans trembler. Aux beaux temps de Rome, le suicide passait pour un départ élégant. Les plus raffinés s'ouvraient les veines dans un bain chaud, et avec le sang, la vie s'écoulait. Ils échappaient ainsi aux affres d'une vie importune et ils disparaissaient avec le sourire aux lèvres.

Une vieille légende grecque indique bien ce sentiment.

Cérès avait reçu de l'Olympe la permission d'aller tous les ans passer quelque temps sur la terre. Comme on ignorait sa divinité, elle était parfois mal reçue. Cependant un jour elle fut accueillie avec tant de bienveillance par un humble ménage de paysans qu'elle résolut de les récompenser. Le soir étant venu, les deux enfants du vieux couple

revenaient de leur labour. Ils étaient jeunes, joyeux, vigoureux, beaux, et, en arrivant à la chaumière ils saluèrent avec reconnaissance leurs vieux parents et avec respect l'étrangère. Alors Cérès les toucha du doigt, ils tombèrent soudain morts tous deux en pleine joie, en pleine santé, en pleine force. La déesse les avait ainsi soustraits aux cruautés de la vie et de la vieillesse.

Au Moyen Age, la mort a été regardée par les chrétiens avec une horrifique terreur, comme en témoignent les tableaux sinistres d'Orcagna, et les innombrables **danses macabres** que les peintres et les graveurs imaginèrent pendant deux siècles. Or vraiment on ne comprend guère, en se plaçant au point de vue de la simple logique — mais les hommes ne se soucient guère de la logique — comment cette crainte de la mort peut coéxister avec une foi chrétienne profonde. Car enfin le Christianisme a pour base la survie avec punition ou récompense, enfer, purgatoire, ou paradis, selon les mérite du décédé. Alors un bon chrétien, dûment baptisé, qui n'a pas commis de péché grave, et qui, après une loyale et complète confession, a reçu l'absolution, doit être, si sa foi est solide, fermement convaincu qu'il monte droit au ciel. En vérité! en vérité! pourquoi ce pieux, ce fervent chrétien a-t-il peur de la mort ?

Ce serait inexplicable si la loi naturelle n'était pas plus forte que toutes les croyances et tous les raisonnements.

On serait tenté de croire, à voir le développe-

ment de certaines industries, poussées par nos sociétés civilisées jusqu'à un culte outrancier, que les instincts naturels se sont affaiblis. Loin de là! Ils ont gardé leur souveraine puissance. Toute l'ingéniosité des civilisés consiste à leur donner plus d'extension.

Les conquêtes les plus brillantes de la science n'ont fait que fortifier et agrémenter nos moyens de vivre ; elles n'ont jamais modifié quoi que ce soit à notre horreur de la mort ou de la douleur, horreur qui subsiste tenacement au tréfonds de notre conscience et à la base de la science.

Que dirai-je de nos industries, de nos commerces, de nos agricultures, de nos transports ? Le souci de la nourriture domine tout. Dans les campagnes la culture du blé, de la vigne, du riz, du maïs, de l'avoine pour l'élevage des bestiaux, (destinés à être abattus) et dans les villes les boucheries, les charcuteries, les boulangeries, les épiceries.

Et puis il y a des raffinements. Nous avons des pâtisseries, des restaurants de grand luxe, des marchands de vin surtout qui sont innombrables et débitent avec impudeur, des vins nauséabonds et des liqueurs toxiques. Epiciers, restaurateurs, cuisiniers, garçons de café, c'est toute une armée de fournisseurs et de servants dont le rôle est de nourrir l'armée de consommateurs.

La science du commerce a été peut-être de perfectionner l'alimentation, (souvent de la corrompre). Après qu'on a satisfait le besoin de se nour-

rir, on veut aller plus loin et on veut se nourrir avec agrément.

L'intelligence en se développant a donné une force nouvelle à nos instincts naturels ; l'effort humain a consisté à rendre plus délicats les appétits que la Mère Nature a mis en nous. Il n'y a pour les animaux ni boulanger, ni pâtissier, ni épicier, ni restaurateur, ni mastroquet. Les trois quarts des commerçants n'ont pas d'autres fins que de donner quelque attrait à notre alimentation.

La culture des primeurs fait chaque jour des progrès. Par sélection des graines, par le savant aménagement des greffes, nous obtenons des fruits magnifiques et savoureux.

Au fond l'essence de la civilisation est de rendre plus facile et plus souriante l'existence que la Nature nous a imposée. Car nous n'innovons pas, Il n'y a pas de nouveaux instincts. Nous ne faisons que marcher docilement dans le sillon de la vie universelle.

Même, pour éviter l'ennui, la gêne, la douleur, nous avons inventé le bien être et le luxe. Or le bien être et le luxe ne sont assurés que si l'on a quelque monnaie d'échange, c'est-à-dire, depuis un temps immémorial, un métal rare, or ou argent. En réalité, il faut de l'argent pour se reposer tout son saoul après (ou parfois avant) le travail : de l'argent pour un logis commode et vaste ; de l'argent pour des vêtements bien chauds ; de l'argent pour être certain qu'on ne mourra pas de faim de-

main, et même qu'on pourra faire des repas plantureux.

L'argent et l'or ne signifient rien en soi, mais on peut les échanger contre des aliments délicats, des vêtements propres et élégants, des logis agréables. Si on désire l'argent avec une âpreté qui ne se lasse pas, c'est pour amplifier les instincts naturels.

La Nature n'a pas à s'en inquiéter, elle pourra être certaine que nous lui obéirons. Elle n'a pas seulement inspiré le besoin, mais encore le désir et le plaisir quand ces besoins sont amplement satisfaits. Les physiologistes ont même pu démontrer que les aliments qui plaisent à notre goût sont plus facilement assimilés. Un dîner appétissant est déjà à demi digéré, car la vue et l'odeur d'un mets succulent font affluer la salive à la bouche et le suc gastrique à l'estomac. L'industrie humaine, au lieu de contrarier, favorise et intensifie notre effort pour vivre et pour bien vivre.

En même temps qu'elle combat la douleur, cette humaine industrie lutte contre notre terrible ennemi, la mort.

Et les médecins, qu'ils soient sorciers comme chez les sauvages, ou savants comme chez les civilisés, sont respectés, considérés, adulés (quoique on ne les écoute pas assez quand ils cherchent à améliorer l'hygiène publique). En tout cas, dans chaque pays il y a de puissantes écoles de médecine et de pharmacie. Dans chaque grande ville il y a surabondance de médecins et de pharmaciens.

Quand on est dévoré par la fièvre, le médecin

qui arrive est presque un Dieu, le dentiste aussi, quand on a mal aux dents. Le pharmacien, quand on a besoin de bismuth ou d'aspirine. Le chirurgien, quand un membre fracturé est à remettre, ou un abcès à ouvrir.

Le culte de notre corps et le souci de notre précieuse existence, vont beaucoup plus loin encore, car la médecine est l'instigatrice de la science. Au fond, la science pure, abstraite, théorique, n'intéresse guère le commun des hommes, mais elle les touche énormément quand elle leur fait espérer quelque apaisement à leurs douleurs, quelque amélioration à leur bien-être, ou quelque retardement à leur mort.

Nul besoin d'être un grand clerc pour comprendre que le meilleur moyen (même le seul) qui nous permettra de diminuer les maux qui affligent notre corps, c'est de les connaître. Que peut-on contre des ennemis masqués ? La maladie, prélude sinistre de la mort, est notre pire adversaire, et les médecins sont les soldats qui la combattent. Nous savons que nous sommes sans cesse menacés par des êtres malfaisants, invisibles, tenaces, qui inflgent la douleur d'abord, puis la mort. Or, il faut savoir quels sont ces ennemis, quelle est leur nature, où ils se tiennent, ce qu'il faut pour les vaincre, ou tout au moins pour atténuer leur infâme agression.

Or nous savons aussi que pour que la médecine et la thérapeutique soient efficaces, toutes les

sciences sont nécessaires, toutes concourent à ce but final, toutes sont indispensables.

En dernière analyse. toutes les sciences, toutes les industries, ont un but suprême, c'est de protéger notre existence. C'est pour cela que les sciences sont en grand honneur. L'amour de la vérité est moindre que l'amour de la vie.

Les animaux et nous, nous nous comportons de même, mais les animaux sont réduits à des instincts protecteurs, élémentaires, la peur, le dégoût, la fuite, la poursuite d'une proie, la recherche d'un aliment. Au fond, nous n'agissons pas autrement qu'eux, mais, grâce à notre intelligence, nous avons imaginé des procédés de défense plus complets, plus subtils que ceux des animaux. La civilisation est d'autant plus avancée que ces procédés de défense sont plus efficaces, et elle n'a pu obtenir cette efficacité que par la connaissance plus approfondie du monde matériel qui nous entoure. Quoique le culte de la vie humaine aille en croissant, il y a, hélas ! une atroce anomalie, scandaleuse, c'est la guerre. Ah ! quand il s'agit de guerre, les hommes, les pauvres hommes délirent. On connaît le mot de Napoléon à Metternich L'homme d'Etat autrichien rappelle à l'Empereur qu'à la bataille de Leipzig il avait, lui, Napoléon, perdu cent mille hommes. Alors l'Empereur irrité, pâle de colère, jeta violemment son chapeau par terre : « Cent mille hommes, dit-il, je m'en f... comme de cela ! »

Dans la grande guerre 1914-1918, les peuples

et les souverains, emportés par une inepte fureur belliqueuse ont été aussi insensés que Napoléon. Pendant quatre ans, il y a eu en moyenne dix mille hommes tués par jour (tués par jour pendant quatre ans ! ! !)

Dans le paradis soviétique, au moment même où j'écris ces lignes, des milliers d'individus meurent de faim ! Les ignobles tyrans qui trônent là-bas regardent avec indifférence ces douleurs et ces agonies. Qu'importe ! si elles sont nécessaires au succès de leur plan quinquennal.

Je crois fermement au progrès social. Pourtant, il paraît que, comparé au siècle de Voltaire, de Diderot, de Montesquieu, de Kant, notre siècle est en régression et s'est rapproché de la barbarie avec Napoléon, avec les empereurs d'Allemagne, et avec les Soviets.

Après cette parenthèse, revenons au culte de l'existence humaine. Nous existons, parce que toutes les cellules, conscientes ou non, de notre organisme, nous commandent d'exister. Mais pourquoi faut-il exister ?

Car enfin ces myriades d'animaux qui ont vécu n'ont fait que passer, et passer très vite. Ils ont été remplacés par d'autres individus de même espèce, ou d'espèces différentes. Pourquoi ?

Il y a des oursins depuis cent millions de siècles, ils sont aujourd'hui encore en nombre immense. Mais je ne vois pas tout de suite pour quelle fin, dans le vaste Kosmos, et pendant des millions de

siècles, des milliards et des milliards d'oursins se sont succédés.

Une seule explication (très anthropocentrique, hélas !) me paraît acceptable, c'est que ces obscures et infimes créatures ont préparé l'avènement de l'homme, c'est-à-dire de l'intelligence.

Pourquoi existes-tu ? demanderai-je à l'oursin. Assurément, il ne saura me répondre. Mais, s'il avait le don de la parole et s'il possédait quelques notions sur les effets et les causes, il me dirait : « J'existe parce que à travers des gradations successives je suis ton très ancien ancêtre. Moi, je n'ai pas changé depuis cent millions de siècles, mais mes antiques parents ont eu d'autres descendants que moi, des **aberrants,** qui se sont écartés peu à peu des formes paternelles. Par étapes successives, ils ont abouti à un être humain tel que toi. C'est pour aboutir à toi que tous ces ancêtres ont vécu. Quant à moi, il est vrai que je suis tout à fait démodé, mais ai quelque vénération pour les modestes et indispensables prédécesseurs qui t'ont permis de comprendre quelque chose aux mystères profonds qui t'entourent »

Acceptons cette déclaration de l'Oursin, il a existé pour que l'homme existât. Mais quelle utilité a l'existence de l'homme ?

Car tout de même l'homme n'est qu'un animal. Son existence est passagère et son intelligence est (au regard des mondes inconnus, gigantesques, qui l'environnent) si faible, si petite, si fugitive, qu'il n'est vraiment rien, absolument rien. Il peut

à peine dépasser, — et encore au prix de quels efforts ! — les seize kilomètres de l'atmosphère qui entourent notre habitation. En réalité, il est aussi impuissant que l'Oursin.

Evidemment ! Et cependant, quelque chose de nouveau a paru avec l'homme, quelque chose qui n'est pas chez l'Oursin, une presque imperceptible et falote lueur, ébauche informe d'une lumière qui grandira peut-être, de sorte que cette ébauche est une espérance sublime, une intelligence supérieure.

Ne nous faisons pas d'illusions cependant. Une lumière ! Soit, mais elle est bien chétive, cette lumière, incapable d'éclairer bien loin. Dans le Kosmos immense et obscur, cette faible clarté est quelque chose cependant.

Et alors, timidement (résolument pourtant) je dis que c'est pour cette faible clarté que tu existes, que tant d'êtres vivants ont existé, afin de préparer ton avènement. C'est pour cette faible clarté que la terre, d'abord brûlante, s'est refroidie et peuplée d'organismes qui ont non seulement la vie, mais l'effort vers la vie.

A vrai dire, si cette lumière doit rester la misérable lueur qu'elle est à présent, alors l'élaboration ingénieuse, compliquée, prolongée de la Nature pour la faire vaciller quelques instants, serait hors de proportion avec la pauvreté du résultat obtenu. Mais nous avons le droit de supposer que la chétive intelligence de l'humanité n'est qu'un

commencement. Nous devons espérer mieux, beaucoup mieux. **Quo non ascendamus ?**

Les êtres vivants se sont succédé et ils ont pris des formes de plus en plus parfaites pour que l'intelligence émergeât. Certainement l'univers infini connaît d'autres intelligences que la nôtre — plus ou moins semblables à la nôtre — mais nous n'en savons rien. Il y en a. Il y en aura ou il y en a eu. Nous le saurons peut-être plus tard. Qui peut le nier ou l'affirmer ?

Mais laissons ce rêve. C'est donc pour perpétuer cette petite lumière (bien peu éblouissante, hélas !) qu'ont été constitués par le Destin tous ces instincts protecteurs, souci de la vie et horreur de la mort, qui règlent nos moindres gestes et qui dirigent tous nos plus secrets sentiments. Plus je réfléchis à ces instincts, plus je trouve vraisemblable cette hypothèse ancienne qui flatte la vanité naïve de tous les citoyens de notre petit monde, c'est que l'Univers a été fait pour nous. Toutes les plus savantes précautions ont été prises pour assurer notre existence.

Pour combien de temps ? Je l'ignore, et personne ne pourra me renseigner à ce sujet. Peut-être dans quelques millions d'années un astre voyageur se jettera-t-il sur le soleil, ce qui produira une chaleur si intense que toute la Terre ne sera plus qu'un globe de feu. Peut-être, malgré les plus sévères et les plus habiles bactériologies, un microbe malfaisant apparaîtra-t-il, contre lequel toutes les thérapeutiques seront vaines, peut-être

le sacro-saint oxygène qui entoure la terre aura t-il fui dans le vide de l'immense espace, de sorte que la terre sera, comme la lune, notre pâle satellite, sans atmosphère, sans air vital.

D'ailleurs, rien ne nous dit que la mort termine tout et il y a quelque raison — comme je le montrerai plus loin — de croire que nous nous mouvons dans un rêve, et qu'au réveil nous aurons de magnifiques surprises.

Donc tu existes parce que cela a été décidé par la Force suprême. Ce n'est pas une bien grande découverte, mais j'y ajouterai quelque chose, une vérité éclatante et simple.

Ici j'ouvre encore une parenthèse. Eh bien, oui! je suis incorrigible. J'ai une prédilection pour les idées simplices, évidentes. Je veux que les individus, même les moins cultivés, comprennent tout de suite. J'ai en horreur l'alambiqué, le tarabiscoté, l'abscons. La lumière vive d'une phrase — banale peut-être — qui explique une vérité, m'enchante.

Et maintenant, je continue ma démonstration. Tu existes, mais tu n'es pas seul sur la planète. D'autres hommes, tes frères, ont les mêmes droits que toi à l'existence et au bonheur. Aussi bien ont-ils été pourvus des mêmes appareils de défense, de sorte que l'espèce humaine tout entière a été jetée dans la vie avec toutes les ressources de ses admirables instincts.

Donc avec l'intelligence, un autre sentiment apparaît : la notion de la solidarité humaine. Cette

solidarité interhumaine sépare l'homme de l'animal.

Malgré nos absurdes guerres, la civilisation consiste surtout dans ce secours mutuel. L'homme est un animal, certes, mais un animal politique, comme le disait déjà Aristote, et animal politique signifie animal social, protégeant les autres hommes et étant protégé par eux.

Nous existons dans l'espace et dans le temps. En un autre chapitre de cet ouvrage, nous parlerons du temps. Ici, il ne sera question que de l'espace.

Cet espace est très limité, car nous ne dépasserons jamais les bornes étroites de notre chétive planète, mais nous pouvons étendre notre action à toute sa surface, c'est-à-dire donner aide, appui, secours à tous les hommes, nos frères, qui la piétinent.

Or il ne s'agit pas seulement de respecter la vie des autres hommes, devoir négatif, mais encore — ce qui est un devoir actif — de diminuer leur douleur, d'augmenter pour eux la douceur de vivre. Les arts, les sciences, ont ce double effet. Ta devise morale devrait être celle d'un grand poète ancien :

Non sibi, sed toto genitum se credere mundo.

Un chat, un écureuil, une alouette, un limaçon n'ont pas ce souci de leurs semblables, ils existent pour eux mêmes absolument comme nous, mais ils n'existent pas pour rendre moins dure l'existence de leurs camarades; **car ils n'ont pas de cama-**

rades. Nous, nous en avons; des camarades, des amis, des frères. Ce sont les hommes, quelles que soient leur couleur et leur race, qui peuplent la terre.

Et alors voici ma réponse à la demande qui est en tête de ce livre. **Pourquoi existes-tu ? C'est pour toi d'abord, et ensuite pour les autres.**

Si tu ne cherches pas à être utile, alors quoique à une hauteur intellectuelle plus grande que celle d'un chat, d'un écureuil, d'une alouette, d'un limaçon, tu es à une hauteur morale inférieure, car ils n'ont aucune notion sur la solidarité, tandis que tout être, ayant pensée et figure humaines, comprend qu'il faut prendre souci du bonheur de ses frères, malgré son féroce égoïsme.

L'egoïsme est d'autant moindre que notre amour s'étend plus loin. Il y a un égoïsme familial, et un égoïsme national. Or je prétends ferme qu'il faut les combattre tous les deux quand ils sont exclusifs, cela d'autant plus que l'égoïsme familial, si magnifique quelquefois, et l'égoïsme national, magnifique souvent aussi, ne contredisent nullement le sentiment de l'internationalisme, plus magnifique encore.

Je comparerais volontiers l'amour de soi, l'amour de la famille, l'amour de la patrie, l'amour de l'humanité à des cercles concentriques qui, au lieu de se couper, et de se contrarier, se corroborent.

Ce n'est pas le hasard qui nous a fait naître, tout est trop bien agencé (formidablement bien agencé) pour la protection de notre vie. La soif de vi-

vre est une nécessité. Tout être animal a des instincts si puissants, si écrasants, qu'il ne peut les enfreindre. L'homme ne fait pas exception. L'oursin et l'alouette, comme l'éléphant et le kangourou sont obstinément attachés à leur vie. Comme l'oursin, comme l'alouette, comme l'eléphant, comme le kangourou, l'homme veut vivre, et il est fait pour vivre.

Mais il y une différence essentielle entre l'animal et l'homme. L'animal ne s'occupe que de sa propre existence, tandis que l'homme peut penser à ses semblables.

Or nous devons aider nos semblables. Cela, c'est un **postulatum.** L'expression est peut être un peu pédante, mais elle a cependant un sens très précis. Un **postulatum** est un axiome qu'on ne peut pas démontrer, mais qu'on demande à l'interlocuteur d'accepter à cause de son évidence primesautière.

Pour défendre ce **postulatum** je me contenterai de dire que nos relations avec les autres hommes ne comportent que les trois alternatives suivantes :

1. — Ou il faut leur faire du bien ;
2. — Ou il faut leur faire du mal ;
3. — Ou il ne faut leur faire ni bien ni mal.

Leur faire du mal, c'est tout à fait idiot. N'en parlons pas.

Ne leur faire ni bien, ni mal ! Rester neutre dans le combat qu'ils livrent contre la mort ! Les abandonner quand ils sont dans la détresse ! Ne pas tendre la main au malheureux qui se noie ! Refu-

ser un verre d'eau à celui qui meurt de soif ! C'est énormément absurde.

Donc il faut leur faire du bien.

Donc tu existes pour exister, mais aussi pour aider l'existence des autres.

Et tout de suite l'horizon s'agrandit.

Tout de suite nous pouvons concevoir qu'il y a, non pas dans le Kosmos immense qui nous est implacablement fermé, mais au moins à la surface de notre petite planète, quelque chose de voulu, une intention, une direction, un but. Ah! certes, je sais que ces mots de volonté, d'intention, sont douloureusement anthopomorphiques. Mais j'aurai le courage de dire qu'il y a dans l'évolution qui a abouti à l'homme comme un plan obstinément et lentement exécuté. La lente progression d 'intelligence depuis la monade monocellulaire et l'oursin jusqu'à Galilée, Newton et Pasteur, ne peut décidément pas être l'effet du hasard.

Et maintenant, je me résume; car je ne crains pas de me répéter souvent, voulant convaincre.

Oui, ô mon frère humain, tu existes parce qu'il faut que tu existes, tu existes pour continuer, et, s'il se peut, prolonger ton existence. Tu ne fais pas exception, car tous les êtres vivants possèdent, aussi bien que toi, le même souci de vivre et les mêmes instincts protecteurs. Mais tu peux t'élever au-dessus de l'animalité en secourant les autres hommes.

C'est pour cela que t'a été donnée cette intelligence qui semble être le grand but de la vie terrestre.

LIVRE III

LA DÉFENSE DE L'ESPÈCE ET L'AMOUR

Donc il faut vivre. Mais notre vie n'est que de quelques courts instants. Alors la Nature nous a donné des instincts puissants et efficaces pour vivre et pour continuer la vie.

Elle a voulu non seulement la vie, mais la survie.

Il y a deux sortes de survivance, la survivance de la personne et la survivance de l'espèce.

La survivance de la personne ! Problème angoissant, que les spiritismes et les religions ont unanimement résolu par une affirmation téméraire. Toutes les religions nous enseignent, en préceptes impérieux, que la mort n'est pas la mort de la conscience. **Mors janua vitae.**

Tous les sauvages, croient à la survie de leurs parents, de leurs ennemis, de leurs amis, et d'eux-mêmes. Les spirites sont convaincus qu'il n'y a jamais anéantissement de l'esprit. Disséminés dans le monde entier, des milliers et des milliers de spi-

rites poursuivent, avec des tendances presque scientifiques, cette démonstration.

Et certes, ces croyances, plus ou moins aveugles, plus ou moins raisonnées et raisonnables, sont tellement universelles, qu'on ne peut les traiter de négligeables.

Les discuter, les analyser, ce serait tout un livre voire plusieurs livres à écrire. D'ailleurs les preuves alléguées sont encore trop hypothétiques, trop invraisemblables qu'il s'agisse des religions ou des spiritismes, pour être définitivement acceptées.

Non ! Provisoirement je ne veux pas m'aventurer dans le domaine perfide et enchanteur de l'hypothèse. Je parlerai en physiologiste, je n'irai pas dans les nuages, et je traiterai seulement de la survivance de l'espèce.

Je viens de prouver que la Nature a mis en tous les êtres vivants l'amour de la vie et l'horreur de la mort. Certes. Mais elle a fait beaucoup plus encore, elle a inspiré le désir ardent, inconscient presque toujours, de survivre par la descendance.

D'abord chez les animaux.

Les appétits amoureux sont si puissants qu'ils anéantissent parfois le culte, si profond cependant de la vie individuelle. Lucrèce a décrit en vers admirables cette intense soif d'amour qui inspire **genus omne animantum**.

Pour la possession d'une biche, deux cerfs luttent jusqu'à la mort. Chez certaines araignées, le mâle se précipite sur la femelle au risque d'être dévoré par elle, et quand l'acte sexuel est accom-

pli, quand le mâle ne peut plus se défendre, la femelle dument fécondée, se précipite sur lui et le dévore bel et bien. Les chattes les plus douces, quand vient l'heure des amours, ne peuvent être gardées à la maison, elles deviennent furieusement vagabondes, et rôdent toute la nuit pour offrir leurs faveurs au premier chat venu.

On peut comparer la frénésie de deux squales qui se disputent une proie pour apaiser la faim, à la frénésie de deux cerfs qui luttent pour posséder une biche. C'est dans le premier cas la lutte pour la vie de l'individu, dans l'autre cas la lutte pour la vie de l'espèce.

Le papillon meurt quelques heures après qu'il a pondu ses œufs, car alors sa tâche est terminée. La vie de l'espèce est assurée.

Citerai-je les beaux vers de Virgile, émule de Lucrèce, dans cette peinture de l'amour ?

Omne adeo genus in terris hominumque ferarumque
Et genus aequoreum, pecudes, pictaeque volucres
In furias ignemque ruunt. Amor amnibus idem.

Comme pour les appétits amoureux, l'amour de la mère pour ses petits devient plus puissant que l'amour pour la vie de l'espèce.

Chez les mammifères et les oiseaux, quels soins de la progéniture ! Quel souci de la descendance ! Ce n'est plus l'ardeur de la procréation, c'est la tendresse maternelle. Rien n'est plus touchant que de voir la vigilance de la mère perdrix, chienne, ou guenon pour ses petits.

L'homme est aussi acharné en ardeurs amoureu-

ses que les animaux. L'intelligence, loin d'éteindre cet instinct universel, l'a renforcé, paré, embelli, entouré d'une auréole, trop souvent aussi de fange.

C'est ce que nous allons hardiment essayer de montrer.

Nous laisserons les amours des sauvages, ils sont vraiment peu intéressants, car ils se comportent comme les plus vulgaires animaux. Voyons plutôt ce que les civilisés ont fait de l'amour. C'est à la fois sublime et lamentable.

Avant que l'homme ne soit vraiment un civilisé, c'est un enfant, un adolescent, en qui alors les sentiments naturels instinctifs ont gardé intacte toute leur puissance.

Eh bien ! regardez comment, déjà, au point de vue de l'amour se comportent les enfants, les petites filles surtout, plus précoces que les garçons.

Dès l'âge de douze ou treize ans, au moment où les seins commencent à pointer, elles ont déjà de petites coquetteries féminines. Innocentes ou non, elles cherchent à plaire aux jeunes garçons. Elles ont le goût de la toilette. Lentement elles s'habillent en regardant leur corps nu avec une curiosité émue, se complaisent aux petits bijoux qu'on leur permet, aimant les robes élégantes, les souliers neufs. Elles veulent des chaussettes de soie en attendant d'être assez grandes pour porter des bas de soie comme leurs mamans. Elles se plaisent aux chiffons multicolores, voyants. Même elles se mettraient du rouge aux lèvres, si on les y autorisait. Dans les livres qu'on leur laisse, elles lisent et re-

lisent les épisodes amoureux. Virginie, à l'âge de treize ans, comme Juliette au même âge, sont déjà toutes prêtes à l'amour. Les petites filles, même les plus honnêtes, n'osent pas se l'avouer, mais un regard, un serrement de mains, un effleurement de la taille, les émeuvent.

Chez les petites paysannes, comme chez les petites bourgeoises, comme chez les petites patriciennes, il y a déjà, en dépit de leur innocence, vague inclination pour l'amour. Elles parcourent par bribes quelques journaux, et cette lecture leur révèle beaucoup de choses. Elles s'attachent de préférence aux drames passionnels, aux jalousies féroces, aux dévergondages des riches aventurières, et se repaissent de ces aliments qui excitent leur sensualité native.

Aussi bien, à dix huit ans, soit en Europe, soit en Asie, soit en Amérique, dans les plus humbles bourgades comme dans les capitales les plus luxueuses, les jeunes filles n'ont elles plus rien à apprendre de l'amour. **Et elles ne pensent qu'à l'amour.**

C'est encore bien pire pour les garçons. Dans les lycées, dans les collèges, et même dans les écoles primaires, aux champs ou à la ville, ils parlent des femmes. Le souci sexuel vient un peu plus tard aux garçons qu'aux filles, mais dès l'âge de quinze et seize ans, dans cette course à l'amour, les garçons ont **rattrapé** les filles.

Combien parmi les jeunes conscrits de vingt et un ans en rencontrerait-on qui soient vierges ? Ce serait une statistique peu difficile à faire. Combien

même parmi les candidats bacheliers ? Combien parmi les élèves de nos grandes Ecoles ?

Que l'on m'entende bien. Je ne juge, ni ne blâme, je constate.

Et j'explique.

Car un instinct souverain s'impose à tous les éphèbes, ils suivent la loi naturelle plutôt que celle qui est dans les codes et ils ne peuvent guère faire autrement. La Nature est une trop haute divinité pour qu'un pauvre petit être débile puisse se rébeller contre elle. Des milliards et des milliards d'ancêtres ne lui permettent pas de se comporter autrement qu'eux.

Bien entendu il est d'innombrables exceptions. Il y a en ce moment à la surface terrestre à peu près deux cents millions de jeunes hommes et de jeunes filles de 15 à 25 ans. Est-il possible d'adopter la même rubrique pour ces cent millions de créatures humaines? Chacune d'elles a sa personnalité caractéristique. Dans un tas de sable, il n'y a pas deux petits graviers identiques. Comment deux êtres humains pourraient-ils l'être ? Nulle identité, et cependant grandes ressemblances.

Depuis des siècles et des siècles, les sentiments sont restés à peu près les mêmes. Pour l'ensemble de la jeunesse humaine, en tout pays domine une tendance invincible, irrésistible, aux choses de l'amour. Plus tard, mais beaucoup plus tard, ces jeunes gens, devenus des personnages mûrs, auront d'autres ambitions. Peut-être même diront-ils du mal des ardeurs sexuelles qui ont traversé leur

jeunesse, mais ils resteront toujours, fût-ce à un âge avancé, fortement attachés aux choses amoureuses.

Un psychologue allemand très réputé — un peu trop, peut-être — Freud, a même osé dire que le plaisir sexuel était à la base non seulement de toutes nos pensées, mais encore de tous nos actes. « Cherchez bien, dit-il, et vous trouverez chez tout être humain, le souci de l'amour ». C'est la voix d'un étonnant personnage, qu'un autre philosophe allemand, plus grand certainement que Freud, Schopenhauer, a ingénieusement appelé le **démon de l'espèce.**

Vers l'âge de quinze ans, tantôt un peu avant, tantôt un peu après, le démon de l'espèce s'incruste chez tout être humain. Il ne le quittera plus.

Cette fureur sexuelle et cet appétit d'amour constituent une grande, une très grande part de notre intelligence, voyez ce qui se passe quand, à un enfant, les glandes génitales ont été détruites, comme on le faisait jadis pour avoir des eunuques capables de devenir soit des ténors poussant des notes très hautes, soit de précieux gardiens de harem, irréprochables forcément. Par cette mutilation on a créé des êtres assez vils, hypocrites, menteurs, sournois, et surtout lâches.

Nous pouvons nous faire une juste idée des changements que la castration produit dans l'intelligence en voyant ce que deviennent, après castration au jeune âge, les agneaux, les veaux, les poulains. Un bœuf est devenu différent d'un tau-

reau, comme un mouton d'un bélier, comme un chapon d'un coq.

Quant à la castration féminine (qui se pratique très rarement), elle ne semble pas avoir d'effets physiologiques ou psychologiques très nets, dans l'espèce humaine au moins. Mais sur les animaux, les physiologistes en ont étudié méthodiquement les effets. Si j'écrivais un livre de physiologie, je donnerais quelques détails sur ces belles expériences, faites spécialement sur les poules. En leur enlevant les ovaires et en leur injectant des extraits testiculaires de coq, on leur donne tout à fait l'apparence extérieure de coq; elles prennent une crête, des ergots. Leur plumage change. Elles appellent les poules, et font quelques tentatives (infructueuses évidemment) pour les assaillir à la manière des coqs vrais.

Inversement, si l'on enlève les testicules à des coqs, ils perdent leurs ergots, leur crête, et, si, on leur injecte des produits ovariens, ils se comportent comme des poules et sont capables de couver des œufs.

Ainsi la **génitalité,** si l'on me permet d'employer ce néologisme, fait corps avec l'intelligence; les glandes génitales versent dans le sang des produits qui donnent à la mentalité soit de l'homme, soit de la femme sa constitution normale.

Sans l'appétit sexuel l'homme et la femme sont des êtres psychologiquement incomplets et inférieurs.

Bien entendu la castration n'a de tels effets que

si elle a été pratiquée avant la puberté. Mais je ne peux pas m'appesantir davantage sur cette belle question de biologie générale. J'ai voulu seulement montrer, par cet aperçu sommaire, que la Nature a doué tous les êtres vivants d'un sentiment sexuel tellement fort qu'il domine invinciblement toute leur idéation.

La civilisation ne fait que renforcer ce sentiment au lieu de l'éteindre. De même qu'elle a fortifié l'amour de la vie au lieu de le diminuer.

Il n'y a qu'à regarder, même superficiellement, les conditions de notre vie sociale pour se rendre compte de cette influence souveraine.

Tout à l'heure je montrais quel rôle prépondérant jouent les commerces de l'alimentation : boulangeries, boucheries, meuneries, patisseries, charcuteries, épiceries, débits de vin, crèmeries, restaurants, fruiteries. Voilà pour la vie de l'individu. Pour la vie de l'espèce le commerce n'est guère moindre, car la vie de l'espèce c'est l'excitation à l'amour.

Les femmes, mêmes les plus honnêtes, cherchent à se rendre désirables. Leur grande préoccupation est sexuelle d'abord, puis plus tard, quand elles ont des enfants, maternelle. Les bijoutiers, les coiffeurs, les parfumeurs, les couturières, les fleuristes, les fourreurs, les cordonniers, les gantiers, jouent les premiers rôles dans l'existence des jeunes femmes civilisées; je parle bien entendu de celles qui n'ont pas à peiner de durs labeurs pour gagner le pain quotidien.

Plus la civilisation grandit, plus prospère le luxe de la toilette. On pourrait presque mesurer l'intensité de la **Kultur** à la proportion des bijoutiers, car de tous temps et en tous pays les bijoux ont été une des dominantes de l'espèce humaine. Même aux temps lointains où les primitifs de l'espèce humaine, vêtus de peaux de bêtes, habitaient des cavernes, les femmes s'appliquaient aux cuisses, aux bras, au ventre, aux seins, des ornements simples, pierres ou coquillages. Elles se paraient avec des fards divers (qu'on a retrouvés). Il paraît qu'elles se rendaient ainsi plus attrayantes. Heureux temps! car il n'était question alors ni de diamants, ni d'émeraudes.

Autrement dit, l'ardeur que mettent toutes les femmes, — les chastes ou les libertines — à se parer, tient à ce qu'elles veulent, consciemment ou non, éveiller l'amour. Bijoux, plumes, fleurs, parfums, fards, robes de la dernière mode, telles sont leurs armes et il se crée des journaux innombrables pour en développer la réclame et en fournir des modèles qui se renouvellent tous les six mois.

Je ne dis rien qui ressemble à un blâme, la vie sociale est menée par l'instinct sexuel, irrésistible et universel.

***

Rien ne le démontre mieux que le culte de la danse.

Chez tous les peuples la danse est en grand honneur. Chez les sauvages, il y a des danses religieu-

ses, des danses guerrières, des danses érotiques aussi. Mais, dans notre Occident civilisé, seules les danses érotiques persistent.

Je dis **érotiques.** En effet, le plaisir de la danse ne peut guère être qu'un plaisir sexuel. Honnête et discret, je le veux bien, mais quelquefois érotique tout de même. Certes. Comment en effet expliquerait-on ceci : dès que des jeunes gens sont réunis, soit à la campagne, soit à la ville, soit en Europe, soit dans les Amériques, ils n'ont rien de plus pressé que d'organiser des danses.

Ce qui prouve inexorablement que la danse est un plaisir sexuel, c'est qu'il ne viendrait à l'idée d'aucun de ces jeunes gens de danser tout seul ou d'inviter à la danse une personne de son sexe.

Les jeunes filles et les jeunes femmes ont apporté tous leurs soins à se parer pour le bal, et, si elles aiment tant le bal, c'est qu'elles trouvent quelque plaisir à être emportées par l'étreinte d'un danseur qui leur tient la taille et les mains, et à appuyer la tête sur une épaule masculine. Lui, le danseur, il aime sans doute à sentir frémissant, haletant, parfumé, le corps jeune et souple qui s'abandonne.

Je ne sais plus quel écrivain chinois, parlant des sociétés européennes, raconte que souvent il a été invité à des soirées dansantes et à de grands bals, mais que jamais il n'est resté jusqu'à la fin, car certainement, prétend-il, la fin a dû être une orgie. On ne comprendrait pas autrement toutes ces exhibitions de femmes demi-nues, ces gestes hardis et ces yeux étincelants. « Ce ne pouvait être, dit-il,

qu'un prélude à des scènes révoltantes, auxquelles je n'ai pas assisté, mais que je devine ».

Dès qu'il y a une grande fête publique, aussitôt le populaire organise des danses dans les rues. Sur les paquebots luxueux qui traversent l'Océan, tous les soirs, malgré le roulis, il y a des dancings — je me sers de ce mot absurde, ni français, ni anglais, puisque, pour être moderne, il faut employer cet insupportable patois.

Bref le démon de l'espèce est toujours là.

A quel âge a-t-il perdu son diabolique pouvoir?

C'est difficile à dire. On demandait à un de mes amis, d'âge très avancé : « Quand cesserez-vous de regarder les jeunes et jolies femmes avec ces yeux de vieux bouc? » — « L'année prochaine ». C'est ce qu'il avait déjà répondu l'année précédente. Et on peut prévoir qu'il répondra sans doute de même tant qu'il aura des yeux pour regarder.

Les femmes sont, sauf exception, plus raisonnables. A partir de cinquante ans environ, **elles désarment**. Mais, quand elles ont des enfants, l'amour maternel succède à l'amour conjugal. C'est d'ailleurs encore ce que commande la vie de l'espèce.

Après tout la Nature est toujours la sage souveraine. A partir de cinquante ans la femme n'est plus capable d'avoir des enfants et sa psychologie se conforme à sa physiologie.

Il faut en prendre son parti. Nous ne pouvons rien contre la fatale évolution de nos organes. La volonté ne les transforme pas. Elle leur obéit.

S'il fallait donner d'autres exemples, plus écla-

tants peut-être, de cette emprise universelle de l'appétit sexuel, je les trouverais dans les arts.

Non certes dans l'architecture. Jamais cet art magnifique n'a eu quelque rapport avec les sentiments amoureux. La musique non plus. Encore que quelquefois, surtout lorsqu'elle est associée à un drame, elle éveille de vagues émotions amoureuses.

On considère parfois la danse comme un art, mais c'est évidemment un art presque exclusivement érotique. Je le répète encore, ce n'est nullement un blâme, c'est une constatation. Les spectateurs qui au théâtre écarquillent les yeux et essuient les verres de leurs lorgnettes pour mieux distinguer les formes charmantes et les gestes délicieux d'une jolie femme (déshabillée plutôt que nue), ne doivent pas se faire illusion sur les sentiments que ce spectacle leur inspire. C'est **das ewig weibliche,** l'éternel féminin qui leur fait éprouver des joies qu'ils disent esthétiques, mais qui sont tout simplement érotiques.

Venons maintenant à la sculpture.

Quoiqu'il y ait déjà dans la vieille Egypte des statues de rare beauté, il faut faire remonter la vraie sculpture aux Grecs qui ont atteint dans cet art splendide une perfection qu'il sera sans doute impossible aux modernes de dépasser, voire d'égaler. Eh bien! la sculpture grecque, c'est l'apothéose de la beauté corporelle. Une légende nous dit que le statuaire Pygmalion avait créé une Galatée en marbre si belle, si belle, qu'il s'en éprit follement. Il supplie Jupiter d'animer ce marbre et

d'en faire une femme vivante. Et nous, sans tomber dans la folie de Pygmalion, nous ressentons une joie profonde et une sorte de ravissement à admirer les Aphrodite, les Junon, les Diane, les Pallas, les Flore, que l'antiquité nous a laissées. La beauté du corps féminin nous émeut amoureusement.

Si au lieu d'une femme de notre race, Pygmalion, Phidias, Praxitèle, nous avaient présenté une négresse ou une hottentote, nous n'aurions pas pour leurs vilaines formes les mêmes yeux que pour la Diane de Gabies, la Vénus de Milo.

Si le statuaire nous avait sculpté un bêlier, un sanglier, un cèdre ou un bateau, nous aurions regardé ces œuvres, si belles qu'elles soient — et parfois elles sont très belles — avec des émotions moindres.

On va peut-être m'objecter que les sculptures ne nous donnent pas seulement des corps féminins à admirer. Et j'espère qu'on ne m'accusera pas de goûts infâmes si je déclare regarder avec admiration l'Apollon du Belvédère, ou le Gladiateur mourant. Mais en vérité qu'il s'agisse d'Aphrodite, ou d'Apollon, c'est toujours le culte de la beauté physique.

Peut-être cependant préférerais-je la Vénus de Milo à l'Apollon du Belvédère. Il serait curieux de savoir quelle serait, en toute sincérité, la préférence d'une femme pour l'un ou l'autre de ces chefs-d'œuvre.

En tout cas, ce serait me prêter une idée bien

stupide que de me faire dire que la sculpture est un art exclusivement érotique. Il n'y a guère comme art érotique que la danse (et encore n'est-ce pas tout à fait exact.) Mais une belle sculpture nous transporte dans un monde idéal qui est bien loin de l'**aiguillon de la chair,** comme disent les Pères de l'Eglise. Ma sculpture préférée est le Moïse de Michel Ange où nulle sensualité n'apparait. J'admire en toute admiration la Victoire de Samothrace et la Marseillaise de Rude. Ces trois œuvres sublimes sont loin d'apporter la plus petite excitation sexuelle.

La sculpture n'est donc pas un art sensuel, on peut remarquer cependant la prédilection de tous les sculpteurs pour nous montrer des corps de femmes nues.

La peinture comporte une plus grande variété que la sculpture: paysages, scènes historiques, portraits, natures mortes, tableaux de genre. Malgré cette diversité, il y a toujours un nombre imposant de femmes nues. Il n'est guère de grand peintre (sauf peut-être quelques paysagistes) qui ne se soit exercé à représenter la femme sous sa forme la plus séduisante, c'est-à-dire sans voiles. Les auteurs des **Saintes Familles**: Dürer, Raphaël, Titien, Corrège, Rubens après avoir peint les vierges très chastes, belles et ennuyeuses, ont, (fort heureusement d'ailleurs) fait de nombreuses incursions dans le paganisme. Leurs Eves ou leurs Déesses sont plus intéressantes que leurs Vierges.

Pour les peintres comme pour les sculpteurs le

culte du corps féminin est sacré. N'est-ce pas le culte de l'amour ?

Si nous descendons dans un art bien inférieur, nous voyons en profusion dans tous les journaux illustrés des photographies de femmes. Souvent elles sont nues, ou très peu habillées, et les journalistes se rendent bien compte qu'ils flattent ainsi le goût du public. Les **vedettes** de cinéma, les **stars,** les **girls** des cafés concerts, pour employer le hideux jargon moderne, sont exhibées à chaque page des grands journaux illustrés de tous pays. La préoccupation constante de l'illustration moderne, c'est de nous montrer de jolis corps ou de jolis visages féminins.

Mais c'est surtout dans la littérature qu'apparait en toute sa force la puissance de l'attrait sexuel. Là le démon de l'espèce s'en donne à pleine joie.

Les plus vieux poèmes — et les plus beaux peut-être — l'Iliade, et l'Odyssée, abondent en batailles, mais aussi en aventures amoureuses. La guerre de Troie que chante l'Iliade a une femme pour objet. Hélène est si admirable que les vieillards de Troie en la voyant passer oublient les malheurs que cette femme fatale avait déchainés sur leur cité. Certes, disaient-ils, nous comprenons que, pour une si triomphale beauté, les peuples se soient fait la guerre. Au début de l'Iliade, si Achille est animé d'une furieuse colère contre le Roi des Rois, c'est que le Roi des Rois, abusant de son autorité, lui a ravi Briséis, la belle esclave. Même Homère prête

aux Dieux des sentiments amoureux aussi ardents que ceux des hommes. Junon aux bras blancs, voulant gagner la faveur de Jupiter, son royal époux, se rend si séduisante par les artifices qu'Aphodite lui apporte, que Jupiter, malgré les infidélités conjugales innombrables qu'il se permettait avec les humbles mortelles, doit satisfaire **immédiatement** son ardent amour pour l'astucieuse Junon.

Ainsi non seulement dans les champs de Troie, mais encore sur les hauteurs de l'Olympe, c'est l'Amour qui dirige tous les corps humains, toutes les âmes humaines. L'Amour peut tout, il est plus puissant que Jupiter et plus fort qu'Hercule. Jupiter, malgré son tonnerre et ses foudres, Hercule, malgré sa massue et ses muscles, lui obéissent servilement.

Dans l'Odyssée, c'est encore l'Amour qui est le grand maître. Ulysse, au milieu des tempêtes et des périls, pense à Pénélope, et Pénélope ne songe qu'à Ulysse. D'ailleurs la tendresse d'Ulysse pour sa fidèle épouse ne l'empêche pas de faire l'amour (pendant plusieurs années) avec la belle Calypso, avec la non moins belle Circé. Peut-être même a-t-il été sensible aux charmes de la délicieuse Nausicaa. Quand il revient à Ithaque, dès qu'il a percé de ses flèches les prétendants, il n'a rien de plus pressé, (Pénélope non plus) que de s'étendre avec elle sur le vieux lit conjugal.

Dans l'Enéide, l'Amour joue un rôle prépondérant. Ne parlons pas de l'insupportable Enée, l'un des personnages les plus déplaisants qu'un poète ait

célébré. mais de l'exquise Didon. Je ne ferai à Didon qu'un reproche, c'est de s'être éprise d'un personnage aussi antipathique que le héros de l'Enéide. Elle a une excuse cependant, c'est que le petit Dieu Amour s'est substitué à Ascagne, la fille d'Enée, pour enflammer les sens de la belle Carthagienne.

Chez les auteurs grecs et surtout latins, dans toute œuvre d'imagination, l'amour tient la première place. Les **Métamorphoses** d'Ovide, **l'Art d'aimer,** les poésies de Tibulle, de Martial, d'Horace, voire de Juvénal, montrent à quel point chez les Romains, plus encore que chez les Grecs, l'appétit sexuel était envahissant.

Chez les Modernes, théâtre ou roman, c'est toujours et partout, l'apothéose de l'Amour.

L'Amour domine tout à ce point qu'il semble bien qu'il soit le seul sujet intéressant. Les littératures de la cuisine, de la meunerie, de la boulangerie, de la charcuterie et de la pâtisserie sont bien pauvres, encore que l'alimentation soit le plus urgent des besoins, mais la littérature de l'Amour, c'est la littérature tout entière. **Athalie** est une magnifique exception.

Le chef-d'œuvre de Corneille est le Cid, et le Cid est une splendide épopée amoureuse. Chimène est adorable et nous avons tous pour elle les yeux de Rodrigue. Le chef d'œuvre de Racine, c'est Phèdre. Phèdre et Chimène, quelles amoureuses ! D'ailleurs, tout le théâtre de Racine n'est guère que conflits d'amoureux. Andromaque, Bérénice, Roxane, sont aussi séduisantes que Chimène et

que Phèdre. Quant aux hommes, ils sont amoureux, eux aussi, mais combien moins intéressants.

Un peu avant Racine, il y a eu Shakespeare et Cervantès, ces deux colosses de toute la littérature.

Le roman de Don Quichotte (qui contient tant de choses) est principalement un roman d'amour. Si le chevalier de la Manche poursuit sans se lasser ses comiques et glorieuses aventures, ce n'est pas seulement pour combattre Mandrin et porter secours aux opprimés, c'est pour mériter par ses exploits la suprême récompense, l'amour de l'invraisemblable Dulcinée.

Quant à Shakespeare, ses drames les plus beaux sont des drames d'amour. Ophélie s'est éprise d'une folle passion pour l'incompréhensible Hamlet. — Juliette, quoiqu'elle n'ait que treize ans, est déjà une ardente amoureuse. — Quant à Desdémona qui s'est amourachée d'un vilain nègre, il faut supposer qu'elle avait des instincts assez pervers pour avoir profané sa beauté à un sauvage. — Cléopâtre, malgré ses vices, trouve des paroles enflammées pour exprimer son ardent amour envers le triste Antoine.

Parlerons-nous de La Fontaine, notre incomparable La Fontaine. Nul poète n'a chanté l'amour avec tant de charme et de conviction. Assurément, c'est l'amour sans grandes phrases, l'amour sans épithète, l'amour pour les grandes dames comme pour les Jeannetons. Ce poète n'était pas un romantique, mais un joyeux libertin. Toutefois, (il mettait une si charmante poésie à son libertinage)

qu'il faut l'admirer et l'excuser, car sa sensualité, d'ailleurs très réelle, est souvent plus verbale encore que réelle.

Les prêtres, même les plus vertueux, comme l'exquis Fénelon, ont trouvé pour l'amour des paroles ardentes et indulgentes. La nymphe Eucharie n'a rien de chaste, et peut-être, dans les expansions mystiques de l'évêque de Cambrai avec Madame Guyon, existe-t-il autre chose que l'amour de Dieu !

Au XVIII[e] siècle, c'est encore un prêtre qui a donné la plus brûlante histoire d'amour qu'on ait jamais écrite. Manon est une courtisane, mais une enchanteresse.

Cette attirance sexuelle qu'un prêtre a contée avec de tels accents, les magistrats les plus sévères l'ont ressentie aussi, au moins quand ils étaient jeunes. L'auteur de l'**Esprit des Lois** a écrit les **Lettres Persanes**, et le **Temple du Guide.**

Quant à la puissance de l'amour dans un cœur de femme, il n'y a qu'à lire les lettres attendrissantes de Mlle de Lespinasse et de Mlle Aïssé, pour voir ce qu'en peut penser, dire et écrire une femme follement amoureuse.

Je crois bien que Voltaire ne comprenait pas grand'chose à l'amour. (1) Quand à Diderot, et

(1) Pourtant, il a écrit des vers charmants : il est forcé de dire adieu à l'Amour, et alors :

L'Amitié vint à mon secours,
Touché de sa grâce nouvelle
Et par sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

surtout J. J. Rousseau; ils le comprenaient moins encore.

Dans les pièces de Molière, l'amour est presque toujours le grand ressort dramatique. Mais Molière semble le maudire (et l'adorer tout ensemble) ainsi qu'il la fait, non plus dans ses pièces de théâtre, mais dans sa désolée existence.

Ses femmes ne sont jamais des amoureuses. Loin de là. Elvire, Elmire, Célimène, Marianne, Angélique, Agnès, Henriette, Charlotte, sont des créatures très cyniquement froides ou perfides. Assurément, les hommes de Molière sont très sincèrement amoureux, mais l'amour les rend presque toujours ridicules, comme Tartuffe, comme Arnolphe, comme Alceste, comme Georges Dandin. En somme, Molière parle beaucoup de l'amour, mais il le déteste cordialement.

Un des plus éblouissants chefs-d'œuvre du théâtre, c'est le **Mariage de Figaro.** Là, l'amour triomphe sous toutes ses formes, chez tous les personnages. Il règne avec Chérubin, qui n'est encore qu'un enfant, et qui s'éprend de toutes les femmes qu'il rencontre. Il règne avec la délicieuse Rosine, devenue comtesse, déjà toute prête à l'infidélité. Le comte Almaviva ne cherche qu'à séduire Suzanne, et la charmante Suzanne, en toute secrète perversité, ne songe qu'à l'amour. Tous les personnages de cette merveilleuse comédie ne sont que des pantins dont Eros tire les ficelles.

Au XIXe siècle, plus encore, si possible, que dans la littérature l'amour est toujours dominateur. Ce

qui n'est pas aventure amoureuse est accessoire, théâtre, roman ou poésie. Il faudrait plusieurs gros volumes à vouloir entrer dans les détails. Nous prendrons seulement quelques exemples saisissants.

Goëthe a écrit de nombreux ouvrages, mais dans chacun d'eux l'amour tient toujours la première place. Son œuvre capitale, sa création maîtresse, c'est la pièce de Faust. Qu'est-ce ? Sinon le développement dramatique et poignant de cette idée, simple entre toutes, — celle d'ailleurs qui fait le fond du chapitre que j'écris ici — que l'amour sexuel est le grand ressort de tous les sentiments. A côté de lui, tout pâlit, pour l'homme comme pour la femme. Faust, qui a poussé la connaissance jusqu'à la dernière limite, qui est mathématicien, astronome, médecin, alchimiste, et même sorcier, reconnaît que ni la médecine, ni la magie ne comptent, qu'il faut vivre pour aimer. Et de son côté la douce Marguerite, dès qu'elle a vu Faust, l'adore éperdûment et s'abandonne. Méphistophélès, les parfums magiques, les bijoux splendides, sont inutiles. L'instinct seul suffit et sa voix est si forte qu'elle fait taire toutes les autres, celle de la religion, de la pudeur, de l'amour filial. Le vrai démon qui parle, ce n'est pas un cavalier à pied fourchu et à plume rouge au chapeau, c'est le démon de l'espèce qui a pris tous pouvoirs sur cette pauvre petite mortelle pour la perdre.

Alfred de Musset, comme Racine, comme La Fontaine, comme Goëthe, est le chantre de l'amour. Victor Hugo a aussi avec Dona Sol, la reine d'Es-

pagne, la Esmeralda, Cosette, célébré l'amour. Et Lamartine avec Elvire.

D'ailleurs Alfred de Musset, Goëthe, Lamartine, Victor Hugo, Pétrarque, Byron, Châteaubriand, d'Annunzio, ont tous eu une vie amoureuse terriblement agitée. Pour chacun de ces merveilleux poètes, l'amour n'a pas été seulement l'inspirateur de leur vie, il fut aussi celui de leur génie.

Les grandes œuvres littéraires du siècle, la Dame aux Camélias, Madame Bovary, Thaïs, Cyrano de Bergerac, les Fleurs du Mal, c'est toujours une série d'épopées amoureuses.

Ainsi, partout et toujours, la littérature n'est guère que la déification de l'amour. Si les poëtes et les romanciers le chantent sans se lasser, c'est d'abord parce qu'ils s'inspirent de leurs propres sentiments et ensuite parce qu'ils savent bien que le public (pour lequel, somme toute, ils écrivent) préfère les histoires d'amour à toutes les autres.

Je citerai à l'appui de mon dire une légende arabe caractéristique.

Un jour, un sultan, épris des choses de l'esprit, dit à son grand vizir de lui faire parvenir les livres les plus précieux écrits sur la sagesse humaine. Au bout d'un an, arrivèrent dans la cour du palais une trentaine de chameaux chargés de manuscrits, de papyrus, de parchemins. « C'est trop, dit le sultan, je ne pourrais jamais déchiffrer tous ces grimoires. Il m'en faut moins. »

L'année suivante, un chameau seul arriva, portant une centaine de livres précieux, venant de tout

le monde arabe, de Cordoue à Bagdad, de Fez au Caire, de Bassorah à Stamboul. « C'est trop, encore, dit le sultan, je ne veux qu'un livre, un seul. ».

L'année suivante, au jour dit, le grand vizir arriva, ne tenant qu'un livre, un seul, somptueusement relié, et religieusement présenté. Emu, très ému, le sultan l'ouvrit. Il n'y avait, écrite dans ce livre précieux, qu'une seule page, et sur cette page, une seule ligne :

La femme, l'amour.

Ce n'est pas seulement l'histoire des artistes et des littérateurs qui nous montre le rôle énorme que l'amour a joué dans toutes leurs existences. Sauf quelques exceptions (Pascal, Newton, Pasteur, ont été chastes) les hommes politiques et les savants, ceux dont on connaît l'histoire, ont eu des vies amoureuses très touffues, très accidentées. César, Louis XIV, Henri IV, Henri VIII, qui à certains moments, dirigeaient les destinées du monde, ont été parfois les esclaves de l'amour. Il est assez étrange de voir à quel point le sort des nations, conduites par des tyrans et par des rois, dépend des fantaisies sexuelles qui gouvernent les susdits tyrans, rois, empereurs. « Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, dit notre grand Pascal, la face du monde eût été changée. »

Les hommes politiques de nos jours, qui ne sont ni empereurs, ni rois, sont souvent aussi menés par les femmes. C'est toujours Eros qui est le grand maître comme au temps de Jupiter et d'Hercule,

au temps du général Boulanger, et de Madame de Pompadour, et de Nelson.

Il n'y a ni à s'indigner, ni à se lamenter. Puisque aussi bien la Nature a voulu, en même temps que l'amour de la vie, nous imposer avec une autorité dont ni la sagesse ni la volonté ne peuvent triompher, l'amour sexuel.

Qu'est-ce donc que l'amour sexuel, sinon la grande loi de la Nature qui ne veut pas que la vie de l'espèce soit anéantie avec l'anéantissement de la vie individuelle ? Donner à un individu l'horreur de la mort, ce n'est rien, ou du moins c'est préserver la fonction vitale pour quelque temps, mais bien vite la mort aurait fait rentrer l'individu dans le néant. Alors la Force qui a créé toute matière (les microbes, les étoiles et les atômes) a trouvé un moyen ingénieux de perpétuer ces vies fragiles des individus. C'est, puisque l'individu va bientôt disparaître — car sa vie est passagère — de lui insuffler la volonté d'une descendance et d'un amour sexuel qui dirige tyranniquement toute son idéation, et par conséquent tous ses actes.

Si nous établissions une échelle de nos besoins, nous aurions le tryptique suivant : d'abord l'oxygène, puis l'aliment, puis la reproduction, c'est-à dire l'union des sexes.

L'oxygène est nécessaire immédiatement. Deux minutes sans oxygène, c'est tout ce qui nous est permis. Sans oxygène, il n'y a plus d'êtres vivants. Mais il y a de telles provisions d'oxygène dans la vaste couche atmosphérique qui entoure notre pla-

nète qu'il n'y a pas à redouter — au moins pour quelques millions d'années encore — quelque déficit d'oxygène.

L'aliment est nécessaire, mais moins immédiatement que l'oxygène — deux semaines au lieu de deux minutes — . Mais le carbone et l'azote alimentaire ne sont pas, comme l'oxygène, à notre disposition sans effort. Il faut peiner, parfois peiner dur, pour les conquérir. Afin de rester vivant, l'être vivant doit trouver à peu près tous les jours du carbone et de l'azote en quantités suffisantes. Les carnivores sont forcés de chasser pour atteindre leur proie ; les herbivores, de courir pour gagner un pâturage. L'homme, qui est à la fois carnivore et herbivore doit, pour se nourrir, travailler et pourvoir à la culture des plantes et à l'entretien du bétail, car la chasse ne suffirait pas à le nourrir. Il faut sarcler, labourer et ensemencer pour avoir du blé, du riz, de l'avoine, du maïs, des fruits.

Le besoin d'aliments n'est pas moindre que le besoin d'oxygène, mais il n'est pas d'une exigence aussi immédiate. On peut attendre pour le carbone et pour l'azote nécessaires. On ne peut pas attendre pour l'oxygène.

De fait, l'organisation sociale n'a jamais à se préoccuper de l'oxygène, mais de l'aliment. L'alimentation est le grand souci. Il y a des laboureurs, des bouchers, des boulangers, et les échanges se font grâce à l'argent —lequel est, comme on l'a spirituellement dit «**le commun dénominateur** ».

La civilisation fait de son mieux pour assurer

la vie de chaque individu, pour diminuer ses chances de mort, pour le guérir s'il est malade, pour lui éviter, par une savante hygiène, beaucoup de maladies, soulager sa douleur s'il souffre, le préserver des chaleurs torrides ou des froids terribles, l'abriter contre les vents, la pluie, la neige, lui permettre le travail avec le **moindre effort,** car l'effort est toujours un peu douloureux.

Notre vie sociale n'est que le savant développement d'innombrables procédés de défense contre la mort et la douleur.

Donc la Nature et la Société se sont coalisées pour assurer et perpétuer la vie des individus. Le fait est de toute évidence. Or, il n'y a de société que pour la race humaine (1).

Cette organisation sociale était nécessaire, car l'homme est moins bien défendu que l'animal. Ses organes sont plus délicats, sa peau le protège mal contre les blessures et le froid. La puissance de ses bras et la vitesse de sa course sont médiocres. C'est par son intelligence seule qu'il peut résister aux lions, aux loups, aux serpents, aux parasites.

Aujourd'hui l'homme s'est énormément multiplié. Il s'est associé à d'autres hommes, ce qui amplifie énormément sa puissance, et il couvre toute la terre, depuis les Saharas torrides jusqu'aux Sibéries glacées. Nulle région de notre petite planète

(1) Chez les fourmis, les abeilles, les termites, il y a une organisation sociale très compliquée, mais elle est sans rapport avec la nôtre. L'individu n'est plus rien, c'est le collectivisme, le communisme dans toute sa férocité et sa fatalité inexorables.

qui soit inhabitée par lui. Tout le règne animal lui est soumis et il commence même à être (au moins partiellement) le maître de la matière.

C'est donc vraisemblablement pour que tu règnes ainsi, ô homme, que tu existes. Il est absurde de supposer que c'est le hasard qui a fait de toi le Roi de la planète terrestre. Roi, car tu peux franchir les espaces avec une vitesse plus grande que celle de l'oiseau le plus rapide. Roi, parce que tu peux modifier les formes des continents en creusant des montagnes, unissant des mers, perçant des isthmes. Roi, parce que tu as un langage qui te permet de faire connaître tes idées à tes frères. Roi enfin, parce que tu comprends quelque chose — bien peu encore — aux forces qui tourbillonnent autour de toi. Or, si malgré l'impuissance de ton corps chétif et de ton intelligence tout aussi chétive, tu as pu arriver à ce semblant de royauté, c'est qu'une petite lumière intellectuelle intensifiait les instincts que t'avait imposés la Nature en te commandant de vivre.

Mais quoi ! Vivre, c'est bien, mais c'est peu. La vie n'est qu'un passage rapide. Alors, pour que l'homme ne disparaisse pas, la Force a trouvé un moyen prodigieusement efficace : elle s'est méfiée de l'intelligence et elle a fixé sur l'âme de tous les hommes et de toutes les femmes le désir et le plaisir, sentiments amoureux, ardents, irrésistibles, préludant à la survie de l'espèce.

Qu'on ne s'étonne pas si je parle de la **Volonté** de la Nature, le mot de volonté est terriblement

humain. Mais je resterai dans le domaine du scepticisme scientifique (qui convient) en disant :
« **Tout se passe comme si la Nature avait voulu.** »

Donc, tu n'existes pas seulement pour exister, mais encore pour reproduire des êtres semblables à toi.

Même, cette volonté de la Nature est si puissante et si ingénieuse, que tu ne peux pas t'échapper de cet ordre impératif. De même que la civilisation (c'est-à-dire l'intelligence) a renforcé notre résistance à la mort, de même elle a puissamment renforcé le sentiment sexuel.

Malheureusement l'homme n'est pas sage; il oublie, ou feint d'oublier, que la perpétuité de l'espèce est la raison d'être, la cause formelle, de ses impulsions amoureuses. Ces deux jeunes gens qui sont là, se tenant par la main, se regardant amoureusement, frissonnant de plaisir en se tenant serrés l'un contre l'autre, pensent à tout autre chose qu'à la grande loi naturelle. Et pourtant, ces transports, ces ardeurs, ces frissons.

« C'est déjà l'humanité future
« Qui palpite en leur sein. »

Hélas ! la littérature (toute la littérature) est complice. Est-ce que George Sand et Alfred de Musset (Lui et Elle, Elle et Lui) prenaient souci des enfants qui pouvaient naître ? Pâris a enlevé Hélène; Phèdre s'est éprise d'Hippolyte; Bérénice a pleuré sur Titus; Chérubin s'est amouraché de Rosine. Mais ni les uns ni les autres n'ont songé à faire un enfant. Faust a séduit Marguerite; mais,

quand l'enfant est né, Marguerite l'a tué. Ruy Blas n'a jamais pensé à rendre mère Marie de Neubourg, reine d'Espagne.

La Force que régit les mondes a mis en nous des sentiments amoureux envahissants, mais ce n'est pas du tout pour nous donner l'occasion d'une rapide volupté, d'un passe-temps poétique, d'un divertissement agréable, d'une distraction charmante. Elle a bien d'autres soucis que les pamoisons de deux amants. Ses visées sont plus hautes que nos sourires ou nos soupirs. Je crois fermement qu'il y a un but, et je crois que ce but, très lointain, est grandiose. Mais c'est se moquer que de prendre, comme but suprême, ce qui n'est qu'un moyen.

On ne saurait assez admirer ces puissantes impulsions naturelles, car elles veulent non seulement la perpétuité de l'espèce, mais encore, pour la progéniture à venir, santé, vigueur et beauté. Si une femme provoque le désir d'un homme, c'est parce qu'elle est belle et saine. Laide et contrefaite, elle n'inspire rien du tout à personne. Mais qu'elle soit de formes exquises, rehaussées par de savants artifices, elle va fatalement déterminer, sinon la passion, au moins le désir, le vulgaire et délicieux désir. Pourquoi ? C'est parce qu'**inconsciemment** l'homme qui l'aperçoit sait que cette belle génératrice pourra lui donner de beaux enfants. L'inconscient qui mène l'homme lui dit tout bas (mais avec une autorité irrésistible) : « Cette femme-là, plus que toute autre, est capable de te donner une

magnifique descendance. » Et alors, obéissant à cette inconscience qui domine la conscience, l'homme la désire et l'aime.

De même pour les femmes. Un vieillard, un avorton, un bossu, ou un individu affligé d'une grave tare physique, ne pourront guère inspirer le plus faible désir à une femme.

J'ai dit quelque part : «**La vie d'une femme laide n'est qu'une longue agonie** ». C'est vrai aussi d'un homme laid, car tous deux, homme ou femme, savent bien qu'ils ne pourront jamais inspirer l'amour. Le nez de Cyrano de Bergerac l'a rendu très malheureux. Sa vaillance et son esprit comptaient bien peu, même pour Roxane, à côté de ce nez anormal.

Chez les animaux, le culte de la beauté n'existe probablement pas. Peut-être en est-il une trace chez les oiseaux, quand le mâle cherche à plaire à la femelle par sa voix ou son plumage. Mais les chiennes, même de grande race, s'accouplent volontiers à des mâtins affreux. (A vrai dire, nos idées sur la beauté canine ne sont peut-être pas celles des chiennes.)

Si la société a intensifié le sentiment sexuel, souvent aussi elle l'a perverti (et je ne parle pas de l'homosexualité, cette dépravation ignoble qui touche à l'aliénation.)

En premier lieu, c'est la prostitution.

Elle est de tous les pays et de tous les temps. Ce qui lui donne son caractère essentiel, c'est

qu'elle n'implique aucun souci de génération. La prostitution est le sinistre avilissement de la plus noble fonction d'un être vivant.

Et je ne crains pas de dire que l'homme est plus coupable que la femme.

Les malheureuses qui ont adopté cette étrange profession : «faire au premier venu,

Pour y dormir une heure offre de leur sein nu» ne s'y sont trop souvent résignées que pour avoir de quoi manger.

Il est des pays où le père de famille accepte tranquillement que sa fille ait adopté ce métier, métier que ni lui, ni elle, ni personne, ne regardent comme déshonorant. Une Arabe, une Japonaise, une Chinoise, entrent dans une maison de prostitution comme dans une maison de commerce. La marchandise qu'elles débitent, elles la débitent loyalement, sans hypocrisie inutile, voire sans perversités nauséabondes.

En Occident, la prostitution (clandestine ou non) le plus souvent est provoquée par la misère. On ne peut donc pas trop regarder comme vicieuses, criminelles, ces pauvres filles qui eussent peut être désiré mener une toute autre existence, avoir des enfants, mais leur mauvais destin ne l'a pas voulu.

Leur mauvais destin : Soit! Mais souvent aussi une perversité innée, précoce, car tout à fait jeune encore, la petite vagabonde quitte facilement son premier amant pour en prendre un autre, puis un autre encore, peut-être pour ne pas rester seule, pour pouvoir vivre. Puis, après quelques passades

répétées, elle rentre dans le clan des filles publiques. Je ne jetterai pas la pierre à ces infortunées, victimes d'un état social défectueux, mais plutôt aux nombreux hommes, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, qui, dégradant une sainte fonction naturelle achètent (pour quelques minutes) moyennant quelque menue monnaie, le corps taré de ces créatures.

Indulgent pour les femmes, je le serai moins pour les hommes.

L'acte sexuel froidement (ou ardemment) accompli sur la première femme venue, c'est vilain et bestial, malgré toute la poésie qu'on s'efforce impudemment d'y mettre. D'ailleurs, suivant un vieil adage, après une telle union, l'homme est triste (1). Il a honte de ce qu'il a fait. Son inconscient pleure.

Au vrai rien n'est plus embarrassant que de savoir où commence et où finit la prostitution. N'est-ce pas presque de la prostitution quand une belle jeune fille accepte le mariage avec un très vieil homme parce qu'il est riche ?

J'aurai le courage de donner mon opinion dans une formule qui fera pousser des hurlements indignés à quantité de gens (qui se sentent du reste coupables). **L'union des sexes sans le désir ou la possibilité de la naissance d'un enfant, c'est une véritable prostitution.**

(1) *Omne animal triste, praeter gallum et scholasticum gratuito fornicantem,* disaient les étudiants du Moyen-Age.

En somme la civilisation a transformé, avili, perverti les inspirations que la Nature a mises dans tous les êtres, spécialement dans tous les êtres humains.

Je vais aller plus loin encore. Même le mariage, mariage sérieux, raisonnable, légal, authentique, qui n'a pas pour but essentiel la constitution d'une famille et naissance d'enfants ne peut être, sauf exceptions, qu'une médiocre association commerciale.

Et je laisse de côté certaines unions dans lesquelles la femme, alors plus perverse que la plus perverse des courtisanes, dit : « Je ne veux pas avoir d'enfants! C'est fatigant! C'est douloureux! A aucun prix je ne consentirai à me priver de luxe et de bien-être ». Ces femmes-là — il y en a quelques-unes — savent parfaitement, aussi bien que le médecin le plus expérimenté, comment on peut se protéger contre une funeste grossesse.

Je crois bien que ces créatures — sinon en Amérique au moins en France — sont tout à fait exceptionnelles. Presque toujours chaque ménage désire avoir au moins un enfant. Oui! un enfant!

Hélas! souvent le ménage s'arrête là, et voilà le crime ; triple crime : contre la Nature, contre la patrie, contre la société tout entière.

Si la natalité n'est que de trois enfants par ménage, c'est à peine si la population augmente, car, sur ces trois enfants, deux seulement peut-être arriveront à l'âge de vingt cinq ans, et, même si les trois deviennent adultes, ils ne pourront peut-

être pas, pour une cause ou pour une autre, avoir tous les trois des enfants. Pour que la population augmente, et même augmente à peine, il faut un peu plus de trois enfants par ménage. Or, aujourd'hui, en Europe au moins (sauf en Pologne et en Roumanie) la natalité est au-dessous de ce chiffre, tandis que les peuples d'Asie (Chinois, Hindous, Russes, Japonais) ont une très forte natalité. Ainsi les peuples asiatiques tendent à submerger les populations européennes. Autrement dit notre glorieuse civilisation gréco-romaine, honneur et espoir de l'humanité, va être écrasée par une civilisation tout autre, que je traiterais volontiers de barbare, si cette épithète pouvait s'appliquer à une civilisation.

Mais je ne veux pas insister sur ce cruel avenir : **l'écrasement de l'Europe par l'Asie.** Ce serait le sujet d'un tout autre livre qu'il faudrait écrire avec douleur et indignation.

Je traiterai la question non au point de vue politique et social, mais au point de vue que j'ose dire **zoologique.** L'intelligence de l'homme, qui a fait de si belles œuvres, n'est pas sans certains inconvénients, sans certains dangers graves. Elle permet à l'homme (même parfois elle l'engage), à violer la loi naturelle. Insulte permanente à la grande loi de la survie par l'espèce.

A la loi qui nous commande de vivre, il y a bien peu de dérogations, car le suicide est exceptionnel. Au contraire **à la loi qui commande la vie de l'espèce, il n'y a guère que des dérogations.**

Parlons net, sans hypocrisie, sans fausse pudeur. Il n'existe pas de ménage — union libre ou union légale — où ne se pratique pas par des moyens que tous les époux connaissent, restriction de la natalité. Deux époux sains, jeunes et vigoureux, devraient avoir un enfant au moins tous les trois ans (un an de grossesse, un an d'allaitement, un an pour la troisième grossesse) et ainsi de suite jusqu'à ce que la femme ait 40 ans. Elle se marie à vingt ans en moyenne, Alors, au taux très faible d'un enfant tous les trois ans, elle devrait avoir sept, ou six enfants. S'il y en a moins, c'est que le ménage a voulu en avoir moins. La naissance d'un enfant, au lieu d'être, comme il le faudrait, un fait naturel, est devenu un fait volontaire, économique et social.

Vous tous qui me lisez, ayez le courage, par une confession loyale, faite à vous même, de reconnaître cette vérité éclatante. Tous, oui, vraiment tous, même les meilleurs, vous avez limité le nombre de vos enfants (1).

Un de mes maîtres, un homme de cœur, excellent et sage, a eu l'audace de me dire un jour : **quand on a plus de deux enfants, c'est de l'inconduite.** Hélas! **optimi corrupti pessima.**

Et les uns et les autres vous avez inventé de spécieuses raisons pour agir ainsi : « **On ne peut pas**

(1) Une statistique précise a montré que sur 100 ménages, il y en a en moyenne 15 qui sont stériles; bien entendu, involontairement stériles. Et c'est pour eux souvent une très grande douleur. Les causes de cette stérilité sont multiples.

nourrir une trop nombreuse famille. — La santé de la femme exige des ménagements. (Raison détestable, puisque la naissance d'un enfant, d'après mon savant ami, A. Pinard, est une condition de santé). **Peut-on donner à cet enfant une éducation convenable? — Il faut que nous vivions notre vie.** » Je ne sais quels motifs peu avouables on nous offre encore.

Alors, si les moyens habituels ont été insuffisants il y a recours à l'avortement, très mollement combattu par des lois insuffisantes (lois qu'on n'applique guère d'ailleurs, malgré leur scandaleuse indulgence).

Ce n'est pas seulement à la limitation des naissances que s'applique cette intellectualité criminele, c'est encore, après la naissance, à l'alimentation de l'enfant, c'est-à-dire à l'allaitement. Les femmes ne veulent plus donner le sein au nouveau-né. Médecins, accoucheurs, pharmaciens, industriels de tout acabit, les encouragent à des pratiques misérables. Ils ont inventé des laits de toutes sortes, des drogues qui sont pour ces jeunes bébés de vrais poisons, malgré d'impertinentes réclames. Eh quoi! la Nature a donné à la femme une glande mammaire (ornement de sa beauté) qui fournit le seul aliment convenable — je dis fermement **le seul** — et la mère ne le donne pas à son enfant. C'est presque un infanticide, et un infanticide pour lequel on allègue quantité de raisons ridicules. Pinard a mis en gros caractères dans sa clinique cette

parole admirable « **L'enfant a droit au lait de sa mère** ».

Oh ! je sais bien qu'en parlant ainsi du mariage, de la natalité, de l'allaitement, je vais provoquer des indignations, des colères, des railleries, peut-être des silences dédaigneux, mais je ne m'en soucie mie. Depuis longtemps je ne me suis jamais condamné à suivre l'opinion populaire, et là-dessus mon opinion, qui est très loin de l'opinion populaire, est très ferme.

Il faut suivre la loi naturelle.

Tout le verbiage des politiciens, des économistes, voire des fabricants de lait, ne prévaudra pas contre la loi naturelle.

Plus j'avance en âge, plus je suis convaincu qu'on ne trouvera pas mieux que le lait de femme pour nourrir un bébé.

Bref, autant nous entourons notre vie personnelle de soins méticuleux, autant nous nous ingénions à combattre de toutes nos forces les lois qui commandent la perpétuité de l'espèce.

Heureusement pour l'espèce humaine, il n'y a rien à craindre, puisque les Asiatiques sont là. Mais il est permis de regretter l'extinction future, presque fatale, de la race blanche.

Il me reste cependant quelque espérance, non pas que j'aie la folle illusion de croire que mes paroles trouveront quelque écho. Mais je m'imagine que l'intelligence des blancs ne va pas les conduire à l'anéantissement. Les Européens comprendront qu'il est dans l'intérêt immédiat de chaque

individu et de chaque nation de ne pas disparaître devant les barbares. Ils finiront par être convaincus que le sens profond de la vie est de suivre les instincts protecteurs que la Nature a mis en nous, qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans l'adaptation scrupuleuse de son intelligence à ces instincts.

Et puis, vieillir sans postérité, c'est se condamner à une vilaine vieillesse. Donc, en se plaçant au point de vue du plus banal égoïsme, c'est une lourde faute.

Pourquoi existes-tu? disais-je. Pour exister d'abord, et ensuite pour avoir des enfants.

Et nati natorum et qui nascentur ab illis.

Voilà la loi, la loi universelle, la loi d'autrefois et la loi d'aujourd'hui, la loi de l'ancien et du nouveau Testament, la loi des rationalistes, la loi de tous ceux qui pensent, la loi de tous ceux qui veulent être dignes du nom d'homme.

Mais il faut aller plus loin, beaucoup plus loin et voir ce que nous pouvons espérer.

Tu existes, et tu dois avoir des enfants parce qu'il y a pour le but de l'humanité une grande espérance.

DEUXIEME PARTIE

LA GRANDE ESPERANCE

LIVRE I

LE MONDE HABITUEL.

D'où venons-nous ? La réponse n'est pas douteuse. Il n'est plus possible — et même l'Eglise catholique le reconnaît — d'admettre une création dans le sens littéral du premier chapitre de la Genèse. Les êtres se sont, dans le cours des siècles, modifiés à ce point que, dérivant d'un premier protoplasme originel (d'où sort-il ?) ils ont acquis, grâce à des transformations graduelles, une complication extraordinaire.

En tout cas, entre l'homme primitif et l'homme d'aujourd'hui, il y a un intervalle de cinquante mille ans ou de cent cinquante mille ans (comme le veut M. Osborn) L'homme est probablement le dernier venu des animaux terrestres. Donc admettons comme possible, et même probable, que son évolution progressera encore et que d'ici à cent mille ans, il se sera transformé plus que superficiel-

lement, de sorte que l'homme futur sera aussi différent de l'homme actuel qu'un sauvage de la Nouvelle Guinée est différent d'un académicien.

Mais là encore, il faut être sage, et ne pas vouloir porter ses regards trop loin.

Avant de savoir où nous allons, il faut se demander où nous en sommes et ce que nous pouvons espérer.

La surproduction domine l'état présent, à cause du croît graduel, énorme, de la population terrestre, qui augmente à peu près de dix millions d'hommes par an. Sur ces dix millions d'augmentation, l'Europe (et la France surtout) n'en ont qu'une très faible part. Mais l'immense et mystérieuse Asie (y compris la Russie asiatique) augmente annuellement, autant qu'on peut le savoir par des statistiques très imparfaites, de neuf millions d'hommes.

Malthus avait supposé que ce croît de la population entraînerait un déficit croissant des substances alimentaires, mais Malthus s'est lourdement trompé. Au lieu d'un déficit de substances alimentaires, il y a une **surproduction.** Les Brésiliens sont forcés de jeter le café à la mer, les pêcheurs détruisent parfois mille tonnes de sardines, et quant au blé, il est tellement surabondant que parfois, au Canada, dit-on, on chauffe des locomotives avec le blé.

Cette surproduction s'explique facilement, car le machinisme a fait de tels progrès qu'un ouvrier conduisant une machine fait le même travail qu'autrefois dix ouvriers.

Et alors, qu'il s'agisse de produits agricoles, ou de produits industriels, partout la surproduction dépasse la consommation.

De là, chômage et misère.

C'est douloureux et presque nécessaire. Quelle absurdité pourtant que d'être obligé de dire : « cette année la récolte est si belle que nous voilà ruinés ».

On aurait pu espérer que les hommes, à mesure qu'ils augmentent en puissance industrielle et en nombre, réussiraient à s'unir et à associer leurs efforts. Mais, en 1932, c'est le contraire qui apparaît. Les nationalités de même langage sont de plus en plus ennemies des autres nationalités. En dépit d'une phraséologie fastidieuse, stérile, et vraiment dérisoire, ils se hérissent de forteresses, de mitrailleuses, et de législations douanières draconiennes, avec plus d'acharnement encore qu'autrefois.

Pour tous ceux qui rêvent d'un monde pacifique où la collaboration active de tous les êtres humains préparerait un monde meilleur, c'est un douloureux spectacle.

Je crois bien que ce nationalisme effréné n'aura qu'un temps. Cependant il faudra quelque chose de nouveau pour transformer ces égoïsmes nationaux, ces invraisemblables jalousies de peuple à peuple. Or ce n'est pas avec des congrès, des conférences, des discours, des associations — même généreuses et nombreuses — que nous pourrons amener les aveugles hommes à des conceptions moins folles, à des compétitions moins ardentes.

Les mœurs. - Les mœurs, au moins dans notre vieille Europe, sont devenues plus douces. Il n'y a plus ni esclavage, ni torture, mais l'égoïsme des individus n'a nullement rétrogradé, il est aussi féroce aujourd'hui qu'il a toujours été.

D'ailleurs nous assistons, impuissants, à un phénomène général, c'est l'émigration des gens de la campagne vers les villes. Les villes, avec leurs faubourgs, deviennent de monstrueux organismes. New York (sept millions d'âmes), Londres (six millions) Paris (4 millions). Les conditions de la vie sont changées. Cependant l'homme est fait pour vivre au grand air et non pour s'entasser dans des bureaux et des usines. Le développement de la vie urbaine se fait au détriment de la moralité individuelle, de la santé publique et de la natalité.

Donc là aussi il faut du nouveau, le retour à la terre serait désirable. Mais quoi! Le travail agricole, dans l'état actuel des choses, conduit à la misère.

Et puis on ne revient pas en arrière. Il ne faut pas espérer qu'il y aura vers les champs afflux de paysans. Partout les paysans ont envie de devenir sinon des intellectuels, au moins des citadins, des ouvriers, et ce n'est pas (même en leur permettant de labourer avec des tracteurs perfectionnés) qu'on pourra les décider à rester dans leur chaumière ancestrale.

Les arts. - Ainsi que les mœurs, les arts évoluent. Ils se modifient, ils se transforment, mais ils piétinent sur place, l'art ne comporte aucun progrès.

Vérité très banale sur laquelle il est inutile d'insister. Il y a des constructions très audacieuses, des **gratte-ciel,** à 65 étages. Naturellement c'est une curieuse œuvre industrielle, mais je me refuse absolument à considérer ces 65 étages comme représentant un progrès dans l'esthétique. Même on peut se demander si la pyramide de Chéops et les somptueux monuments de Louqsor ne sont pas dus à une technique aussi perfectionnée que celle des Américains.

Ne parlons ni de la sculpture, ni de la peinture, ni de la poésie. Les modernes pourront faire à la rigueur aussi bien, mais ils ne feront pas mieux que les anciens. Peut-être quelque homme de génie pourra-t-il innover — et ce sera très beau — s'il nous donne un drame égal à **Prométhée enchaîné,** une Vénus aussi belle que la **Vénus de Milo,** et un tableau égal aux **Noces de Cana.**

Il doit en être un peu autrement de la musique. car l'industrie trouvera peut-être des instruments supérieurs aux instruments modernes. La musique est le seul des arts qui dans le cours des cent cinquante dernières années ait réellement progressé. Il est possible qu'un progrès continue, grâce à des instruments de musique plus compliqués. Mais selon toute vraisemblance, ce ne sera pas grand chose.

On ne peut guère non plus compter sur l'invasion des arts orientaux dans notre vieille civilisation gréco-romaine. Potiches , pagodes, boudhas ventrus, estampes sur papier de riz, éventails ba-

riolés, vraiment cela ne nous mènera pas bien loin. Avouerai-je que j'en suis modérément épris, et que je répèterais volontiers le mot de Louis XIV devant les personnages bouffons de Téniers et de Callot : « Otez-moi ces magots de là ».

En tout cas, art oriental, art japonais, art chinois, art gréco-romain, et (ô profanation) art nègre, nous ne pouvons pas attendre une rénovation humaine par la rénovation de l'art.

Religions. - Il y a de par le monde, sans compter de petites religions fétichistes insignifiantes, quatre grandes religions représentées par leur fondateur : Moïse, le Christ, Mahomet et Boudha.

Elles sont très puissantes toutes les quatre. Et aucun de leurs sectateurs n'est prêt à changer son culte. Malgré leurs formidables assises et leur passé, à la fois sanglant et glorieux, elles sont indéracinables et déraisonnables.

Le Judaïsme n'est plus guère pratiqué que par des populations frustes et enfantines.

Le Christianisme est partagé entre cinq ou six sectes qui ne veulent à aucun prix se confondre.

Le Mahométisme n'a pas encore fini sa période conquérante. Dans l'Inde il est presque aussi puissant que le boudhisme, et en Afrique, malgré la conquête de l'Afrique par l'Europe, il est solidement établi.

Quant au ridicule Boudhisme, il comprend presque plus d'adeptes à lui tout seul que les autres religions. Mais les huit cents millions de boudhistes

ne comptent pas au point de vue de la civilisation générale.

Et c'est dommage qu'une religion uniforme, sage et tolérante ne règne pas sur tous nos frères humains. Mais est-ce possible?

La condition primordiale d'une religion, n'est-ce pas l'intolérance?

Les sciences. - Aussi bien, quoique les progrès de l'industrie aient étendu notre pouvoir sur la matière, quoique nous ayions exploré à peu près complètement tous les replis de notre petit habitacle sphérique, n'avons-nous rien changé essentiellement à notre existence morale, à notre **vie intérieure,** plus importante peut-être qu'une mécanisation complète, parfaite et rapide.

Or, si quelque progrès peut modifier, améliorer, transformer notre vie intérieure, ce sera grâce à la Science, la science souveraine, qui, ouvrant des horizons nouveaux nous révélerait des vérités inconnues, et par conséquent apporterait l'imprévu.

Certes, oui! Mais quelles sont les sciences qui pourront transformer notre moralité? Changer nos conceptions sur les choses et les hommes? Remplacer notre état social défectueux par un état social supérieur?

Passons rapidement en revue les éblouissants progrès des sciences depuis trois cents ans, voire depuis cent ans, voire depuis cinquante ans.

A. - Une science qui n'existait pas, même de nom, c'est la paléontologie. On a trouvé dans la terre les vestiges d'êtres innombrables, ayant ja-

dis apparu et prospéré, et dont il ne reste plus rien que des débris fossiles.

C'est donc l'histoire de la Terre qu'on a pu tant bien que mal reconstituer. Prodigieux et immenses reptiles, fougères colossales, ammonites énormes. Nous savons qu'il y a plus de cent mille siècles, la Terre était peuplée par de tous autres êtres que les êtres actuels.

On a pu refaire la préhistoire de l'homme; car on a retrouvé des vestiges de son industrie primitive.

Il y a encore beaucoup d'incertitude sur le moment où l'homme a apparu. Est-ce depuis cinquante mille ans? On l'ignore. Mais peu importe d'ailleurs. L'homme est probablement le dernier venu de la création. Assurément c'est un progrès que d'avoir retrouvé ces rares témoignages de notre préhistoire. mais cela ne change rien à ce que nous pouvons penser de notre état actuel.

B. - Allons plus loin. Puisque les êtres se sont ainsi transformés, ces mutations sont les indices d'une transformation des espèces. La forme des êtres qui promènent leur courte existence à la surface de la terre, est en perpétuelle évolution. Le changement nous paraît très lent, quoiqu'il soit très rapide au regard des siècles qui s'écoulent. Dans l'histoire du monde, dix mille siècles, ce n'est qu'un point.

J'admire assurément le puissant effort des penseurs et des chercheurs qui ont démontré ces mutations vitales, mais nous ne pouvons malheureuse-

ment pas aller au delà de cette simple constatation, ni prévoir, si peu que ce soit, quelle sera dans un prochain (ou lointan) avenir la morphologie de l'homme futur.

C. - La chimie a fait des progrès énormes depuis Lavoisier. Se confondant avec la physique, elle a pu approfondir la structure intime de la matière. On a pu tant bien que mal revenir à la profonde conception d'Epicure. La matière est discontinue; granuleuse, elle est constituée par des atomes dont la petitesse confond notre imagination, puisqu'il y a mille milliards d'atomes dans un milligramme d'hydrogène. Chacun de ces atomes est lui-même tout un monde. Et, comme s'il y avait, dans le grand ainsi que dans le petit, une organisation homologue, chaque atome est un monde solaire en miniature, constitué par un noyau central analogue à un soleil autour duquel tournent des électrons négatifs, analogues eux-mêmes aux planètes. On a pu, de ces électrons, mesurer la vitesse, l'énergie, le nombre comme on a mesuré la vitesse, la masse et le nombre des planètes qui circulent autour du Soleil.

Certes cela démontre la puissance du génie humain. Mais au fond, qu'il y ait plus ou moins d'électrons négatifs autour du noyau central, que leur vitesse soit plus ou moins grande, qu'ils dégagent plus ou moins d'ions quand l'atome se disloque, de fait cela n'importe guère aux idées de paix et de justice, ni aux espérances de bonheur qui doivent éclairer notre vie intérieure.

Tout est admirable dans ce microcosme dont le spectacle nous stupéfie, mais ce microcosme n'intervient pas dans notre vie intérieure. Il est trop petit pour nous.

D. - A côté du microcosme, il y a un mégacosme que des instruments de plus en plus puissants et des observations de plus en plus précises nous apprennent, non à connaître, mais à pressentir. Les astronomes ont vu dans le vaste Kosmos qui nous entoure des Univers-Iles analogues à notre voie lactée, aussi grands et beaucoup plus lointains. Ces milliers de nébuleuses (Univers-Iles) sont peuplées de milliers d'étoiles ainsi que notre voie lactée. Quelques-unes de ces nébuleuses sont à cent millions d'années lumière (trois cent mille kilomètres par seconde (!!!).

Ainsi le nombre des étoiles (et des planètes par conséquent) est immense. Aussi immense la distance qui les sépare, et nous sépare d'elles.

Et les mots manquent pour indiquer la petitesse de notre monde solaire dans l'Univers.

On a pu montrer encore que les espaces interplanétaires ne sont pas vides. Une matière prodigieusement ténue les remplit. Mais, malgré cette ténuité, l'espace est tellement vaste que la masse de cette matière diffuse est énorme. Et cependant le vide des espaces interstellaires est beaucoup plus grand que celui que peuvent faire nos plus habiles instruments.

Comme la vie à la surface terrestre, ce mégacosme du monde stellaire est en évolution perpétuelle.

Il y a des étoiles dont l'éclat change? Il y a des **Novae** dues vraisemblablement à la rencontre de deux étoiles, rencontre qui produit sans doute un cataclysme inoui dont nous ne pouvons pas soupçonner l'intensité.

Au lieu de croire à l'immobilité du ciel, nous voici forcés d'admettre qu'il change constamment. (Pour le dire en passant, si l'on me demandait de donner quelque preuve de la puissance intellectuelle de l'homme, je dirais que rien n'est plus extraordinaire que de pouvoir connaître par l'analyse spectrale la composition chimique d'un astre qui est à cent millions d'années lumière.)

Pourtant la connaissance, imparfaite toujours, de ce merveilleux mégacosme pas plus que celle du microcosme, ne changera rien à notre tragique existence terrestre.

Nous vivons dans un autre monde. C'est le **biocosme.**

Le Soleil nous échauffe. L'oxygène, le carbone et l'azote nous nourrissent. Nous voilà bien loin des abîmes du mégacosme et du microcosme, et forcés de limiter notre **moi,** et celui de nos frères humains, au **biocosme.**

Je ne prévois même pas qu'à approfondir leurs ténébreuses grandeurs on changera quelque chose à notre existence.

Pour conclure, la physique et la chimie nous font connaître quelques uns des mystères du microcosme, comme l'astronomie quelques mystères du mégacosme, mais nous sommes très loin du monde

qui nous intéresse, socialement, psychologiquement et moralement, c'est-à-dire du biocosme.

Hélas ! Ni la Zoologie, ni la Botanique, ces deux belles sciences que je vénère profondément, ne peuvent rien nous apprendre sur les destinées de l'homme. A supposer qu'on ait dénommé et décrit toutes les plantes, tous les animaux de la terre et des mers, nous n'en serions pas moralement avancés.

La Physiologie elle-même, cette science magnifique à laquelle j'ai voué ma vie, pourra sans doute, grâce à des méthodes plus parfaites, grâce à l'effort concentrique des savants de tous les pays qui appliqueront leur génie à la recherche, établir des faits nouveaux, imprévus, qui dévoileront quelques-uns des ressorts secrets animant les prodigieux organismes que nous sommes! nous vivrons toujours dans le même plan. Les lois de la vie mieux pénétrées resteront toujours les lois de la vie animale (1).

(1) Je fais une réserve cependant et une réserve essentielle. Si nous connaissions mieux les lois de l'hérédité, si nous osions instituer une *sélection humaine* avec le même soin que nous avons mis à perfectionner la sélection des plantes, fraises, choux, betteraves, et la sélection des animaux, pigeons, chevaux, chiens, peut-être arriverions nous à créer une race humaine nouvelle, bien supérieure à la race actuelle et alors, à changer l'homme profondément. Mais ce progrès dans la morphologie de l'espèce humaine rencontrera de tels obstacles, dus à notre néophobie invincible, soulevera de tels problèmes et sera hérissé de telles difficultés, que je ne sais pas comment il pourra avant des siècles se réaliser. Tout de même ce principe de la sélection humaine doit être une de nos grandes esperances. Ce n'est

Il est certain que les deux grands maux qui pèsent sur notre fragile existence, c'est la maladie et la vieillesse, sa terrible sœur.

La Médecine a fait des progrès énormes depuis un demi siècle. Elle en fera encore, cela est absolument sûr. Peut-être arrivera-t-on à trouver le moyen de combattre les microbes et les virus qui déciment la pauvre humanité. Je suppose même les problèmes résolus, j'admets que par des mesures hygiéniques rigoureuses, des prophylaxies savantes, des thérapeutiques efficaces, on ait vaincu le cancer et la tuberculose, comme on a déjà à peu près vaincu la rage, la typhoïde, la peste et le choléra; je suppose même dans cette conception optimiste d'un avenir plus ou moins proche, qu'on aura dompté aussi la syphilis et l'alcoolisme. Alors les tables de la mortalité ne seront plus celles d'aujourd'hui, hommes et femmes atteindront un âge avancé et la moyenne de la vie sera de 90 ans, au lieu d'être de 55 comme à présent.

Eh bien ! Après ?

Que l'on vive plus longtemps, cela ne changera pas grand chose à notre âme. Les conditions de la vie sociale et morale resteront les mêmes. Il y aura dans les sociétés humaines beaucoup plus de vieillards qu'à présent. Voilà tout.

Ce ne serait pourtant pas un mince avantage

cependant pas de cette sublime espérance que je veux parler aujourd'hui, je la mentionne pour mémoire et je passe à d'autres avenirs, à d'autres espoirs moins lointains, lointains tout de même.

que de retarder cette usure progressive de nos organes, triste loi de la vieillesse. Je n'ignore pas qu'on a imaginé des méthodes de rajeunissement par infusion d'un jeune sang et par diverses injections organiques, mais les résultats, douteux d'ailleurs, ne peuvent être que médiocres au point de vue de notre bonheur. C'est peu de choses en réalité que d'avoir prolongé la jeunesse de quinze ans ou de vingt ans! Sous peine de démence nous ne pouvons supposer que jamais la jeunesse des individus sera permanente; nous sommes tous condamnés à mourir et à nous user; il n'y a pas d'exemple dans le monde organique — et même dans le monde minéral — d'une machine dont les rouages en fonctionnant ne finissent pas par s'altérer.

Qulque puissant que soit cet hypothétique rajeunissement, il ne sera jamais que partiel et temporaire. Alors, à quoi bon ?

Si j'ai fait mes réserves relatives à la sélection humaine, ce n'est pas pour supposer une espèce humaine nouvelle, ayant plus de vigueur et de longévité, c'est en espérant que la qualité qui est l'essence même de l'homme, c'est-à-dire l'intellligence, aura peut être cru en puissance et en étendue et qu'alors nous aurons une conception des choses tout à fait différente, moins incohérente et moins mesquine que notre conception présente.

Même en admettant la victoire contre toutes les maladies, un rajeunissement de quelques années, ce qui est peut-être d'un optimisme ridicule, nous n'aboutirons pas à un changement radical dans la

constitution des sociétés et des individualités humaines. La pensée de l'homme ne sera pas transformée. Son espérance n'aura pas grandi.

Pour nous rendre compte de cette impuissance du progrès scientifique ou industriel à transformer notre état d'âme, nous allons imaginer les sentiments d'un homme moyen du seizième siècle, contemporain de Montaigne.

En l'an 1560, rien de ce qui constitue notre vie mécanique n'existait. On ne connaissait ni la lumière électrique, ni même les bougies. On n'avait que de vagues idées sur toutes les notions de la physique. La pesanteur de l'air était inconnue. On croyait aux quatre éléments: la terre, l'eau, le feu et l'air. Ni Kepler, ni Galilée, n'avaient parlé du mouvement de rotation des planètes autour du soleil, on ne connaissait ni l'algèbre, ni le calcul intégral, il n'y avait ni télescope, ni microscope, ni thermomètre, ni machine pneumatique, la circulation du sang était inconnue, la paléontologie n'existait pas; à plus forte raison, les stupéfiantes découvertes toutes modernes, comme le téléphone, la télégraphie, la photographie, la bactériologie. La chimie n'était qu'un amas d'enfantines idées, presque aussi ridicules que la médecine de ces temps-là.

Eh bien ! malgré cette ignorance, malgré ces erreurs l'état d'âme de l'homme moyen au XVIéme siècle, ressemblait étrangement à notre état d'âme actuel. Certainement nos ancêtres allaient moins vite d'un point à un autre, n'ayant ni les chemins

de fer, ni les automobiles, ni les avions, ni les bateaux à vapeur, mais en quoi les automobiles, les chemins de fer, les avions, les bateaux à vapeur ont-ils transformé l'état d'âme des hommes ?

Les mœurs ont si peu changé qu'un bourgeois, un ouvrier, un paysan de l'an 1560 se reconnaîtrait exactement dans les paysans, les bourgeois, les ouvriers de 1932. Les costumes se sont modifiés, mais l'âme est restée la même. Mêmes soucis, mêmes espérances, mêmes craintes.

Le Français de 1560 c'est, à peu de chose près, le Français de 1932.

Et même, si au lieu de comparer les hommes modernes aux hommes du seixième siècle, nous prenions les Gallo-Romains du temps de Trajan par exemple, les habitants de Nîmes, de Marseille, de Lyon, de la vallée du Rhône, nous verrions qu'à peu de choses près ils pensaient comme leurs descendants d'aujourd'hui.

Il y a eu d'énormes changements **mécaniques** dans la vie des hommes, il serait fou de le nier. Mais, parce qu'on a une machine à coudre, un rasoir mécanique, un stylographe, une dactylographe, un téléphone, un récepteur de T.S.F., un album de photographies, de la quinine, du chloroforme, une automobile, un cinéma, cela n'introduit aucun bouleversement dans notre vie intérieure.

A peine pouvons-nous mieux combattre les maladies. Nous communiquons plus facilement avec nos semblables, nous avons des journaux quotidiens, et même des radiophonies, qui nous don-

nent à chaque instant de nouvelles exactes et détaillées de ce qui se passe sur notre globe terrestre. Mais nous gardons toujours (à peu près) sur l'origine et la fin des hommes, sur la vie et sur la mort des individus, les mêmes idées, le même souci de gagner le pain quotidien et d'acquérir un peu plus de luxe. Le costume change, le décor se transforme, mais, malgré ces variations dans le décor et le costume, les acteurs d'aujourd'hui ressemblent aux acteurs d'hier. Les sentiments, les émotions n'ont pas varié.

Pouvons-nous espérer autre chose ?

S'il ne se fait pas une radicale mutation de toutes nos idées, non, et non.

Le développement, quelque considérable que nous le supposions, des arts, des sciences et de l'industrie, ne changera guère la mentalité des sociétés humaines. Que la mécanique triomphe, que le luxe et le bien être augmentent, que la matière, cosmique ou terrestre, soit mieux connue, rien ne sera essentiellement modifié.

La science métapsychique. — Cependant à côté de nos sciences classiques, il en est une qui n'est encore qu'à l'état d'ébauche, ébauche si rudimentaire qu'on ne peut guère en 1933 lui donner le nom de science.

Il se produit autour de nous des faits invraisemblables qui paraissent absurdes et que nous enregistrons avec hésitation (et même avec quelque terreur) sans pouvoir relier par une chaine continue ces phénomènes disparates. Nous vivons tous, sa-

vants et public, comme si nos pauvres sens, avec l'aide ou sans l'aide d'instruments perfectionnés, nous révélaient la réalité des choses et des causes. Or, à côté de ce que nous voyons, de ce que nous lisons, de ce que nous entendons, il se passe des faits extraordinaires qu'on pourrait dire anormaux, si les choses réelles pouvaient être anormales.

Et la conclusion, la voici ! c'est que, mêlé à notre monde habituel, il existe un monde mystérieux qui nous enveloppe, des fantômes, des maisons hantées, des télépathies, des prémonitions, des monitions, des apports, de sorte que nous nous mouvons dans une obscurité profonde.

Ce monde nouveau existe-t-il ? Je vais essayer de prouver qu'il existe et que par conséquent l'espérance d'un bouleversement mental complet peut être présentée.

Heureusement ! car notre état social et notre mentalité individuelle sont assez misérables pour que nous aspirions à un sort meilleur, à une grande espérance.

Et voici les raisons que je vais donner de son existence sans pouvoir, hélas ! grouper ces faits étranges dans une doctrine cohérente.

LIVRE II

L'INHABITUEL.

Pour établir qu'il y a des faits anormaux, merveilleux au point de vue de la science actuelle, j'invoquerai d'abord **l'argument d'autorité.** En fa-

veur de la science nouvelle, il y a d'une part, certains savants, d'autre part, certain public.

Je parlerai d'abord des savants.

Il est très facile de dire qu'ils se sont trompés et qu'ils ont été trompés. C'est une objection qui est à la hauteur du premier savetier venu. Quand le grand William Crookes raconte qu'il a vu, dans son laboratoire, Katie King, fantôme capable de remuer, de respirer à côté de son médium, Florence Cook, le savetier en question peut hausser les épaules et dire : « **c'est impossible. Le bon sens me fait affirmer que Crookes a été victime d'une illusion, Crookes est un imbécile.** » Mais ce malheureux savetier n'a découvert ni la matière radiante, ni le thallium, ni les ampoules qui donnent la lumière électrique. Et alors mon choix est fait. Si le savetier me dit que Crookes est un farceur ou un fou, c'est moi qui hausserai les épaules. Et il importe peu qu'à la remorque du savetier un essaim de journalistes — qui n'ont rien vu, ni rien approfondi, ni rien étudié — me disent que l'opinion de Crookes ne compte pas. Je n'en serai pas ému.

Encore si Crookes était seul ! Mais non ! Il y a une noble pléiade de savants (de grands savants) qui ont vu ces phénomènes extraordinaires. Au lieu de faire cette simple supposition qu'ils ont vu de l'inhabituel, est-ce que je vais supposer qu'ils sont des crétins ou des menteurs ?

Stanton Moses, un homme d'une piété rare, d'une haute moralité, avec son ami Speer et Madame

Speer, a, pendant près de dix ans, noté jour par jour les phénomènes qu'il observait sur lui-même. Et cela, malgré les risques que son audace lui faisait courir.

Les phénomènes produits par Eusapia Paladino ont été affirmés et confirmés par toute une série d'illustres expérimentateurs, par Enrico Morselli, un des plus savants psychiâtres de l'Italie, par Filippo Bottazzi, Foa, Herlitzka, professeurs de physiologie dans les Universités italiennes, par le célèbre Lombroso, par sir Oliver Lodge, par Ochorovicz, par Fr. Myers, par Camille Flammarion, par Schrenck-Notzing, par Albert de Rochas. Le témoignage d'un seul de ces grands hommes serait suffisant. Alors, quand ils se réunissent pour la même affirmation, vais-je écouter les critiques enfantines qui toutes se résument à peu près dans une petite phrase naïve: « **ce n'est pas possible.**»

Et pourquoi n'est-ce pas possible ?

Uniquement parce que ce n'est pas habituel.

Le grand mathématicien Zöllner en Allemagne, a vu des phénomènes très étranges avec Slade.

Mon distingué ami, le Dr Gibier, directeur de l'Institut Pasteur de New York, a constaté des phénomènes de même ordre avec madame Salmon.

Geley a obtenu avec Kluski d'étonnants moulages que toute l'habileté mécanique des mouleurs ne pourrait pas reproduire, et qui ne s'expliquent que par la dématérialisation des formes moulées.

Quant aux phénomènes mentaux de divination, de lecture de pensée, de prémonition, je citerai les

noms de William James, de sir Oliver Lodge, de Madame Sidgwick, de Schrenck-Notzing, de Frédéric Myers, d'Osty, de Flammarion. Dans le cours de ce livre je rapporterai quelques-unes de leurs constatations, mais d'ores et déjà je prétends que l'autorité de ces savants est suffisante pour faire à priori admettre qu'ils ne se sont pas complètement trompés.

Je le répète, il s'agit d'hommes versés dans les sciences expérimentales, ayant l'esprit constamment en éveil au courant de toutes les fraudes possibles.

Les objections des journalistes de pacotille qui nient la réalité des faits sont du même ordre que les objections faites à la réalité des météorites. Le grand Lavoisier avait osé dire : **il n'y a pas de pierres tombant du ciel, parce qu'il n'y a pas de pierres dans le ciel.** Boucher de Perthes avait appelé l'attention sur le silex qu'il disait avoir été taillés par des hommes primitifs. Pendant dix ans on l'a raillé, comme on a raillé — j'en sais quelque chose — ceux qui croyaient qu'on pourrait faire voler des machines plus lourdes que l'air. Denis Papin avait construit un bateau à feu. Il a fallu plus de cent ans pour que cette invention prît place dans la pratique nautique.

Les vérités nouvelles, établies par de grands savants ont peine à pénétrer dans le public, il faut beaucoup de temps pour qu'une découverte scientifique soit acceptée. Que sera-ce donc quand il s'agit de faits inhabituels ? Tout fait nouveau parait d'abord invraisemblable. Alors, quand il est

inhabituel, ne pouvant pas être répété à volonté, il est nié, malgré toutes preuves qu'on en donne. Oui ! Il est nié obstinément, car rien n'est plus facile qu'une négation.

Revenons à la métapsychique.

Un premier fait est évident, c'est que toutes les fois qu'un savant a consenti à étudier d'une manière approfondie ces phénomènes, dits jadis occultes, il a acquis la conviction que ces phénomènes existent. Dans l'histoire de la métapsychique, je ne connais pas un seul cas, **je dis pas un seul cas,** d'un observateur consciencieux qui, après deux ans d'étude, ait abouti à la négation.

Deux ans d'études, ce n'est vraiment pas trop, car il ne suffit pas de faire (avec des idées préconçues et l'intention bien arrêtée de nier) deux ou trois expériences hâtives, incomplètes.

Donc j'attache une importance primordiale à cette constatation que jamais jusqu'à présent un expérimentateur persévérant, ayant eu la patience de faire une trentaine d'expériences (au moins) sur deux ou trois médiums jugés authentiques par des observateurs compétents, n'a conclu à la négation.

Une objection ridicule nous a été souvent présentée. Les négateurs, quand ils ont consenti à autre chose qu'à des plaisanteries faciles, ont prétendu que nous, métapsychistes, nous faisions tous nos efforts pour conclure à l'authencité des phénomènes. Nous cherchons au contraire toujours à prouver non que ces faits existent, **mais qu'ils n'ex-**

istent pas. Notre constante préoccupation a été de chercher la fraude possible, l'erreur systématique. Croire que nous **voulions** trouver des phénomènes surnaturels ou paranormaux, c'est follement absurde. Nous n'avons guère qu'un souci, c'est de découvrir les supercheries. Quel que soit le fantôme qui vient devant nous, nous n'avons d'autre peur que celle d'être dupés par un individu réel, un odieux imposteur.

Tous ceux qui ont publié leurs expériences savaient que par cette publication ils compromettaient leur renom scientifique, s'exposant aux moqueries de leurs collègues et aux sarcasmes de la foule. Ce n'est pas de gaité de cœur qu'on entre dans cette bataille où il n'y a guère que des coups à recevoir. C'est parce qu'on tient à honneur de défendre la vérité, si dangereuse qu'elle puisse être.

On ne s'imagine pas les angoisses intérieures qu'un savant éprouve lorsque apparait devant lui un phénomène extraordinaire, anormal, cruellement invraisemblable, qui semble être en contradiction éclatante avec tout ce qu'il a connu, tout ce que ses maîtres lui ont appris, tout ce qu'il a enseigné lui-même. Un journaliste peut-il deviner ce que pense un physiologiste quand il voit (comme je l'ai vu), une expansion sortir du corps du médium, donner des prolongements qui viennent, sous la forme de deux jambes étranges, se fixer sur le sol et émettre d'autres prolongements qui peu à peu grandissent et prennent la forme d'une

main dont on distingue vaguement les os, et dont on sent la pression sur le genou? Il faut du courage pour croire à cela ! et il faut beaucoup plus de courage encore pour oser le raconter.

Pensez-vous par exemple que Crookes, Oliver Lodge, Schrenck-Notzing, de Rochas, Flammarion, Lombroso, ignoraient qu'ils seraient **conspués,** pour oser dire que l'invraisemblable et l'absurde sont parfois vrais ?

Si nous avons eu l'audace de parler, c'est que nous étions absolument certains de notre expérimentation, beaucoup plus certains que bien des savants ne le sont souvent quand ils avancent un fait vraisemblable, mais nouveau.

Vitam impendere vero. Telle est notre devise.

Je me résume :

1°. — Les faits métapsychiques ont été affirmés par une trentaine de savants d'une honorabilité absolue et ayant fait preuve antérieurement d'une irréprochable compétence expérimentale.

2°. — Ils ont fait tous leurs efforts pour ne pas admettre l'extraordinaire.

3°. — Ils n'ont pas craint de se compromettre, de **se perdre,** en publiant le récit de leurs expérimentations.

*
**

Voilà donc ce qu'on peut dire des savants qui ont expérimenté. Mais il n'y a pas que les savants, il y a aussi un nombreux public, de culture intellectuelle non négligeable, public dont le nombre et

l'activité croissent chaque jour. Je suis au-dessous de la vérité en disant qu'il y a, tant en Europe, que dans les deux Amériques, deux cents sociétés psychiques, soit spirites, soit métapsychiques, privées ou non, et qu'il y a au moins cinquante journaux de recherches psychiques. Je sais bien que ces journaux se livrent trop souvent à des élucubrations théoriques et mystiques, sans valeur, fâcheusement encombrantes, cruellement indigestes. Tout de même des faits curieux sont racontés, dont la documentation est parfois nulle ou médiocre. Mais pour qu'on se soit décidé à les publier, il faut qu'on ait été solidement convaincu de leur réalité.

Chacun des membres de chacune de ces sociétés est absolument certain que le paranormal existe. Or c'est quelque chose dont il faut tenir compte que la conviction raisonnée de trente mille personnes honorables.

Ils sont convaincus, non comme on est convaincu par une croyance religieuse. Ce n'est pas une foi plus ou moins aveugle, comme celle des catholiques, des protestants, des musulmans, c'est une foi **scientifique**, personnelle, s'appuyant sur des observations, car vraiment, quoique ces observations soient souvent bien imparfaites, ils ont observé, ils ont vu, ils ont touché, contrôlé, entendu, ou du moins ils ont cru voir, toucher, entendre, contrôler.

A côté des journaux il y a les livres dont quelques-uns sont remarquables. La seule bibliographie des livres et articles de spiritisme ou de métapsy-

chisme serait de deux cents pages, davantage peut-être. C'est une bibliothèque très touffue, même si l'on ne prend que les ouvrages écrits depuis un demi-siècle (voir par exemple le dernier catalogue de Rider à Londres).

Je me refuse absolument à croire que tous ces livres, tous ces journaux, sont une collection de mensonges et d'erreurs. Qu'il y ait quelques mensonges, beaucoup d'erreurs, et plus d'illusions encore, c'est absolument certain. Mais Jéhovah eût pardonné à Gomorrhe s'il y avait eu un seul juste à Gomorrhe et il y a à coup sûr plus d'un écrit véridique dans les récits qui nous sont donnés en abondance.

A tous ces récits, à tous ces faits affirmés par des savants illustres, exposés par des personnes de bonne foi, on fait toujours la même objection : « **c'est contraire au bon sens, c'est absurde** ! » Je ne sais quel savant a osé dire : « **je ne veux pas assister à l'expérience que vous me proposez, car je suis sûr d'avance que, si j'y croyais, elle m'induirait en une formidable erreur** ». Hé ! quel terrible aveuglement que de se refuser par avance à une expérimentation nouvelle. Il faut une foi robuste, injustifiée d'ailleurs, dans les misérables données actuelles de nos sens et de nos sciences pour nier quelque chose **à priori**.

D'autant plus que **rien n'est contradictoire,** les phénomènes sont nouveaux et inhabituels, ils ne renversent rien. Ce n'est pas de l'absurde, **c'est du non connu encore.**

Le bon sens de 1933 n'est pas celui de 1833.

En 1833 qui aurait pu supposer qu'on mettrait toutes les maladies dans de petites fioles, qu'on pourrait faire les plus graves opérations sans que l'opéré éprouvât la moindre douleur, que des machines portant 5.000 kgs iraient en moins de deux heures, par les airs, de Londres à Paris, qu'on entendrait à Paris, ou à Berlin, ou à Rome, un discours prononcé, ou un concert joué à New-York, qu'on reproduirait l'image, non seulement des personnes, mais encore de leurs mouvements, etc...

C'est tout un monde que les Académiciens de 1833 eussent traité de farce ou de féerie, et ils eûssent, au nom du plus élémentaire bon sens (de 1833) repoussé ces extravagances.

Abordons donc, au risque de heurter le bon sens des Académiciens de 1933, l'invraisemblable, l'inhabituel et l'absurde.

CHAPITRE I

L'INHABITUEL DANS LA BIOLOGIE.

Je pourrais écrire de longues pages, et rapporter de nombreux faits, mais je serai bref.

A. — *Guérisons invraisemblables* dues à des phénomènes mystérieux.

Il y en a beaucoup, je me contenterai d'en citer deux.

1. — Voici un fait signalé par Duchâtel et Warcollier (**Les Miracles de la Volonté**, Paris, Durville, 1913, pages 89 à 96).

Mlle B. âgée de 28 ans, orpheline. Un frère mort

de tuberculose à l'âge de 8 ans. Elle est atteinte elle même de tuberculose, si bien qu'elle doit s'aliter définitivement en avril 1905.

Trois médecins appelés en consultations séparées font le diagnostic suivant : « 1° perte absolue de sensibilité et de mouvement dans les membres inférieurs.

2° ballonnement extrême de l'abdomen avec douleurs rendant impossible la palpation.

3° respiration diminuée des deux côtés. A gauche, râles et craquements avec submatité.

4° sensibilité très vive dans la région vertébrale et la colonne présentant une courbure convexe à gauche.

Etat général, émaciation et faiblesse extrêmes, perte d'appétit, constipation opiniâtre, insomnie résistant à tous les traitements, hémoptysies fréquentes et syncopes.

Les docteurs Saint Martin, Grandjean et Diehl, concluent à un mal de Pott, paraplégie provoquée par lésion de la colonne vertébrale, tuberculose pulmonaire et péritonéale, état très grave.

Le 28 février, le docteur Lévy va voir cette pauvre femme, conclut qu'il n'y a aucun espoir de guérison. Elle est étendue inerte sur son lit, les bras peuvent seuls faire quelques rares mouvements, elle peut légèrement tourner la tête à droite. Mais sitôt qu'on soulève le corps, la tête retombe lourdement. On ne peut l'asseoir sur son lit, la colonne n'ayant aucune rigidité. Chacun de ses mouvements provoque une syncope, le ventre est

très ballonné et des anses intestinales distendues se dessinent sur la paroi abdominale.

En désespoir de cause on appela alors M. Emile Magnin pour essayer quelque traitement par le magnétisme. Mlle B. lui raconta ceci : **le 18 septembre à 2 heures du matin, ma lampe s'éteignit deux fois. Alors j'entendis une voix venant de la chambre voisine :**

« Peux-tu supporter l'épreuve ? »

Je répondis : oui !

Alors s'approcha de moi une main fine, allongée, tenant un flambeau qui éclairait toute la pièce, je pu lire ces mots : « le 8 mai tu te lèveras ». La vision disparut lentement et après quelques minutes d'obscurité la lampe se ralluma d'elle-même » (! !)

Alors M. Magnin, d'accord avec les médecins, essaie des passes magnétiques qui calment les douleurs et amènent un peu de sommeil.

Le 8 mars la malade raconte à son nouveau médecin, M. Magnin, qu'elle voyait auprès d'elle une **jolie dame** ; puis la figure se détend, elle remue et tourne la tête, fait des efforts pour s'asseoir, reste parfaitement droite assise sur son lit. Alors M. Magin dit à la **jolie dame** (qu'il ne voyait pas) : « **si c'est vous qui êtes là, vous pouvez faire marcher la malade** ». La malade lève lentement la jambe droite, puis la jambe gauche, elle s'appuie contre le lit, elle fait deux fois le tour de la chambre. Peu à peu, l'expression change, il y a une véritable transfiguration. « **je ne crois pas altérer la vérité**, dit M. Magnin, **en prétendant avoir vu une**

pâle auréole entourer la tête du sujet ». Puis, à deux pas de son lit, le torse s'est voûté, la tête est retombée, les jambes ont fléchi. M. Magnin la prend dans ses bras et la remet dans son lit.

Le 16 mars elle a dormi sept heures. Elle dit que **sa petite amie** lui a dit de tendre ses mains, qu'elle les a touchées, et qu'elle a senti une force nouvelle. Puis elle écrit une lettre, ce qui n'était pas arrivé depuis 23 mois.

Les hémoptysies ont cessé.

Le 15 mai elle est définitivement guérie. (!)

Comme si cette histoire n'était pas suffisamment étrange, ajoutons ceci : que la reconnaissance de la malade alla au point de vouloir se faire épouser par M. Magnin, et comme M. Magnin refusait, **la jolie dame** lui dit qu'elle le ferait mourir.

M. Magnin la dissuada (non sans peine) de ce projet sinistre (par l'intermédiaire de la malade). Alors la **jolie dame** lui dit : « **je vous prouverai qu'il m'eut été facile de mettre mon projet à exécution** ».

Deux jours après, M. Magnin alla à Veules au bord de la mer et se mit à lire tranquillement au pied d'un rocher. Au bout de deux heures environ il se leva pour rentrer, mais à peine était-il parti que le rocher s'écroula. Si M. Magnin était resté, il eût été écrasé.

Quant à Mlle B. elle se consola. Complètement guérie, elle se maria et eut deux enfants ».

Arrêtons-nous un instant sur cette histoire extravagante.

D'abord, elle est authentique, car on ne peut soupçonner M. Magnin de crédulité ou de mensonge.

(Nous aurons souvent à revenir sur ces deux objections, si faciles, qu'on pourra toujours faire : mensonge cynique, ou imbécile crédulité). Mais dans l'espèce ces deux objections ne comptent pas, car M. Magnin (que je connais personnellement) est d'une honnêteté scrupuleuse et sa sagacité d'observateur et de critique est incontestable. Il faut donc accepter les faits tels qu'il les raconte.

1°. — Une malade dont les deux poumons sont tuberculeux, qui a une lésion osseuse de la colonne vertébrale et une paraplégie due à une compression médullaire (mal de Pott) (tuberculose osseuse) guérit en trois mois et guérit complètement ; les quatre médecins qui l'avaient vue n'avaient pas hésité sur le diagnostic et sur un pronostic rapidement fatal. Elle était donc absolument condamnée et dans l'état actuel de la science médicale, nul doute que jamais on ne puisse sauver un malade aussi gravement atteint.

2°. — La présence (très hypothétique d'ailleurs) de la **jolie dame** (une hallucination évidente) a déclanché la guérison. Mlle B. l'a entendue, elle a vu une main apportant une lumière, elle a senti ses mains.

Oui, c'est bel et bien une hallucination. Mais le mot hallucination est bien vite dit. C'est une hallucination bien singulière, puisque elle a indiqué l'invraisemblable guérison. Et puis, comme le dit M.

Magnin, la description que Mlle B. donne de la **jolie dame** parait concorder avec une personnalité qui le touchait de près. (?)

3°. — Que dire de la pâle auréole qu'a vue M. Magnin autour de la tête du sujet ? Faut-il y voir encore une hallucination de M. Magnin lui-même ?

4°. — Quant à l'éboulement du rocher, est-ce une coïncidence ? Certes oui, c'est possible, mais bien peu vraisemblable.

Si l'on voulait à toute force trouver des explications rationnelles à ces faits étranges, on serait contraint de dire :

1°. — Les médecins avaient diagnostiqué un mal de Pott, alors que c'était simplement de l'hystérie. (!)

2°. — Même atteints de mal de Pott et de tuberculose les malades guérissent quelquefois. (en trois mois ??)

3°. — **La jolie dame** n'est qu'une imagination de Mlle B.

4°. — L'auréole n'est qu'une hallucination de M. Magnin.

5°. — L'éboulement du rocher n'est qu'une coïncidence.

Mais on voit tout de suite à quel point ces cinq suppositions sont absurdes. Mieux vaut reconnaître franchement que nous n'y comprenons rien.

II. — Voici un cas rapporté par M. Marcel Mangin (**Annales des sciences psychiques,** décembre

1907). Il s'agit d'une guérison invraisemblable survenue à Lourdes.

En décembre 1897, Gabriel Gargan, commis ambulant des postes, est victime d'un accident de chemin de fer, dans le train allant de Bordeaux à Paris, près d'Angoulème, à 22 h. 30. Il est projeté loin de la voie, reste enseveli dans la neige jusqu'à 7 heures du matin. Il est alors transporté à l'hôpital d'Angoulème. Il est sans connaissance, couvert de plaies, paraplégique, la clavicule brisée. Puis il s'affaiblit graduellement. On est forcé de l'alimenter par la sonde. La paraplégie est complète. Deux rapports médicaux dans un procès qu'il fait à la compagnie d'Orléans, concluent, non seulement à l'incurabilité, mais encore à l'évolution progressive de la maladie. La gangrène commençait aux extrémités.

Gargan était très peu religieux. Mais, sur les instances d'une de ses tantes et de ses cousines, religieuses à Angoulème, il se laisse conduire à Lourdes, se confesse et veut communier. Tout d'un coup, au moment où il allait communier, il se redresse : ((**aidez-moi,** dit-il, **je puis marcher**)).

Voici le récit qu'en fait M. V. conseiller municipal radical d'une grande ville du centre : « **Il est là devant nous, droit comme un ressuscité, sans chapeau, sans pantalon, n'ayant qu'une chemise et une robe de chambre. Laissez-moi marcher,** s'écria-t-il de nouveau, ((**Sainte Vierge,** sanglote sa mère, **il n'a pas parlé depuis vingt mois**)). Et de-

vant des milliers de spectateurs, cette épave humaine, aux jambes semblables à des rouleaux de pâtissier, et avec des pieds qui n'étaient qu'un amas de plaies, fait des pas chancelants dans la chambre. Les blessures des pieds qui suppuraient sont presque entièrement guéries, la parole est distincte, il mange du bouillon, des huîtres, du blanc de poulet. Le lendemain, vêtu à neuf, il se présente au bureau. Il n'y a plus de gangrène au pied, la cicatrisation s'opère à vue d'œil, il peut marcher sans appui.

Trois semaines après, il a augmenté de deux kilos. Aujourd'hui il est infirmier à Lourdes et peut faire un service fatigant.

Nous n'avons rien à ajouter à cette observation, il nous est impossible d'admettre un miracle, mais il est tout aussi impossible de supposer là quelque chose de normal. D'ailleurs, nous n'acceptons ni les conclusions alambiquées des sceptiques, ni les conclusions enthousiastes des croyants. Nous sommes devant l'incompréhensible (1).

(1) Le jour même où j'écrivais ces lignes, un avocat de Genève, M. Ch. m'a raconté le fait suivant : à Genève, ma femme enceinte, est atteinte de grippe tellement grave que les médecins qui la soignent la considèrent comme perdue. M. Ch. se décide alors à demander conseil à Mlle Elise Muller (la célèbre Hélène Smith dont mon ami Flournoy a raconté les étonnantes transformations de personnalité dans son fameux livre : *des Indes à la Planète Mars*). Elise conseille alors je ne sais quelle drogue insignifiante que la malade prend aussitôt, et quelques heures après elle est *complètement guérie,* si bien que les médecins, croyant rendre visite à une morte, la trouvent relevée et rétablie.

Je ne conclus pas, je dis seulement qu'il est peu rationnel de voir là un simple fait du hasard.

Il semble donc que les phénomènes normaux de la physiologie, de la thérapeutique, de la pathologie, sous l'influence de je ne sais quelles forces, soient complètement renversés et bouleversés.

Jeûnes prolongés.

La physiologie nous enseigne que, si la température de notre corps et du corps de tous les homéothermes (animaux à sang chaud) est plus élevée de 20°, quelquefois de 30°, quelquefois même de 50°, au-dessus de la température ambiante c'est parce qu'il y a une combustion du carbone et de l'hydrogène de nos tissus. Or cette combustion ne peut évidemment pas se prolonger sans que l'alimentation introduise le carbone et l'hydrogène destinés à remplacer le carbone et l'hydrogène des tissus organiques qui ont brûlé.

A l'état normal, l'homme peut supporter sans grand dommage un jeûne d'une semaine, mais il est rare que la vie puisse se prolonger chez lui au delà du vingtième jour de jeûne. En tout cas les jeûneurs professionnels (car cette étrange profession a été adoptée par certains), n'ont jamais pu dépasser le chiffre de cinquante jours (une fois). Et pendant ce temps ils ont énormément maigri.

Voilà des faits si bien et si souvent établis, qu'ils semblent des lois.

Mais il y a des exceptions.

Sous l'influence d'idées mystiques, généralement religieuses, quelquefois même sans aucune idée re-

ligieuse, des individus, et surtout des femmes, peuvent jeûner pendant un temps beaucoup plus long, presque sans maigrir. En tout cas elles conservent l'intégrité de leurs fonctions musculaires et intellectuelles, et leur température ne subit pas d'abaissement notable. J'ai relevé quelques-uns de ces cas (1).

Catherine Binder (1587) reste sept ans sans rien manger ni boire. Une fille de douze ans à Angers, reste quatre ans sans user d'aucune nourriture si ce n'est d'un peu d'eau (1568). Une fille de Spire (1586) reste trois ans sans manger, comme une jeune fille de Confolens en Poitou (1602). Kundmann parle de deux jeunes filles dont une est restée dix ans, l'autre trois ans sans rien manger (1724). D'après Fontenette une fille de quinze ans est restée quatre ans sans boire ni manger. Mercadier (1765) raconte l'histoire d'une femme qui serait restée 17 ans sans manger.

Je donnerai seulement — car elle est très semblable aux autres — l'observation suivante tirée des **Ephémérides des Curieux de la Nature** (1670-1686) **Sur une abstinence extraordinaire de toutes sortes d'aliments,** par Henri Samson.

« Une fille du comté de Derby, nommée Marthe Teiler, reçut un coup au dos qui l'obligea à garder

(1) *Bulletins de la Sté de Biologie de Paris*, 1896. *Travaux du Laboratoire de physiologie*, tome II, p. 231. — *Revue Métapsychique* 1930, pages 386 à 395. Voir pour la bibliographie l'article *Abstinence* de l'*Index-catalogue*, Washington, 1880, pages 64 et ss.. Ici je ne donne qu'un abrégé.

ques gouttes de jus de raisin sec, de pruneaux cuits elle sentit une grande difficulté d'avaler et perdit entièrement l'appétit. Depuis les fêtes de Noël (1667) elle a cessé absolument de prendre des aliments solides. La difficulté d'avaler ayant augmenté de jour en jour, il lui est devenu impossible de prendre même du liquide, à l'exception de quelques gouttes de jus de raisin sec, de pruneaux cuits, ou d'eau sucrée qu'on lui fait instiller quelquefois (mais très rarement) dans la bouche avec une plume, et il y a déjà treize mois que dure cette abstinence de toute espèce d' aliments. Pendant tout ce temps aucune évacuation ni d'urine, ni d'excréments. La bouche est toujours séche et on est obligé de l'humecter de temps en temps, comme on vient de le dire. Le teint est assez bon et le son de la voix est assez fort... la peau est rude, couverte d'une espèce de crasse. Quantité de curieux, médecins, chirurgiens et de tous états, accourent de tous côtés pour voir cette femme et passent quelquefois des nuits entières auprès d'elle pour l'examiner et tâcher de découvrir s'il n'y a pas quelque fraude. De ces faits extraordinaires personne ne doute dans le pays ».

Je pourrais rapporter encore bien d'autres observations venant de France, d'Allemagne, de Hollande, d' Italie, d' Angleterre, d' Amérique, où des jeûnes prolongés sont exposés avec détails.

Bien entendu, les médecins qui ont cité ces faits étranges avaient toujours supposé la supercherie. Ils ont donc pris toutes les précautions nécessaires

pour ne pas être dupes. A vrai dire, ils n'ont pas surveillé ces bizarres jeûneuses pendant des années de jeûne, et ils se sont en général contentés d'une observation attentive et scrupuleuse pendant quelques jours. A moins de les supposer d'une bêtise énorme, il est absolument impossible de prétendre que tout est mensonge dans ces observations.

Même en admettant qu'il y ait une exagération de 90 %, c'est encore un chiffre d'aliments beaucoup plus faible que celui que la physiologie normale nous permet d'admettre.

Ce n'est pas seulement à cause de l'absurdité d'une simulation totale pour les trente ou quarante observations publiées, que je les crois partiellement authentiques, c'est parce que j'ai l'occasion d'observer méthodiquement deux femmes qui, sans jeûner complètement, ont eu toutefois une alimentation absolument insuffisante et cela sans que leur poids ait sensiblement diminué, et sans que leur température se soit abaissée au-dessous de la normale.

A l'état normal la production de calories chez un adulte qui se nourrit régulièrement, est d'environ 45 calories par kilogramme et par heure. Chez les paysans italiens, les plus mal nourris, chez les Japonais, les Abyssins, les Malais, qui vivent dans les climats chauds, la production en calories est de 40 calories par kilogramme et par heure. Chez les jeûneurs professionnels (alors que la consommation des tissus est évidemment minimale) elle est de 26 calories. Eh bien, chez deux fem-

mes dont j'ai scrupuleusement observé le régime, la production a été de 12 calories pour L., et, pour Marceline, de 7 calories seulement.

Voici donc le fait anormal, scientifiquement constaté, que chez ces deux femmes la production de calories ne fut que le cinquième de la production calorique normale.

Ce qui confirme absolument cette anomalie étrange, c'est qu' en mesurant la quantité d' oxygène consommé, et la quantité de carbone brûlé, j'ai trouvé une diminution de 75 % des combustions respiratoires (comparativement avec le métabolisme habituel).

Je n'entre pas dans le détail. Je signale simplement le fait, et, par parenthèse, je m'étonne énormément que ces anomalies n'aient pas provoqué plus d'étonnement chez les physiologistes et les médecins. Quoi ! la température du corps peut se maintenir sans qu'il y ait de combustion corrélative !

Un cas plus récent et bien curieux est celui de Thérèse Neumann de Konnersreuth (Bavière). Il y a déjà à propos d'elle une bibliographie abondante, le chanoine de Hovere, le professeur Ewald, le Dr Weiss, le Dr Kromer, le Dr Seidl, le Dr Gerlich, le Dr Willemin, le père Moharht, et le Dr Maer de Gand. (**Annales et Bulletin de la Sté royale de Gand**, page 123). D'après M. Maer, depuis 1927, Thérèse ne mange rien. Tout est extraordinaire chez elle. Des plaies suppurantes avaient envahi le

dos et les pieds. Mais l'application d'une relique a déterminé la **guérison** immédiate de ces plaies. Une appendicite aigüe qui devait être opérée d'urgence, fut guérie immédiatement après invocation ; une broncho-pneumonie qui la met à deux doigts de la mort, guérit subitement, quand une voix se fit entendre annonçant la guérison. Il y a des stigmates (écoulement du sang des paupières). D'autres stigmates apparaissent, comme si elle était crucifiée ainsi que le Christ, au dos des mains, à la face palmaire, au front, c'est-à-dire là où la couronne d'épines avait été portée, au dos, c'est-à-dire là où le Christ avait porté sa croix. Même on assiste au spectacle impressionnant du sang qui vient à sourdre des régions stigmatisées. Elle parle quelquefois un langage inconnu, que personne autour d'elle ne peut comprendre. Des philologues ont cru reconnaître que ce langage était de l'Araméen, c'est-à-dire la langue qu'on parlait en Palestine au temps du Christ (??)

Depuis 1927, elle ne mange plus rien. Alors pour le bien contaster, on l'a soumise à de sévères contrôles. Le professeur Ewald dit que rien ne justifie l'idée d'une tromperie, et que tout est complètement inexplicable. Il déclare que c'est un phénomène anti-physiologique. Quant au Dr Kroner, il a trouvé une explication ingénieuse, il dit que c'est une nourriture **astrale.**

Le cas du jeûne de Thérèse Neumann est donc tout à fait extraordinaire, mais on voit par le bref résumé donné plus haut sur les cas analogues an-

ciens, qu'il n'est pas du tout le seul cas connu de jeûne prolongé.

Ainsi nous nous trouvons en présence de faits authentiques qui semblent en contradiction avec les données les plus positives et les plus universelles de la biologie et de la pathologie. Nous voici donc forcés d'admettre qu'il y a pour une cause quelconque des individus qui ne rentrent pas dans le cadre des individus habituels.

*
**

Les stigmatisés. — Il est peu de questions ayant donné lieu à autant d'écrits et de polémiques que celle de la stigmatisation (1). La seule bibliographie tiendrait plusieurs pages de ce livre, mais nous nous contenterons de rapporter deux ou trois cas de stigmatisation qui paraissent au-dessus de toute contestation possible.

Voici en quoi consiste la stigmatisation : ce sont des écoulements, des suintements de sang accompagnés d'altération de l'épiderme, d'hémorrhagies cutanées affectant des formes spéciales.

Le premier stigmatisé et le plus célèbre est saint François d'Assise. Le 14 septembre 1224, étant en extase, il aperçut un ange qui lui annonça qu'il serait crucifié comme Jésus-Christ. A quelque

(1) Je me contenterai de citer le livre de M. Imbert Courbeyre « *La stigmatisation* », 2 vol. et les articles de César de Vesme, (*revue Méatpsychique*), 1930 et 1931 (*passim*) toujours remarquables par leur forte érudition et leur documentation abondante. Une thèse vient d'être soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, (1932), par M. Abrid.

temps de là, plusieurs personnes virent ses mains et ses pieds percés de trous par des clous qu'on voyait. Il avait aussi à son côté droit une plaie rouge comme s'il eût été percé d'une lance, et souvent sa plaie jetait un sang sacré qui trempait sa tunique. Ces plaies des mains, des pieds et du côté étaient douloureuses, mais elles ne suppuraient jamais.

A la mort du saint, dit saint Bonaventure, plus de cinquante frères, la vierge Claire et ses sœurs, purent voir les stigmates sacrés.

Quelle est la valeur de ces témoignages ?

On dira qu'il s'agit de témoins du Moyen Age, mais, comme le fait justement remarquer de Vesme, pour les savants du trentième siècle, les savants du vingtième siècle seront aussi du Moyen Age. Il est facile donc de révoquer en doute les stigmatisations de François d'Assise, et on pourrait, on devrait même le faire, s'il n'y avait pas dans l'histoire des saints ou même d'individus vulgaires un nombre imposant de phénomènes analogues.

Les stigmates de Sainte Véronique (avril 1700) apparurent même quand on eut enfermé ses mains dans des gants scellés.

De nos jours, on a apporté de nombreuses histoires de stigmatisés. Thérèse Neumann, dont je parlais tout à l'heure, a été certainement stigmatisée. J'indiquerai seulement, d'après de Vesme, l'opinion du Dr Gerlich, rédacteur en chef d'un grand journal de Munich.

Arrivé à Konnersreuth avec beaucoup de scepticisme, mais ayant eu la constance d'étudier le cas pendant deux ans (dont cinq mois passés sans interruption près de Thérèse) Gerlich, historien protestant, raconte cette longue observation et il termine en disant « **je ne doute plus de l'authenticité des phénomènes** », et il va même jusqu'à dire qu'une explication mystique est seule possible.

Essayons pourtant de trouver une explication rationnelle de la stigmatisation, puisque aussi bien, dans la plupart des cas observés, l'hypothèse de la supercherie est inadmissible. Peut-on expliquer par les données de la physio-pathologie normale le phénomène des hémorragies cutanées ?

Tout le monde sait qu'il y a des vasomoteurs et il n'est pas absurde de supposer que ces phénomènes vasomoteurs peuvent être influencés par le système nerveux central et par le grand sympathique dans leur direction, leur localisation et leur étendue. Mais il est tout de même bien singulier que la volonté puisse produire une congestion de la peau assez nettement limitée pour représenter une croix ou des lettres.

Ce qui est tout à fait anormal, incompréhensible, et inhabituel, c'est que cette congestion limitée de la peau puisse aller jusqu'à l'hémorrhagie.

Et puis à la stigmatisation simple se mêlent des phénomènes accessoires, des stigmates lumineux, des stigmates parfumés, des stigmates dont le sang s'écoule contrairement à la pesanteur, des stigmates qui guérissent sans laisser de traces, des alté-

rations de la peau où il n'y a pas de suppuration.

En somme **la physiologie des stigmatisés est absolument différente de la physiologie normale.**

Faut-il voir là, comme le font beaucoup de catholiques, l'effet d'une intervention divine ou angélique ? Ce serait tout à fait injustifié, car il y a des cas de stigmates survenant chez des personnes non religieuses, ou dont la religion était assez hétéroclite, comme par exemple chez cette religieuse dont parle de Vesme qui se prétendait l'épouse de Jésus-Christ, et qui cependant faisait quantité d'infidélités très matérielles à son divin Epoux. Ignace de Loyola ne conteste pas les stigmates de cette jeune fille, mais il prétend que c'était l'œuvre du diable (!).

Chez les protestants, chez les musulmans même, il y eut aussi des stigmatisés.

Nous sommes donc ici, quelle que soit l'étrangeté de la stigmatisation, à la limite entre les phénomènes physiologiques normaux et les phénomènes métapsychiques. Mais il est bien extraordinaire tout de même que, chez certains individus, l'innervation cérébrale, soit consciente, soit inconsciente, devienne capable de faire naître sur la peau les rougeurs, les gonflements, allant jusqu'à l'hémorragie. On dit quelquefois : ce sont des hystériques. Oui ! c'est facile à dire, mais l'hystérie est comme un panier dans lequel on jette pêle mêle tout ce qu'on ne comprend, ni n'explique.

Si quelque critique avait l'idée, en partie justifiable certes, mais que je crois, pour ma part, er-

ronée, de mettre en doute **tous** les stigmates observés par les religieux et religieuses depuis Saint François d'Assise (1224) jusqu'à Thérèse Neumann (1931) je leur citerais une expérience rigoureuse à laquelle j'ai assisté en présence de mes amis docteurs Jean Charles Roux, Osty, et Cunéo.

Il s'agit de Madame Kahl d'une nationalité russe.

Madame Kahl, devant nous, en tendant le bras nu, peut faire apparaître, sans savoir comment, des dermographismes cutanés assez nets pour que tout le monde puisse lire, d'après le relief, certaines lettres sur la peau. Dans une expérience faite à l'Institut Métapsychique **(Revue Métapsychique,** 1929, p. 133) **l**e 28 janvier 1928, Madame Cunéo dans la pièce voisine écrit quelque chose au hasard de son inspiration sur un bout de papier qu'elle plie et remet à Cunéo qui le met dans sa poche. Alors, après que Madame Cunéo a touché légèrement le bras d'Olga Kahl, à peine a-t-elle retiré la main, qu'on voit se dessiner sur l'avant-bras les lettres **Sabine.** Or, Madame Cunéo avait écrit le nom de sa fille Sabine.

Ainsi dans cette curieuse expérience, il y a deux choses bien distinctes : d'abord la connaissance par le sixième sens du mot écrit par Madame Cunéo ; ensuite l'apparition dermographique du mot que l'inconscient de Madame Kahl avait perçu.

On ne peut guère expliquer par la physiologie normale les phénomènes de stigmatisation, mais, parce qu'on ne les explique pas, ce n'est pas une raison pour les nier. Nous revenons donc à cette

conclusion qu'il y a des êtres dont la physiologie est tout à fait spéciale. Acceptons pour eux le mauvais mot de **médium.** Et disons qu'il existe des **médiums,** c'est-à-dire des êtres humains, exceptionnels, anormaux, soustraits aux lois biologiques que nous avons l'habitude de regarder comme absolues.

***

L'incombustibilité. — Une série de faits plus extravagants encore se rapporte **à l'incombustibilité.**

Si quelque chose parait évident, en général, c'est que nos tissus sont détruits par le feu. Ce n'est pas de la biologie, c'est de la simple chimie.

Et pourtant, il y a des exceptions.

Home en a donné d'éclatants exemples ; le vicomte Adare, lord Dunraven, Madame Jenkin, le major Blackburn, Madame Hennings, tous grands personnages de la noblesse anglaise témoignent de ces faits.

Dans la maison de Madame Hennings, Home va vers la cheminée, prend un charbon allumé (deux fois gros comme une orange) le met dans sa main et se promène ainsi dans la chambre. Il fit alors sentir ses mains qui, au lieu d'avoir une odeur de brûlé, étaient parfumées. Il replaça le charbon dans le feu, et, s'agenouillant, mit sa figure au-dessus du charbon brûlant (**Placed his**

face right among the burning coal moving it about as though bathing in water (1).

« **Il me demanda,** dit Adare, **si je voulais toucher ce charbon. Je le pris dans mes deux mains, il mit ses deux mains dessus, et nous tînmes le charbon allumé entre nos quatre mains. C'est à peine si je sentis un peu de chaleur** ».

Evidemment toute explication rationnelle de ces faits extraordinaires est impossible, mais les conditions de l'expérimentation sont telles qu'on ne peut supposer que toutes les nobles et saines personnes présentes aient été illusionnées.

D'ailleurs, si extraordinaire que soit ce fait de Home, il n'est pas isolé, et nous pourrions en citer quelques autres, d'après M. Olivier Leroy (**Les hommes salamandres), recherches et réflexions sur l'incombustibilité du corps humain,** (Paris, 1931).

On l'a observé chez certains saints, comme Saint François de Paule, Sainte Catherine de Sienne, dont l'église catholique honore la mémoire et accepte le témoignage. Il y a le **fire walk** qui se pratique encore de nos jours dans l'Inde. Des individus peuvent marcher pieds nus sur le feu sans se brûler. Il y a aussi les exploits plus ou moins funambulesques des Aïssaouas et des Fakirs.

On doit élever des doutes réels sur l'authenticité de ces phénomènes. Cependant l'expérience de Home, étant données d'une part, l'autorité et la

(1) Experiences in spiritualism with Home, by vicomte Adare, with introductory ramarl:s by the Earl of Dunraven London, Thomas Scott, 1869.

multiplicité des témoignages, d'autre part, l'intensité des phénomènes, l'expérience de Home, dis-je, résiste absolument à toutes les critiques.

A l'incombustibilité de Home, nous ajouterons un fait presque aussi extraordinaire. Il s'agit d'une convulsionnaire janséniste sur le tombeau du diacre Paris (1731). Un procès-verbal, signé par un docteur en théologie de la Sorbonne, un chanoine, un lord anglais, quatre bourgeois de Paris, quatre écuyers, un conseiller au Parlement, et un trésorier de la Cour des Comptes, portant un nom déjà célèbre, Armand Arouët.

Voici ce que dit ce procès-verbal.

« Nous avons vu là Marie Sonnet, placée la tête sur un tabouret, de sorte que son corps était sous le manteau d'une grande cheminée, en sorte que son corps était en l'air, au-dessus du feu qui était d'une violence extrême. Elle est restée l'espace de 36 minutes en cette situation, sans que le drap dans lequel elle était enveloppée, n'ayant pas d'habits, ait brûlé, quoique la flamme passât quelquefois au-dessus, ce qui nous a parus tout à fait surnaturel. Pendant qu'on signait ce certificat, la dite Sonnet, s'est remise sur le feu et elle est restée pendant neuf minutes, pensant s'endormir, au-dessus du brasier qui était ardent ».

Il est difficile de croire que les hommes probes qui ont signé ce document aient impudemment menti. (Olivier Leroy. Les **hommes salamandres,** Paris 1932, pages 31-33).

Et maintenant nous reprenons ces différents faits, en apparence merveilleux (faits dont nous aurions pu donner beaucoup d'exemples, et que pour abréger nous avons réduits à ceux des cas qui nous ont paru les plus démonstratifs de la série), nous arrivons à constater que les soi-disant lois absolues de la biologie n'existent pas.

1°. — Une femme atteinte du mal de Pott avec paraplégie, tuberculose osseuse et péritronéale, double tuberculose pulmonaire, est guérie en trois mois, comme un fantôme le lui avait appris, et au bout d'un an se marie et a des enfants.

2°. — A Lourdes, un individu dont la colonne vertébrale a été fracturée, guérit presque soudainement.

3°. — Des femmes peuvent vivre presque sans manger, presque sans respirer, presque sans perdre de poids pendant des mois et des mois, et cependant la température ne baisse pas.

4°. — On a pu (Home) toucher du charbon ardent et mettre sa figure au milieu d'un brasier sans être brûlé. Donc certains individus peuvent devenir incombustibles.

5°. — Sous l'influence d'émotions mystiques puissantes, des hémorragies cutanées ont apparu, ayant des formes déterminées (stigmates des saints).

Expliquons-nous ces faits étranges ? Au premier abord on pourrait croire qu'il y a intervention d'un **esprit** tout puissant. A la rigueur, pour les phé-

nomènes de Lourdes et les stigmates des saints, on peut le supposer, encore que ce soit bien peu satisfaisant. A la rigueur aussi, on peut admettre l'intervention d'un esprit pour la guérison de Mlle B., pour l'incombustibilité de Home, mais l'explication n'est pas valable pour les cas de jeûnes prolongés, puisqu'il s'agit de personnes vulgaires qui ne font appel à aucune puissance divine.

Et d'ailleurs, même si nous admettons l'ingérence d'une divinité (ou d'une demi divinité) comment supposer que cette force soit assez puissante pour changer les conditions normales de la vie des tissus et les rendre incombustibles, pour maintenir la température organique sans combustion interstitielle, pour guérir en quelques heures d'une plaie de la moelle, pour faire apparaître des croix sanguinolentes aux mains et aux pieds. Cette soi-disant explication par des forces surnaturelles inconnues, c'est tout le contraire d'une explication, c'est l'aveu douloureux de notre ignorance, c'est, en un mot, le mystérieux.

Donc, au point de vue de la science actuelle, il y a des anomalies telles, des exceptions si extraordinaires, que nous voici plongés dans un Océan de ténèbres et de doutes. Ces phénomènes ont une cause, mais notre science (qui est encore dans l'enfance) ne peut pas soupçonner quelle est cette cause.

Et je vais insister sur ces apparentes absurdités, car il s'agit de considérations que je crois nou-

velles, et qui sont peut-être la trame essentielle de ce qui va être dit dans ce livre.

Le principe dit **d'identité** est absolu, et ne comporte pas de réserve.

Soit **a** par exemple, et **b**. Toutes les fois que j'aurai une relation quelconque entre **a** et **b**, si cette relation est identique, le résultat sera identique aussi. Si je multiplie **a** par **b**, j'aurai toujours le même produit **ab**, si je divise **a** par **b**, j'aurai toujours **a/b**. Ce n'est pas un postulatum, c'est une tautologie.

Mais cette évidence tautologique suppose que **a** est toujours rigoureusement identique à **a**, et que **b** est toujours rigoureusement identique à **b**. Or cette identité n'existe **jamais** dans la Nature. Il n'y a d'identité pour les **a** qu'en mathématique, car dans les choses naturelles jamais il n'y a deux **a** qui soient absolument identiques. Lorsque nous croyons qu'ils sont tels, nous nous trompons, c'est par une imperfection de notre jugement et de nos sens que nous déclarons ces deux **a** identiques.

Quand ils se ressemblent énormément, par exemple comme deux atomes d' hydrogène, nous ne pouvons établir entre eux aucune différence. Alors nous supposons (arbitrairement) qu'ils sont identiques et que, si nous prenons **b** par exemple, en le faisant agir sur **a**, nous aurons toujours le même résultat. Mais c'est une erreur, en réalité nous n'aurons jamais **ab** et **ab**, mais **ab'**, **a'b'**, **a''b''**, etc..

Et je vais prendre quelques exemples pour prouver, d'une manière éclatante, qu'il n'y a jamais

dans le monde des choses réelles deux **a**, ni deux **b** qui soient identiques.

Rien ne parait plus général, je dirai même plus absolu, que la loi de la chute des corps. Une pierre lancée en l'air retombe toujours, et on serait tenté de dire, par suite de notre innombrable et constante expérience, qu'il n'est jamais d'exceptions à cette loi.

Cependant on se tromperait. Voici un morceau de fer. Je le lance en l'air, il retombe. Mais, si je le lance au plafond de ma chambre, et s'il y a un fort aimant au plafond, ou même un solénoïde, alors le fer ne retombera pas. Il restera collé à l'aimant. Si j'ignore les propriétés magnétiques de l'aimant, si je ne sais pas qu'il y a un aimant dans le plafond, je serai tenté de dire que les corps lancés en l'air, malgré leur pesanteur, ne retombent pas toujours.

Il n'est même pas besoin d'un aimant, car si dans le plafond on a mis un fer doux entouré d'un fil métallique par lequel peut passer un courant électrique, la bille de fer retombera comme toutes les autres billes, tant que le courant électrique ne passera pas. Mais si quelqu'un, de **près,** ou **de loin,** à mon insu, fait passer quelquefois dans la spire métallique un courant électrique d'intensité suffisante, alors la bille de fer sera par l'aimentation du fer doux, retenue au plafond, et si j'ignore la fantaisie de celui qui fait passer un courant électrique dans la spire, je serai forcé de dire : 1°. - que presque tous les corps retombent

à terre quand on les lance en l'air ; 2°. - que quelquefois, sans qu'on sache pourquoi, les billes de fer ne retombent pas.

2°. — Les physiciens modernes, en étudiant profondément la radioactivité, ont constaté que ce n'est pas le déterminisme, déterminisme toujours incomplet, imparfait et grossier, qui règle les phénomènes, c'est la probabilité. Les faits constatés sont enregistrés statistiquement. Nous avons une **moyenne** qui nous donne non pas une certitude, mais une probabilité. Quand cette moyenne porte sur un nombre immense de chiffres, la probabilité approche de la certitude, sans jamais y atteindre.

Voici par exemple, dans ce flacon 3.000.000 atomes de radium. Tous les ans, il y en a à peu près 1.000 qui disparaissent en explosant. Donc, il y en avait environ 1.000 qui devaient disparaître, mais ce n'est pas exactement 1.000 et en tout cas nul ne peut prévoir ou savoir quels sont ceux qui vont se transformer. C'est à peu près comme si dans une ville de 3.000.000 d'habitants, la mortalité étant de 10 % on pouvait prévoir qu'à la fin de l'année il y aurait à peu près 1.000 morts. Mais on ne sait pas quels sont ceux qui vont mourir.

Reprenons notre flacon de radium l'année suivante ; il y a encore mille atomes qui vont disparaître. Tous les ans, il en sera à peu près de même. Nous dirons alors que ces trois millions d'atomes ne se comportent pas tous de la même manière, donc qu'ils ne sont pas identiques.

Ainsi les atomes de radium, quelque identiques qu'ils nous paraissent, ne sont pas identiques. Il y en a qui sont plus vieux et qui vont périr, absolument comme dans une ville il y a des individus d'âges différents dont quelques-uns, surtout les plus vieux, vont disparaître. Nous comprenons parfaitement que les divers individus d'une ville, enfants, adolescents, vieillards, femmes, ouvriers, bourgeois, malades, alcooliques, aliénés, tuberculeux, cancéreux, miséreux, sont très différents les uns des autres et que l'indice de la mortalité ne peut nous donner qu'une statistique globale, mais nous sommes terriblement plus embarrasés quand il s'agit du radium. Comment admettre qu'un atome de radium est différent d'un autre atome ?

3°. — A plus forte raison quand il s'agit de cellules vivantes, même très simples, monocellulaires comme les bactéries. J'ai fait une expérience à laquelle il me semble qu'on n'a pas attaché l'importance qu'elle doit avoir : **(des antiseptiques réguliers et réguliers. Comptes rendus de l'Académie des Sciences)**. Si l'on prend un bouillon contenant du lactose (40 grammes par litre environ) et qu'on l'ensemence avec du ferment lactique, le lactose fermente et donne de l'acide lactique, qu'on peut très facilement doser par un simple tirage acidimétrique. La quantité d'acide formé va mesurer l'activité de la vie du ferment. Or on peut ajouter à la liqueur fermentescible une certaine quantité d'antiseptique de manière à diminuer en moyenne — à peu près — je suppose

de 50 % l'activité de la fermentation. Or, en prenant le bichlorure de mercure comme antiseptique, l'expérience donne des résultats tout à fait imprévus. On a cent tubes contenant la même liqueur fermentescible additionnée des mêmes quantités de bichlorure de mercure et de ferment lactique très dilué. Ces cent tubes paraissent donc identiques, puisqu'il s'agit de la **même liqueur,** du **même antiseptique,** et de la **même proportion du même ferment.**

Eh bien ! ces cent tubes ne se comportent pas du tout de la même manière, il y en a cinq par exemple qui sont restés stériles et où le ferment n'a pas poussé du tout. Il y en a cinq autres dans lesquels la fermentation a été plus active que dans les liquides fermentescibles normaux non additionnés de bichlorure de mercure. Les 90 autres tubes auront une fermentation d'activité intermédiaire, et la moyenne donnera 50 % de la fermentation normale.

Il faut donc nécessairement en conclure que les microbes qui servaient de ferments n'étaient pas identiques. S'ils avaient été identiques, on aurait trouvé la même quantité d'acide dans tous les tubes avec de minuscules différences négligeables, dues aux erreurs expérimentales.

Ainsi plus encore pour les atomes de radium, il n'y a pas pour les ferments une loi absolue. Il n'y a que des probabilités.

4°. — Les physiciens maintenant reconnaissent que la loi dite de Mariotte est soumise à des écarts

qui dépassent les erreurs expérimentales possibles Quand on comprime un gaz à une atmosphère, son volume diminue de moitié. Son volume augmente de moitié quand on diminue sa pression d'une demi atmosphère.

Or cela n'est vrai que partiellement : car les chiffres trouvés par l'expérience ne sont jamais rigoureusement ceux qu'on aurait dû trouver. Statistiquement, moyennement, la loi est exacte, mais c'est tout ce qu'on peut en dire. Alors on admet que le résultat n'est que global, vrai en moyenne, puisqu'il porte sur un nombre immense de molécules; mais sans doute chacune de ces molécules se comporte un peu à sa guise par la compression ou la décomposition.

Donc, qu'il s'agisse de molécules gazeuses, d'atomes de radium, de cellules microbiennes vivantes ou de corps soumis à la pesanteur, il y a de petites différences individuelles qui rendent impossible l'édification d'une loi absolue.

Ces préliminaires étaient nécessaires pour nous montrer que malgré l'étrangeté de certains faits, nous avons des constatations si formelles, des preuves expérimentales si rigoureuses, qu'il faut les admettre. S'il y a des différences réelles, quoique inaccessibles à nos sens, entre les molécules d'un gaz, entre les atômes d'un corps simple, entre les bactéries monocellulaires provenant d'une même souche, à plus forte raison pour des êtres humains, si dissemblables, nous devons, sans être trop sur-

pris, accepter des phénomènes qui paraissent étranges.

Je pourrais multiplier les exemples pour établir que les lois organiques constatées par les médecins et les physiologistes, lois qui paraissent établies par des milliers d'expériences et d'observations, sont cependant sujettes à des exceptions singulières, inexplicables. Notre ignorance, qui nous dissimule la non identité des individus devrait être reconnue comme vraie. Le seul point litigieux est de savoir si les observations ont été bien prises et si le contrôle a été suffisant.

Et je vais prendre encore un autre exemple pour montrer que l'on ne peut rigoureusement assimiler entre eux les divers individus humains, ils ont des différences telles qu'il serait très imprudent de prévoir d'après une moyenne quelconque les réactions ou les destinées de telle ou telle individualité.

Bien entendu une moyenne peut toujours être prise dès qu'on opère sur de grands chiffres. Le nombre des suicides survenant à Paris est à peu près le même annuellement. Mais quant à prévoir que tel ou tel individu va se suicider, c'est impossible.

1°. — Voici trois ou quatre mille fourmis qui déambulent ; elles suivent la même route et elles sont tellement semblables entre elles, qu'il m'est impossible de les distinguer. Il y en a pourtant de temps à autre une ou deux qui s'écartent du chemin. Pourquoi celle-ci plutôt que cette autre ?

Ce qui gouverne le monde, c'est la variété, la différence, la non identité. Quand nous établissons des lois, non de mathématique, mais de physique, de mécanique, ou de biologie, ce n'est jamais qu'une moyenne. Cette moyenne en tant que moyenne est très valable, mais c'est tout.

A vrai dire, ainsi que toutes les fois qu'on veut approfondir quelque question, la question n'est pas simple du tout. Nous acceptons bien qu'il y ait des différences, des écarts de la moyenne, mais ces écarts ne peuvent pas être énormes, inouis, invraisemblables. Toutes les fourmis marchent à peu près avec la même vitesse, un mètre par minute, je suppose. J'admets, sans trop grand étonnement, que certaines puissent faire 2 mètres ; mais il est bien peu vraisemblable qu'il s'en trouve faisant 5 mètres, à plus forte raison 10 mètres, chiffre que je considérerai comme absurde.

Or, si nous prenons le cas que nous avons indiqué plus haut, par exemple la guérison de Gargan, ou la guérison de Mlle B. par Magnin, l'écart est tel entre les moyennes des guérisons habituelles et les deux guérisons rapides observées que malgré toute ma dialectique relative à la différenciation, je ne puis arriver à comprendre.

Que sera-ce quand il s'agira des jeûnes prolongés ?

Et que sera-ce surtout quand il s'agira de l'incombustibilité ?

Alors nous sommes devant l'inexplicable, presque l'absurde.

Tout de même il reste un fait positif : c'est que certains individus ont des pouvoirs extraordinaires, nous les appelons des **médiums,** et nous devons dire que les médiums ne rentrent pas dans le groupe des individus normaux. Pourquoi ?

La seule explication possible — qui n'est d'ailleurs pas une explication — c'est de dire qu'ils sont, ou bien des surhommes, êtres étranges, exceptionnels, ou bien qu'ils sont aidés, protégés, enveloppés par certaines forces surnaturelles invisibles et inconnues. Ces forces sont, semble-t-il, intelligentes et on peut les appeler des **esprits.**

Nous reviendrons sur ces deux hypothèses audacieuses dans le cours de ce livre.

L'INHABITUEL DANS LA CONNAISSANCE.

Lucidité, plutôt que Télépathie.

J'arrive maintenant aux phénomènes psychologiques habituels et je résumerai — en commençant ce chapitre — mon opinion très réfléchie, très profondément établie en mon esprit, par une proposition simple et formelle. **Parfois l'intelligence humaine peut connaître certaines réalités, sans que cette connaissance puisse être attribuée soit à la sagacité, soit au hasard, soit à des perceptions sensorielles normales antérieures.**

Donc de toute nécessité il faut admettre que cette connaissance des choses extérieures arrive à nous par une excitation extérieure quelconque.

Sans cela on conclurait à cette absurdité énorme d'un effet sans cause.

J'appelle cette sensibilité spéciale, **le sixième sens,** sans me dissimuler que ce mot n'est pas du tout une explication, encore moins une théorie, car de ce sixième sens on ne connait rien que ses effets, très irréguliers d'ailleurs, et très fantaisistes. Mais, avant d'entrer dans l'étude de ce sixième sens, je vais en présenter un exemple qui donnera sur le phénomène des notions concrètes qui rendront plus facile la discussion théorique.

Dans le livre que j'ai écrit sur le sixième sens j'ai amassé quantité de documents, mais je ne veux ici en donner que cinq, qui me paraissent décisifs et meilleurs que les autres.

Il s'agit d'abord de mon étonnant ami Stéphane Ossowietzky, lequel, tant à moi qu'à Geley, à Osty, à Schrenck-Notzing, et à d'autres savants, a donné des preuves éclatantes d'une lucidité qui me parait supérieure à celle de tous les autres médiums connus.

Ossowietzky n'est pas un médium professionnel. C'est un gentilhomme polonais, un ingénieur, qui ne fait d'expériences qu'à son corps défendant. Quoique sa bonne foi soit hors de toute suspicion, nous n'avons jamais négligé — et je lui en demande humblement pardon — d'expérimenter avec lui comme s'il était un perfide et accompli prestidigitateur. Nous avons donc pris toutes les précautions nécessaires pour déjouer une invraisemblable fraude (consciente ou inconsciente). Je

ne rapporterai que trois expériences. Je pourrais en citer une trentaine, tout aussi bonnes, mais je choisis intentionnellement celles-là parce que si deux s'expliquent tant bien que mal par la télépathie, pour l'autre, aucune télépathie n'est possible.

Voici la première qui peut s'expliquer par la télépathie. Etant seul avec Ossowietzky dans ma chambre, d'ailleurs très mal éclairée, à l'hôtel de l'Europe à Varsovie, j'écris (à trois mètres de distance) en cachant soigneusement ce que j'écris : « **jamais la mer ne paraît plus grande que quand elle est calme, ses colères la rapetissent** ». Ce papier, je le plie plusieurs fois, et je le mets dans une enveloppe que je cachète. Alors Ossowietzky prend cette enveloppe entre ses mains, la froisse, la regarde à peine, et dit ces mots que j'écris textuellement : « **je vois beaucoup d'eau.** (Je dis : très bien) **C'est quelque chose de difficile, ce n'est pas une question, c'est une idée à vous que vous vous avez prise** (je redis : très, très bien). **La mer n'est jamais tellement grande que... je ne puis coller cette chose ensemble** (je dis, parfait, admirable). **La mer est tellement grande qu'à côté de ses mouvements...** »

Cette expérience est vraiment très belle, incomparablement belle.

1° — Il a été question de la mer et de la grandeur de la mer, ce qui est extrêmement précis et particulier. 2° — Cette grandeur de la mer évoque une comparaison avec une chose morale, qu'il ne comprend pas très bien, mais il ne peut pas **coller**

ensemble ces deux idées. 3° — Cette phrase faisait partie d'un recueil de pensées qui n'était pas publié, phrase que j'ai sans vergogne reproduite sur le papier plié remis à Ossowietzky, dûment enfermée dans une enveloppe cachetée. Même à supposer, ce qui est éminemment absurde, qu'il avait vu ce que j'avais écrit, il n'aurait pas pu savoir que **c'était une idée à moi** que j'avais prise.

Ainsi voici une expérience qui peut s'expliquer aussi bien par la télépathie, que par la lucidité.

(Comptes rendus du Congrès, Paris, 1924, pages 201 à 304).

M. Dingwall, spécialement délégué par la S. P. R. avait apporté d'Angleterre un papier qu'il décrit ainsi: «trois enveloppes épaisses et opaques sont enfermées l'une dans l'autre, la première, extérieure, est en papier brun; la deuxième en papier noir, la troisième en papier rouge. Dans cette dernière est une feuille de papier à lettre pliée en deux avec un dessin et quelques mots écrits». L'enveloppe extérieure était cachetée à la cire, et collée à la colle forte. Les quatre coins du paquet ont été transpersés avec une aiguille.

Alors voici ce que dit Stéphane devant l'assemblée, émue et attentive: « **Il y a un dessin qui est fait par un homme qui n'est pas un artiste, quelque chose de rouge avec cette bouteille, un carré dessiné à l'angle du papier, la bouteille est bien mal dessinée, quelques lettres que je ne peux pas lire. Avant 1923 il y a quelque chose que je ne puis lire, une date ou une ville. C'est écrit en français, la**

bouteille est un peu inclinée, car elle n'a pas de bouchon, elle est faite de plusieurs lignes fines. Le paquet est ainsi formé: 1° - une enveloppe grise en dehors, 2° - une enveloppe foncée verdâtre, 3° - une enveloppe rouge, 4° dans cette enveloppe un papier blanc plié en deux » et Ossowietzky reproduit le dessin.

Alors, M. Dingwall, prenant l'enveloppe, déclara qu'il avait entouré l'expérience de précautions suffisantes pour être sûr que l'enveloppe n'avait pas été ouverte. Le moment était solennel. Devant l'assemblée, M. Dingwall coupa la première enveloppe, en sortit la deuxième, noire verdâtre; puis, coupant la deuxième, il sortit la troisième, rouge. Alors dans la rouge on vit un papier blanc plié en deux. Toute l'Assemblée applaudit, car jusque là l'expérience avait admirablement réussi. Mais le succès fut bien plus grande encore quand on vit l'identité du dessin fait par M. Dingwall et donné par Ossowietzky.

Le rapprochement de ces deux dessins est très éloquent.

On peut admettre que dans l'un et l'autre cas, il y avait télépathie. Mais, pour l'expérience suivante, que je mentionne parmi beaucoup d'autres, on ne peut accepter l'hypothèse d'une télépathie quelconque. Il s'agit d'une expérience que j'ai faite avec Ossowietzky à Varsovie, aussi saisissante que les autres, sinon davantage.

Etant à Paris et devant aller voir Ossowietzky à Varsovie, je demandai à mon illustre amie, la com-

tesse Anna de Noailles, qui s'intéresse fort aux recherches psychiques, de me donner trois enveloppes cachetées, opaques où elle inscrirait quelques mots absolument inconnus de moi.

Je prends ces trois enveloppes que je numérote au hasard 1. 2. 3. Je les mets dans mon portefeuille qu'elles ne quittent pas jusqu'au moment où, à Varsovie, je les remets à Ossowietzky pour qu'il tâche de deviner ce qui est écrit. Je lui dis d'en prendre une, et il choisit le numéro 3. Il prend l'enveloppe, la malaxe fiévreusement. Il sait que c'est de Mme de Noailles (car je lui ai dit). Mais il n'en sait pas davantage. Moi non plus. Assistent à la séance: Geley, la fiancée d'Ossowietzky, et les deux sœurs d'icelle. Mais aucune de ces quatre personnes ne touche la lettre cachetée, lettre que Geley et moi, nous ne quittons pas des yeux, lettre que Stéphane regarde à peine, mais qu'il continue de froisser entre ses mains.

Voici les paroles textuelles de Stéphane: **Il n'y a rien pour moi.** (Cela veut dire qu'il n'est pas question de moi dans cette lettre). **C'est quelque chose d'un très grand poëte français, j'aurais dit Rostand, quelque chose de Chantecler. Quand elle parle de Chantecler, elle écrit quelque chose du coq. Il y a une idée de lumière pendant la nuit, une grande lumière pendant la nuit. Puis le mot de Rostand avec la belle poésie de Chantecler.**

Cela a été dit assez vite, en un quart d'heure.

Pendant une demi-heure encore il malaxe l'enveloppe et dit: « **les idées de la nuit et de la lu-**

mière ont été les premières avant qu'il y ait le nom de Rostand. Il y a encore deux lignes en dessous».

Alors nous ouvrons l'enveloppe et nous trouvons ce que Mme de Noailles avait écrit.

***

Pour le sixième sens, je donnerai encore une autre expérience, alors que je pourrais en citer bien davantage. Celle que je vais donner, c'est avec Alice (non professionnelle). Il s'agit d'un dessin à la plume que m'avait donné Héricourt, chez lui, dans une enveloppe opaque, entre plusieurs feuilles de papier, et j'ignore tout à fait ce qu'il a dessiné. Héricourt, présent à cette expérience, ne dit aucune parole, et ne fait aucun geste. C'est moi seul qui interroge Alice. Voici textuellement les paroles d'Alice: « **Il y a plusieurs couleurs, c'est un rond plié en deux, un portrait dans le rond, un médaillon, un cadre avec un ovale, dans le cadre une tête d'homme dans l'ovale. Il n'a pas le cou habillé comme d'habitude, mais des soutaches transversales sur le devant, c'est montant et cela ferme, il y a six ou sept soutaches transversales, il n'a pas la tête nue, mais surmontée d'un képi, ce képi a trois galons circulaires, aux manches quatre galons, ou plutôt trois qui sont en bas de la manche, sur le devant dix boutons, c'est la figure de quelqu'un qui est maigre, peut être assis, mais je ne vois pas bien que ce qui est la tête ou le buste. Je le connais, mais je ne peux pas dire qui c'est** ».

Cette expérience est excellente. Le dessin mis dans l'enveloppe représente bien un cadre, mais

rien de plus et ce cadre, au lieu d'être rond est rectangulaire. Ce serait donc presque une erreur, si l'on s'en rapportait exclusivement au dessin enfermé dans l'enveloppe.

Mais ce n'est pas une erreur. Au contraire. C'est une magnifique expérience.

Voici ce qui s'était passé. Héricourt, cherchant à m'apporter un dessin à deviner, a vu sur sa cheminée le cadre de sa photographie, et il n'a dessiné que le cadre, mais Alice a vu la photographie d'Héricourt en médecin major et elle l'a décrite avec une présision étonnante, presque comme si elle l'avait sous les yeux: un homme maigre, avec un képi à trois galons et sept soutaches transversales. Elle a donc décrit quelque chose qui n'existait pas dans l'enveloppe mais seulement dans la pensée d'Héricourt.

Inutile d'ajouter qu'elle voyait Héricourt pour la première fois. Elle n'avait jamais été chez lui, et ne savait problablement pas qu'il avait été médecin militaire.

Maintenant discutons la conclusion qu'on peut déduire de ces quatre irréprochables expériences.

Mes éminents amis de la S.P.R. de Londres ont propagé et rendu presque populaire l'idée de la télépathie, mot créé par Frédéric Myers. Warcollier, dans un livre remarquable, contenant beaucoup de belles expériences, a donné aussi des exemples nombreux de télépathie. Or je prétends que la télépathie n'est qu'un cas particulier de la lucidité et que, si l'on explique ainsi tant bien que mal

beaucoup de phénomènes, il en est d'autres, **assez nombreux**, qu'on ne peut absolument pas expliquer par la télépathie.

Je rappelle sommairement en quoi consiste la télépathie. Soient deux individus A et P. ; A, l'agent, et P. le percipient. Ceux qui adoptent l'explication télépathique disent que les pensées de A peuvent être, dans certaines conditions, perçues par P. Tout semble se passer comme si le cerveau de P. était ébranlé d'une certaine manière par les vibrations du cerveau de A. Une pensée de A retentit sur la pensée de P.

Quand on n'y a pas réfléchi, il semble que ce soit très simple.

Mais ce n'est pas simple du tout.

Non! mille fois non !

La pensée de A. même lorsqu'il y applique toute son attention, est un nuage, une fumée, une vapeur, émergeant d'un tourbillon d'autres nuages, d'autres fumées, d'autres vapeurs. C'est une réalité immatérielle, insaisissable, d'une fragilité extraordinaire. Que P. puisse entrevoir ce nuage, et que, consciemment ou inconsciemment, il en précise quelques détails, cela dépasse tout ce que le soi disant bon sens et la science classique nous enseignent.

Je vais plus loin. Il m'est moins difficile de comprendre qu'un clairvoyant lise le mot de **Juliette** enfermé dans une enveloppe hermétique, que si, lorsque je pense à Juliette, il me dise **Juliette.** Car enfin le mot de Juliette est là, dans cette en-

veloppe. Noir sur blanc. C'est une réalité qui serait visible s'il n'y avait pas d'enveloppe opaque, tandis que, si je pense à Juliette, quantité d'idées flottent dans ma tête. Est-ce que je vois écrit devant moi le mot de Juliette ? Est-ce que je pense au drame de Shakespeare ? Est-ce que je pense à l'opéra de Gounod ? aux Juliette que j'ai connue ? aux mille pensées qui, pendant les hésitations de la voyante, s'agitent dans ma cervelle. Les expansions protoplasmiques de mes cellules cérébrales ont pris des formes fugitives, tourbillonnantes, qui n'ont pas la précision, la matérialité simple et éclatante du mot Juliette enfermé, en gros caractères, dans une enveloppe.

Autrement dit: la clairvoyance, sans la télépathie, est incompréhensible, mais la clairvoyance télépathique est plus incompréhensible encore.

Pour préciser ce point qui me parait d'une importance fondamentale, je citerai deux expériences faites avec deux personnes différentes qui, quoique ayant des pouvoirs médianimiques, ne sont pas des professionnelles dans le sens strict du mot.

Dans une première expérience, ayant dans ma poche une lettre que j'avais lue, je demande à Madame X. le nom de la femme qui a écrit cette lettre. Elle me dit: **c'est un nom de fleur, Marguerite.** Je lui dis non, c'est une erreur. Et en effet cette lettre était d'une femme qui s'appelait Blanche. Mais, en rentrant chez moi, je trouve, étalée sur ma table de travail, au-dessus de tous mes pa-

piers, une autre lettre que je n'avais pas apportée avec moi, que j'avais presque oubliée, et où il y avait en très grandes lettres, comme signature, le nom de Marguerite.

On peut hésiter entre l'explication télépathique, souvenir inconscient du mot de Marguerite, que j'avais lu tout à l'heure, et l'explication par la clairvoyance non télépathique.

Voici une seconde expérience. Je demande à Mme Y. le nom d'une des deux servantes qui étaient près de moi, il y a très longtemps, dans la maison paternelle. Les noms de ces deux excellentes femmes étaient : Louise et Dorothée. Madame Y. me répond (par l'écriture automatique) **Mélanie.** Or le nom de Mélanie est celui d'une brave femme qui pendant ma première enfance était cuisinière chez mes parents. Le personnage et le nom de Mélanie étaient complètement sortis de ma mémoire consciente. Je n'avais certainement pas pensé à cette pauvre Mélanie une fois depuis soixante ans (!) (On remarquera que le nom de Mélanie n'est pas très commun).

C'est, si l'on veut, une télépathie venant de ma pensée inconsciente. Mais cette explication est terriblement alambiquée, et j'aime mieux supposer que la clairvoyance de Mme Y. s'exerce sur la réalité d'un fait relatif à mon passé.

Il s'agit donc de savoir si la connaissance paranormale est due à la vibration d'une réalité extérieure, soit ancienne, soit actuelle, ou bien à la vibration synchrone de deux cerveaux. Or un

grand nombre de faits prouve en toute évidence que la vibration synchrone de deux cerveaux n'est nullement nécessaire pour qu'il y ait connaissance paranormale. Je pourrais en citer un très grand nombre que j'ai rapportés avec détails dans mon « **Traité de Métapsychique** » et dans mon livre : « **Le Sixième sens** ». Mais il me suffira de m'en référer à l'expérience citée plus haut, faite par moi avec Ossowietzky.

Dans cette expérience l'hypothèse de la télépathie est manifestement impossible à admettre et cela pour deux raisons : d'abord parce que Mme de Noailles était absente quand j'ai remis l'enveloppe à Ossowietzky qu'elle ne connaissait pas. En outre, elle ne savait pas le moment où je ferais l'expérience et n'y pensait certainement pas. Il est hautement absurde de supposer que pendant plusieurs jours, à deux mille kilomètres de distance, la pensée de Mme de Noailles vibrait constamment de manière à actionner la cérébration d'Ossowietzky. Enfin, il y avait **trois enveloppes,** et la pensée de Mme de Noailles ne pouvait deviner qu'Ossowietzky prendrait telle enveloppe plutôt que les deux autres.

Et alors j'arrive à la conclusion suivante : **la télépathie existe, mais ce n'est qu'un cas particulier de la lucidité.** La pensée de l'agent est un fait réel. Or la connaissance paranormale s'exerce sur tous les faits réels, quels qu'ils soient, que ce soit un mot écrit, ou un geste, ou un objet. ou une enveloppe, ou un accident quelconque, ou même

simplement une pensée. Et quand c'est une pensée, on dit: Télépathie.

La télépathie n'est qu'un cas tout à fait spécial. Et si on l'accepte plus favorablement que la connaissance non télépathique des faits extérieurs, c'est parce qu'on a énormément davantage cherché dans cette direction. Les laborieux membres de la S.P.R. anglaise se sont lancés avec une généreuse ardeur sur cette piste, et ils ont été suivis par de nombreux observateurs. Il y a peut-être cent expériences sur la télépathie contre une expérience de lucidité simple.

En second lieu, si l'on paraît réussir plus souvent avec la télépathie, c'est parce que les succès, même très légers, s'il existe une défectuosité de l'expérimentation, sont plus faciles à obtenir. Si l'expérimentateur connait les détails du dessin qu'il a mis dans une enveloppe, il lui faut une grande attention pour ne pas donner indirectement par sa physionomie, sa parole, ses gestes, quelques vagues indications qui mettront le medium sur la voie, tandis que s'il ne sait rien, rien, rien, sur la nature de ce dessin, il ne pourra évidemment pas aider à la devination.

A la suite d'un grand nombre d'expériences, j'ai acquis la profonde conviction que pour que le médium (percipient) dise bien (reproduction d'un dessin, indication d'un nom, etc.) il est tout à fait indifférent que ce dessin ou ce nom soit connu d'une personne quelconque présente.

Le percipient n'a pas besoin d'un agent.

En résumé, il y a connaissance paranormale de la réalité, **sans que cette réalité soit connue par l'un des assistants,** par conséquent sans télépathie.

D'ailleurs, qu'on y réfléchisse bien. Il est, je le répète, tout à fait aussi difficile de comprendre la connaissance paranormale sans télépathie qu'avec télépathie. Naïvement on dit : il n'est pas étonnant que P. ait dit juste puisqu'il a lu dans la pensée de A.

Lire dans la pensée de A.

Véritablement c'est beaucoup plus impossible à comprendre que de lire ce qui — en grosses lettres — est solidement inclus dans une enveloppe, fût-elle très opaque.

Cette connaissance paranormale de la réalité résulte donc d'observations et d'expériences très nombreuses qui apportent la conviction profonde et l'absolue certitude.

Dans des chapitres ultérieurs, nous chercherons à aller un peu plus loin que cette simple constatation, et à savoir s'il y a des forces, intelligentes ou non, qui, sans se manifester à nous directement, agissent cependant sur notre pensée. Or dans beaucoup d'expériences, et notamment dans celles d'Ossowietzy, nul besoin d'introduire une seconde personnalité différente du voyant. Il suffit d'admettre qu'il y a un sixième sens.

Et je vais insister là-dessus, car on m'a fait maintes objections.

Je répondrai à celles de mon ami Osty **(Revue Métapsychique)** et aux paroles courtoises et bien-

veillantes du Dr. Vettari (**Luce e Ombra,** 1928)

Il m'a été d'abord objecté que, lorsqu'on parle d'un sens, on suppose un appareil sensoriel organique, comme la rétine pour la vue, la membrane de Corti pour l'audition etc, tandis que, pour le sixième sens, il n'est pas possible de lui trouver un organe.

Soit. Et je reconnais que notre ignorance est profonde, mais cette ignorance ne porte que sur l'explication. Elle ne porte pas sur le fait lui-même. Faute de mieux, je dis qu'il y a un sens, n'ayant pu trouver de meilleur terme, mais je reconnais que ce sens ne ressemble pas du tout à nos cinq pauvres sens, normaux, qui nous donnent quelque notion du monde extérieur.

Je reconnais qu'en toute évidence cette sensibilité spéciale n'a pas de récepteur connu. Mais ce n'est pas assez pour lui refuser le mot de sens.

En outre, j'ai cru pouvoir appeler cryptesthésie cette sensibilité paranormale, obscure et mystérieuse (comme l'indique le mot cryptesthésie) sensibilité à des excitations qui ne frappent pas nos sens normaux.

Osty préfère le mot métagnomie au mot cryptesthésie, mais ce sont deux choses tout à fait différentes. Il y a sensibilité **paranormale** (ou crypteshésie) qui permet d'arriver à la **métagnomie,** c'est-à-dire à la connaissance **paranormale.** De même que la sensibilité de la rétine conduit à la vision, de même la cryptesthésie conduit à la métagnomie.

Le second reproche que font Osty et Veltrani au mot sixième sens, c'est que selon eux c'est simplifier à outrance des faits très compliqués.

Mais je n'ai jamais — ô grands Dieux ! — prétendu que les phénomènes relevant de cette sensibilité que j'appelle sixième sens soient devenus explicables. La complexité en reste terrible. Cependant, quelle que soit cette complexité, il faudra toujours admettre à la base de tous les phénomènes une sensibilité spéciale de l'organisme.

Que ce soit par la vibration synchrone d'un cerveau voisin (télépathie) que ce soit par la vibration de la réalité (écrite ou non écrite) que ce soit par l'action d'un fantôme, que ce soit par une autre influence, il faudra toujours supposer que l'intelligence humaine a été touchée par un phénomène extérieur quelconque.

La sensibilité à ce phénomène, c'est la cryptesthésie. C'est un mot qui précise, mais qui n'explique rien, pas plus que la sensibilité de la rétine n'explique la connaissance du monde extérieur. Que je voie une pièce de théâtre, que j'entende un opéra, la sensibilité de l'œil et celle de l'oreille sont nécessaires, mais ne donnent rien si le cerveau ne travaille pas sur les sensations reçues, et s'il n'y a pas, en dehors du moi, à l'extérieur, une pièce de théâtre, un drame ou un opéra qui éveille mes perceptions. Le sixième sens ne veut dire qu'une chose, c'est que nous sommes sensibles à des vibrations, ou, si l'on veut, à des phénomènes qui ne touchent pas nos sens normaux.

En résumé, nous pouvons résolument conclure — et cette conclusion est d'une importance fondamentale — que l'hypothèse de la télépathie et l'hypothèse d'une vibration de la réalité se confondent dans de nombreux cas.

Toute télépathie est une perception de la réalité, tandis que beaucoup de réalités que nous fait connaître le sixième sens ne peuvent pas parvenir à la connaissance par une télépathie quelconque.

II

Y A-T-IL POUR CETTE CONNAISSANCE PARANORMALE INTERVENTION D'UNE PUISSANCE ÉTRANGÈRE ?

Dans le chapitre précédent, nous avons établi par des expériences précises que, dans certains cas, notre intelligence peut connaître ce que jamais nos sens normaux ne nous ont appris.

Maintenant nous allons discuter cette redoutable question de savoir s'il peut y avoir connaissance paranormale sans l'intervention d'un **esprit,** autrement dit d'une force étrangère.

Cela est grave, car les spirites, dont il serait stupide de méconnaître les nobles efforts, prétendent que souvent ces phénomènes sont dûs à un personnage, un esprit, disent-ils, qui influence le médium.

Alors nous diviserons ces expériences de lucidité en deux groupes : **A.** — cas dans lesquels on ne peut pas admettre l'intervention d'un esprit. **B.** — Cas dans lesquels l'intervention d'un esprit est possible.

GROUPE A. —

Nulle intervention d'une force étrangère n'est admissible.

Outre les exemples donnés plus haut, expériences d'Ossowietzky et d'Alice, je vais encore en citer quelques-uns qui me sont personnels. Ils semblent prouver nettement que souvent l'influence d'un personnage étranger n'est pas nécessaire.

1°. — Il y a maintes années, je faisais visite à une dame, non professionnelle, — mais ayant l'écriture automatique — qui naturellement n'avait jamais visité mon laboratoire, et qui n'entend rien aux choses de la physiologie. Dans le cours de la conversation, je lui dis : « **Je vais faire tout à l'heure une leçon sur le venin des serpents.** » Ellle me répond aussitôt : « **J'ai rêvé cette nuit de serpents, ou plutôt d'anguilles.** » Alors, sans lui dire du reste pourquoi, je la prie de me raconter son rêve.

Voici textuellement ses paroles :

« C'étaient plutôt deux anguilles que deux ser-
« pents, car je voyais leurs ventres blancs et leur
« peau visqueuse, et je me disais : je n'aime pas
« beaucoup ces bêtes-là, mais cependant cela me
« peine quand on leur fait du mal. »

Or ce rêve a été étonnamment conforme à ce que j'avais fait la veille (1er décembre). J'avais ce jour-là, pour la première fois depuis vingt ans, expérimenté, à mon laboratoire du Boulevard Brune, avec deux anguilles pour leur prendre du sang dans le cœur. Je les avais fixées sur une table.

Leur ventre blanc, nacré, reluisant, m'avait singulièrement frappé.

Cette belle observation ne peut s'expliquer par l'intervention d'un esprit. Il y eut dans le rêve de Mme X. la vision de ce que j'avais fait dans la journée.

Télépathie ou lucidité, peu importe. Il faut admettre le sixième sens dans une hypothèse comme dans l'autre. En tout cas, il est absurde d'imaginer l'intervention d'un esprit.

II° — La seconde expérience que je citerai est une expérience tout à fait personnelle.

Vers huit heures du matin, en 1907, j'étais assez profondément endormi. Je rêvais que j'étais avec Madame Charcot, que je ne connaissais absolument pas, à laquelle je n'avais jamais parlé et que je n'avais jamais vue. Nous étions ensemble en automobile dans une allée de platanes. C'était Madame Charcot qui conduisait. Mais l'auto allait tellement vite que j'avais peur d'un accident. L'accident arrive et me réveille. — L'accident était tout simplement l'arrivée du facteur qui m'apportait une lettre chargée. Or, tout de suite, en prenant cette lettre, je me suis imaginé (pourquoi ? cela est bien singulier) qu'il y avait quelque relation entre mon rêve et la lettre chargée qui m'arrivait. J'en étais tellement persuadé que, pour en fournir un signe matériel, je fis sur le registre postal des signatures une petite croix (qu'on pourrait retrouver sans doute encore) C'est la seule fois

que j'aie fait quelque signe sur le registre des signatures.

Or la lettre venait des Açores. Elle était de mon ami le Colonel Chaves qui me demandait un mot de recommandation pour Jean Charcot, fils du professeur, et de Madame Charcot. Jean Charcot, que je ne connaissais pas à cette époque, devait arriver quelques semaines après aux îles Açores avec son yacht « **Pourquoi Pas ?** ».

Tout est étrange dans ce rêve, surtout dans mon idée que ce rêve était en rapport avec la lettre chargée qui m'arrivait. Nul besoin d'insister pour montrer que le hasard ne peut être invoqué. La probabilité que dans cette lettre il pût être question de Charcot est extrêmement faible. C'est la seule fois que j'aie rêvé à la famille de Charcot. C'est la seule fois que j'aie fait un signe matériel sur le registre des signatures. C'est d'ailleurs le seul rêve monitoire que j'aie jamais fait (sauf un rêve relatif à la Marche funèbre de Chopin).

III° — Je signalerai maintenant quelques expériences, parfois très belles, de Pascal Forthuny.

Le 15 Novembre 1925, Forthuny, dans une réunion où il y avait une quarantaine de personnes, se dirige vers une personne qui venait pour la première fois avenue Niel à l'Institut Métapsychique. C'était M. Papp, rédacteur d'un journal de Vienne. M. Papp, que Forthuny ne connaissait pas, sait l'espagnol, l'italien, le français, l'allemand.

Forthuny lui dit : « **Vos travaux se trouvent mélangés de culture allemande et de recherches mé-**

ridionales. — Oui. — (Forthuny) **Je ne serais pas étonné que vous écrivissiez des ouvrages. Je prendrai deux exemples qui sont définis par deux mots : Lessing et Leopardi.**

Or, la dissertation inaugurale de doctorat de M. Papp avait pour sujet : « **Influence de Voltaire sur Lessing.** »

Forthuny : « Vous avez connu à Heidelberg un nommé Hugo ?

M. P. — Oui, j'ai un ami qui s'appelle Hugo.

F. — Et Véra, jeune fille russe ?

M. P. — Je connais une russe, mais qui n'est pas Véra.

F. — C'est peut-être Era ?

M. P. — Elle s'appelle Ara.

F. — Elle est comme sortie du tombeau, car elle était malade à mort, une maladie tout à fait mentale. Aujourd'hui, elle est guérie, elle parlera en public.

M. P. — En effet, cette jeune fille a eu une maladie très grave. Elle a été atteinte d'une crise de mélancolie inquétante, c'est une actrice qui va débuter et qui est aujourd'hui pleine d'enthousiasme pour sa profession. »

Tel est le type de la sensibilité extraordinaire de Forthuny. Chez lui le sixième sens est merveilleusement développé. Il serait absurde de voir l'intervention d'un désincarné, soit une collusion quelconque, soit le hasard.

Je donnerai encore un autre exemple de la lucidité de Forthuny, exemple qui n'est pas dans le

livre très intéressant et très documenté qu'Osty lui a consacré.

J'avais amené Forthuny chez ma cousine, la marquise M. G. de Montebello, pour qu'il lui donnât quelques preuves de son étonnante lucidité. Après diverses indications, en général curieuses et intéressantes, nous lui en demandons une plus importante que les autres, et lui présentons une charmante miniature qui était sur une étagère. Cette miniature dont Forthuny, étant artiste, pouvait parfaitement connaître la date, l'auteur, et même la personne représentée, était un délicieux portrait de Madame Récamier. Forthuny la prend, la regarde, la retourne de tous côtés et dit : « C'est étrange, **je vois un homme qui embrasse frénétiquement cette miniature et pleure abondamment. Que de larmes !** »

Or cette miniature était un portrait que Madame Récamier avait, de Paris, envoyé à J. J. Ampère, alors à Rome. Le jeune Ampère, malgré la grande différence d'âge, était éperduement amoureux de Madame Récamier et, dans une lettre qui a été conservée (et qui a été, je crois, publiée) il raconte qu'après avoir reçu ce portrait il a passé toute la nuit à pleurer en le regardant.

Si nous réunissons ces différents cas, choisis parmi une centaine d'autres, tout aussi probants, nous arrivons à cette conclusion que la connaissance des choses extérieures arrive parfois à l'intelligence humaine sans que nos organes sensoriels normaux, non plus que notre sagacité, aient pu nous donner

la connaissance susdite, et en outre, sans qu'on puisse aucunement invoquer l'ingérence des esprits.

Nous avons vu plus haut que l'explication par la télépathie ne suffisait pas. Elle ne suffit pas non plus dans des cas rapportés plus haut. Si donc il y a des connaissances paranormales de la réalité sans télépathie, les émotions de l'agent A, ou ses volontés, étant une réalité, il est beaucoup plus simple de dire qu'elles sont perçues parce qu'elles sont des réalités, non pas matérielles, mais mentales. Et surtout, parce que, du moins pour les exemples que je viens de donner, il serait ridicule d'imaginer un autre personnage, un esprit qui intervient.

En tout cas, télépathie ou non, cette connaissance que nous appelons avec Boirac et Osty, **métagnomie**, suppose une sensibilité spéciale que j'appelle **cryptesthésie.**

Dans le monde à nous connu, monde dont la science chaque jour dévoile imparfaitement quelque nouveau mystère, tout ne semble être que vibrations. La lumière, la chaleur, l'électricité, les sons, ne sont que des vibrations, même en admettant la mécanique ondulatoire de M. de Broglie.

Il y a des vibrations autour de nous, en diversité sans doute immense, mais nous n'en percevons par nos sens normaux qu'un tout petit nombre. Beaucoup sans doute nous échappent. D'ingénieux appareils nous en font connaître quelques unes. Mais il serait puéril de croire que, même avec l'aide de ces appareils, nous les connaissons

toutes. Il est en effet assez probable que toutes les réalités, vibrant en vibrations plus ou moins rapides, font naître des ondes qui peuvent agir sur notre sixième sens. Nous sommes entourés, sans le savoir, et sans le comprendre, par les vibrations des réalités même les plus lointaines. Nous en connaissons quelques-unes : chaleur, lumière, attraction, électricité, émissions de la télégraphie sans fil, ondes vibratoires Hertziennes, rayons cosmiques: mais nous devons supposer, sous peine d'un anthropomorphisme naïf, qu'il y en a beaucoup d'autres. Or ces ondes ne disparaissent pas. Elles s'atténuent, elles se transforment. Elles ne s'éteignent peut-être jamais complètement. Les mers, ai-je dit quelque part, sont encore ébranlées par le sillage des vaisseaux de Cléopâtre.

Ce n'est pas, du reste, la principale difficulté. Que ces ondes vibratoires de la réalité existent, c'est extrêmement probable, et même presque certain. Mais que des individus (qui ne semblent être d'ailleurs ni plus intelligents, ni plus remarquables que le commun des hommes) puissent **seuls** être quelquefois ébranlés par ces ondes, voilà qui est beaucoup plus difficile à admettre. Pourtant les faits sont là... et alors ? ? ?

En tout cas, l'explication par des ondes vibratoires, quoique bien hypothétique, est pour les faits que j'ai présentés jusqu'ici énormément plus simple que toutes les autres. Mais, comme je vais le montrer, elle est loin de suffire.

Cas dans lesquels on peut à la rigueur supposer l'intervention d'une intelligence étrangère.

1°) HALLUCINATIONS VÉRIDIQUES SIMPLES.

a. — La première observation que je donnerai est d'une grande importance, car c'est celle qui a déterminé l'illustre William James à croire aux phénomènes métapsychiques. (Proc. American S. P. R. 1. 2.)

Une jeune fille, Bertha, disparaît le 31 octobre 1898 à Enfield (New Hahpshire). On la recherche activement. Plus de cent personnes sont envoyées pour explorer les bois et les rivages du lac. On savait qu'elle s'était dirigée vers le pont Shaper. Un scaphandrier avait fait des explorations du côté du pont, mais n'avait rien pu trouver. Or, dans la nuit du 2 au 3 novembre, Madame Titus, à une ville, qui est à 3 kilomètres de là, rêve qu'elle voit le corps de Berthe à un endroit déterminé. Le lendemain matin, elle va au pont Shaper et indique au scaphandrier, à un pouce près, l'endroit où se trouvait le corps de Berthe «**la tête en bas,** dit-elle, **et de manière qu'on ne peut voir que le caoutchouc de ses pieds.** » Le scaphandrier, suivant les indications de Madame Titus, trouve le corps enveloppé dans les branchages à 7 mètres de fond. L'eau était très obscure. « Je fus impressionné, dit le scaphandrier, les cadavres dans l'eau ne me font pas peur, mais j'avais peur de la femme qui était sur le pont. Comment une femme peut-elle venir de trois kilomètres pour dire où

était le corps? » Il gisait dans un trou profond, la tête en bas; il faisait si noir qu'on ne pouvait presque rien voir.

A l'extrême rigueur, on peut supposer que ce très beau cas qui a fait une impression vive sur le grand William James, comporte une vague explication spirite. L'esprit de Berthe, morte le 31 octobre, a pu, quoique ce soit peu vraisemblable, se manifester à Madame Titus dans un rêve!

Ce sont mes amis de la S. P. R. anglaise qui ont donné le nom d'**hallucinations véridiques** (1) aux faits relativement très nombreux dans lesquels un phénomène (généralement une mort) est annoncé par le fantôme du mort apparaissant soit dans un rêve, soit à l'état de veille, et ainsi faisant prévoir la mort de l'individu reconnu ainsi. Il y en a beaucoup de cas remarquables dans les **Phantasms of living** et dans les livres de Flammarion. Je me contenterai d'en citer trois, en abrégeant ce que j'ai dit dans mon livre sur le sixième sens.

I. Cas de Wingfield. — Dans la cabine de son yacht, M. F. Wingfield, allant se coucher, aperçoit **distinctement** son frère Richard Wingfield Baker, assis sur une chaise devant lui. Mais son frère incline la tête sans lui répondre. Il était environ minuit. Ce rêve était si vivace et si angoissant que F. W. se leva et quitta la chambre. Il écrit dans

(1) Le mot ne me paraît pas excellent, car le terme hallucination s'emploie en général dans un sens péjoratif, comme étant symptôme d'une maladie mentale.

son journal : « **Apparition. Nuit du jeudi 20 Mars 1880. R. B. W. B.** (Richard Baker Wingfield Baker) **God forbid.** »

Trois jours après, Frédéric Wingfield reçoit la nouvelle que son frère R. B. W. B. était mort le jeudi 20 mars à 20 heures 30 des suites de terribles blessures d'une chute de cheval pendant une chasse à courre.

2. **Cas Frédéric.** — J. S. et Frédéric S. étaient employés dans un même bureau. Le lundi 18 mars 1883, Frédéric fut légèrement malade. Le samedi 24 mars J. apprit que son ami Fréd. sur l'avis d'un médecin, devait se reposer pendant 2 ou 3 jours. Or, ce même samedi 24 mars, dans la soirée, vers 20 heures J. étant dans sa chambre avec sa femme, aperçut soudain Fréd. qui se tenait debout devant lui, habillé comme d'habitude. Il remarqua les détails de sa toilette, un chapeau entouré d'un ruban noir, son pardessus déboutonné et une canne à la main. Le fantôme fixa son regard sur J. et disparut. « **Mes cheveux se hérissèrent,** dit J., **un frisson passa sur tout mon corps et je me citai les paroles de Job : « Un esprit passa devant ma face et le poil de ma chair se hérissa.** » Il se tourna alors vers sa femme et lui demanda : « **Quelle heure est-il ?**

— **Neuf heures moins douze minutes.**

— **C'est donc,** dit-il **que Fred est mort à 9 heures moins douze minutes. Je viens de le voir.**

— **Quel non-sens,** dit sa femme, **vous le verrez**

demain tout à fait bien portant quand vous irez en ville jeudi. »

En réalité, Fred, qui était à peine malade, fut trouvé mort dans son lit, et, sans que l'heure exacte puisse être déterminée, il est mort entre 20 heures et 21 heures.

3. Cas d'Escudet. — Voici le cas que je tiens de mon excellent ami Gaston Fournier qui en a été témoin.

Gaston est invité à dîner chez ses amis M. et Madame B... On attendait à dîner d'Escudet pour aller au théâtre ensemble, tous les quatre. Mais d'Escudet ne parut pas. On dîna gaiement, sans parler de d'Escudet. Au dessert, Mme B. se lève pour aller mettre son chapeau. Elle passe dans la chambre dont la porte(restée entr'ouverte, donnait dans la salle à manger. « **B. et moi,** écrit Gaston, **nous étions assis à table, fumant notre cigare, quand, après quelques minutes nous entendîmes un cri terrible. Nous nous précipitons dans la chambre, Mme B. était prête à se trouver mal. « J'étais en train,** dit-elle, **de mettre mon chapeau devant la glace, quand tout d'un coup j'ai vu dans cette glace d'Escudet entrer par la porte. Il avait son chapeau sur la tête, il était pâle et triste. Sans me retourner, je lui dis : Comment, d'Escudet, vous voilà, asseyez-vous donc. Et comme il ne me répondait pas, je me suis retournée, je n'ai rien vu. Alors j'ai poussé le cri que vous avez entendu.**

B. et moi nous essayons de plaisanter. Mais Madame B. nous dit que c'était extrêmement sé-

rieux. On va chez d'Escudet qui demeurait tout près. La porte était fermée. On fait venir un serrurier et on trouve le corps de d'Escudet encore chaud, couché sur son lit, et troué de deux coups de revolver.

J'ai pris ces trois cas qui me paraissent caractéristiques. Il en est beaucoup de similaires dans les journaux spéciaux, mais dans ces trois cas là, la monition de la mort est d'une précision saisissante.

L'hypothèse du hasard, d'une coïncidence fortuite, est invraisemblable. D'abord, ni J. S. ni Mme B. n'ont eu d'autres hallucinations dans leur vie. Eh bien ! il se trouve qu'ils ont eu une vision coincidant exactement — en retard insignifiant — avec une mort que rien ne pouvait faire prévoir.

Si nous appliquions à ces faits, ce qui est difficile et assez absurde, le calcul des probabilités, en admettant trente ans de vie pour chacun des trois percipients, cela fait pour chacun d'eux, à peu près dix mille jours, et alors pour la mort de Wingfield, et de Fréd. et de d'Escudet, la probabilité composée d'une coïncidence entre ces morts et la vision hallucinatoire est donc de 1/10 000 000.

Certes, le hasard peut donner cela, il peut même donner bien plus. Mais alors on tombe dans l'absurde. Non ! ce n'est pas le hasard, ce n'est pas une coïncidence.

2° — Est-ce un phénomène de télépathie ? La pensée du mort ou du mourant s'est-elle transmise

à travers l'espace pour actionner le sixième sens et provoquer alors une image hallucinatoire ?

Hypothèse assez difficile à admettre. Le fantôme revient tout habillé, avec sa canne et son chapeau. Le corps astral serait donc accompagné de vêtements, de cravate, de chapeau, de pardessus, de canne ?

Il faut évidemment admettre un symbole. Il n'y avait certainement aucune réalité objective et si l'on avait eu un appareil photographique, on n'aurait eu aucune image. La femme de J. S. n'a rien vu, pas plus que Gaston et M. B. pas plus que les matelots du yacht de Wingfield.

3° — Est-ce la perception d'une réalité allant frapper l'intelligence du percipient, qui alors, sous l'influence de cette sensation confuse construit une hallucination symbolique ?

On ne peut hésiter qu'entre ces deux hypothèses, soit la perception de la réalité par des sensitifs, soit la pensée du **mort,** de **l'esprit,** du **désincarné, se** transmettant par télépatéie aux personnes qu'il veut avertir.

Or je comprends qu'on hésite entre ces deux hypothèses.

D'ailleurs toutes les deux nous mènent à l'incompréhensible. Mais pour ma part j'aime mieux supposer une lucidité, comme nous en avons eu tout à l'heure tant d'exemples, que l'intervention d'un esprit.

Nous avons parlé plus haut des connaissances que l'intelligence peut posséder sur les choses exté-

rieures, alors que les sens normaux ne peuvent lui en rien faire savoir. Dans les exemples donnés nous avons vu que l'hypothèse d'un esprit c'est-à-dire d'un personnage nouveau, était tout à fait inadmissible. Ici au contraire, nous pouvons regarder, non certes comme probable, mais comme à la rigueur possible, l'intervention d'un **esprit** qui se matérialise et se fait connaître à un percipient.

HALLUCINATIONS VÉRIDIQUES COLLECTIVES

Ce qui complique prodigieusement la question, c'est qu'il y a des hallucinations véridiques collectives. Je pourrais en mentionner une trentaine, je me contenterai d'en citer trois, en effet il m'a paru que la répétition n'intéresse pas beaucoup le lecteur, et n'amène pas une conviction plus forte.

Voici peut-être un des plus importants qui aient été signalés.

Madame Wickham, à Malte, allait tous les jours à l'hôpital où était soigné pour une blessure reçue à Tell El Kébir, M. B., un officier anglais. La blessure se compliqua de gangrène et la mort était imminente. Pourtant, les médecins ayant assuré Madame W. que la fin n'aurait pas lieu cette nuit-là, elle consentit à rentrer chez elle. Vers trois heures du matin, son jeune fils, âgé de 9 ans, l'appelle en criant : « **Maman, maman, voici M. B.** » — « **Je me levai précipitamment**, dit Mme Wickham. **La forme de M. B. flottait dans la chambre, environ 16 centimètres au-dessus du plancher. Elle disparut au travers de la fenêtre en souriant. Il était en**

toilette de nuit, mais le pied malade, gangrené, me parut semblable à l'autre. Mon fils et moi l'avons remarqué. Une demi heure après on vint m'avertir que M. B. venait de mourir. » (Phantasms of the living, tome II. p. 212).

L'autre cas est très impressionnant aussi (Bozzano A. S. P. tome 19, 1909, page 326).

Madame P. avant de se coucher, voit pendant que son mari était déjà au lit, une figure représentant un homme en uniforme d'officier de marine. Il s'appuyait sur le dossier du lit avec son coude et regardait M. P. Alors Madame P. éveille son mari. M. P. voit l'apparition, et, stupéfait, lui crie : « **Monsieur, que venez-vous faire ici?** » La forme se releva lentement, et prononça d'une voix impérieuse : « **Willy, Willy** », c'était le prénom de M. P. M. P. se lève, livide, comme pour assaillir l'étranger, mais la forme traverse la chambre, impassible et solennelle, en projetant son ombre sur le mur, car il y avait de la lumière dans la chambre. Puis elle disparaît à travers le mur. La porte était fermée au verrou. M. P. pense alors qu'il s'agissait de son père qui avait été officier de marine et qu'il n'avait jamais connu. M. P. mourut peu de temps après.

Le troisième n'est pas moins démonstratif que les deux précédents (citation de Flammarion, P. 174).

Madame Obelcheff, à Odessa, était couchée dans son lit, avec son enfant, et à côté d'elle, dormait par terre, Claudine, sa servante. Soudain, Mme O.

levant les yeux vers la porte, voit entrer lentement son beau-père en pantoufles, vêtu d'une robe de chambre à carreaux que Mme O. ne lui avait jamais vue. Le fantôme enjamba les pieds de la domestique, et s'assit doucement dans un fauteuil. A ce moment la pendule sonnait vingt trois heures. « **J'étais sûre,** dit Mme O. **que je voyais distinctement mon beau-père, mais je ne le dis pas à Claudine, qui, tremblant de frayeur, me dit : Je vois Nicolas Nilovitch (le nom de mon beau-père). Alors il se leva, enjamba de nouveau les pieds de Claudine et disparut. On visita l'appartement, mais on ne vit rien.** » Nicolas Nilovitch, que Mme O. et Claudine avaient vu toutes deux, mourait à ce moment même à Tver.

Eh bien! pour les hallucinations véridiques simples, mentionnées plus haut, on pouvait supposer qu'il s'agissait seulement d'hallucinations, c'est-à-dire que le fantôme n'avait aucune réalité objective. On pouvait croire que grâce au sixième sens, la connaissance d'une réalité est perçue et que l'intelligence inconsciente du percipient la symbolise. Ainsi A. apprend par le sixième sens que B. est mort, alors A symbolise cette notion et voit B. comme si B. était vivant, avec son chapeau, sa canne et sa cravate.

Mais, quand l'hallucination est collective, cette explication devient tout à fait insuffisante.

En effet, comment supposer que deux personnes aient la même hallucination? **On est presque forcé d'admettre la réalité objective du fantôme.**

Quels mondes mystérieux nous sont alors ouverts! Qu'un fantôme objectif revienne avec un uniforme, ou une robe de chambre, ou une chemise de nuit, c'est prodigieusement absurde, il y aurait donc matérialisation de la robe de chambre, de l'uniforme, de la chemise de nuit?

Alors le fait de l'hallucination collective objective, si bien démontré, nous permet de douter que dans les hallucinations véridiques simples il n'y ait pas quelque réalité objective aussi.

Pourtant, dans quelques cas, par exemple dans le cas de Frédéric S., la femme de S. n'a pas vu le fantôme que son mari avait vu.

Les phénomènes sont tellement mystérieux que nulle explication n'est suffisante. En poursuivant cette étude, nous verrons que, plus on avance dans de tels domaines, plus on est impuissant à conclure quoi que ce soit. Toutes les théories sont absurdes, désespérément absurdes.

Nous sommes ici à la limite entre la métapsychique mentale, et la métapsychique objective.

Je dois alors rapporter quelques cas de fantômes vus à plusieurs reprises par plusieurs personnes dans les maisons dites hantées. La hantise des maisons est un des faits les plus troublants de la métapsychique. Les maisons hantées se rapprochent beaucoup des hallucinations collectives.

Les cas principaux de fantômes, hantant les maisons, ont été exposés dans un excellent rapport de la S.P.R. (mars 1882, page 144). Bozzano a écrit un livre très documenté là-dessus **(les phéno-**

mènes de hantise, préface de J. Maxwell, traduction française, Alcan, 1919).

Plus que pour tous autres phénomènes, il faut se méfier énormément, d'abord de la crédulité du public et ensuite de la supercherie, car bien souvent on trouve pour expliquer les phénomènes étranges des maisons hantées qu'il y avait dans la maison un enfant, un adolescent, plus ou moins idiot, un mystique plus ou moins hystérique. Mais cette explication n'est pas admissible quand il s'agit d'un être fantomatique nettement aperçu, à plusieurs reprises, par des personnes différentes, de santé intellectuelle irréprochable.

Je ne donnerai ici que quelques-uns des cas dans lesquels le fantôme a été vu par plusieurs personnes.

1.— Miss Morton, étudiante en médecine, dans un cas soigneusement étudié par Myers, fille du capitaine Morton, vit devant elle, dans le couloir de sa maison, une forme de femme, une dame de haute taille, habillée de noir. Sur sa tête quelque chose de noir qui semblait un bonnet entouré d'un voile. Quand Miss Morton lui parla, la forme fantomatique resta immobile, semblant toujours être hors de la portée de miss Morton. « **Quelquefois je la voyais** » dit miss Morton et **personne d'autre ne la voyait.** Un soir, quatre personnes purent la voir vers 8 heures du soir. Le 12 août, ma sœur E. aperçut le fantôme à côté d'elle, et courut dans le salon pour m'appeler. Alors nous la vîmes toutes deux. Elle resta sur place pendant dix minutes et alla dans le jardin. Ma sœur M. la vit monter l'es-

calier et ma sœur K. qui était à la fenêtre, la vit se promener dans le jardin, puis disparaître.

D'abord l'apparition (de 1882 à 1886) paraissait si solide et si réelle qu'on pouvait la prendre pour une vivante. A partir de 1886, elle devint de moins en moins distincte, et depuis 1889 on ne la vit plus, mais on entendit encore des bruits de pas.

Deux remarques importantes : 1°. - quelquefois plusieurs personnes la voyaient simultanément, mais d'autres fois, elle n'était pas vue de tout le monde, ce qui donne à penser que l'objectivité était incomplète, accessible seulement à quelques sensitifs, et peut-être passagère. 2°. - Miss Morton a fait une expérience instructive, elle a tendu des fils électriques dans l'escalier. Or la forme passait à **travers** ces fils sans les briser.

II. — Miss Marg. Vatas Simpson raconte qu'étant enfant, jouant avec ses frères et sœurs, elle à, à maintes reprises, ainsi que ses frères et sœurs, aperçu une vieille femme qui descendait l'escalier. Elle portait un vêtement noir usé, une mantille de velours sur les épaules, et un grand bonnet sur la tête.

« Nous avions un peu peur d'elle et nous nous apprêtions à nous défendre si elle nous attaquait. Mon père, M. Vatas Simpson, ne voulait pas que nous en parlassions et ne croyait absolument pas à ce que nous lui disions. Cependant il y avait des bruits extraordinaires et inexpliqués dans la maison, des vagissements émouvants d'enfants nouveaux-nés, des chants mélancoliques, qui se termi-

naient souvent par des hurlements désespérés. Mais mon père restait incrédule. Un soir pourtant, il voit, sans que la porte s'ouvre, dans sa chambre éclairée au gaz, la petite et frêle vieille dame avec un grand bonnet sur la tête. Elle s'avançait en glissant, et elle disparut comme elle était entrée. D'ailleurs, mon père n'a jamais voulu en entendre parler davantage ».

3. - Le troisième cas est plus extraordinaire que tout le reste. Il s'agit de deux demoiselles anglaises qui ont publié un livre intitulé **An adventure,** Londres, Macmillan 1911 (1) miss Morrisson et miss Frances Lamonte (pseudonymes). Or ces personnes racontent qu'en août 1901, allant pour la première fois à Versailles, et au Petit Trianon, elles virent soudain d'abord un individu à visage repoussant, puis un individu de haute taille, cheveux bouclés, qui s'adressa à nous en criant : « Mesdames, il ne faut pas passer par là ». Nous arrivâmes devant un petit palais, une femme habillée d'un costume ancien tendait un pot à une petite fille d'une quinzaine d'années avec un bonnet blanc sur sa tête ».

En une seconde visite au Petit Trianon, les deux jeunes filles revirent d'autres personnages et entendirent de la musique.

Elles firent toutes deux ensuite une enquête et constatèrent que les paysages qu'elles avaient vus entre autre un petit pont de bois, ainsi que les cos-

(1) J'ai reçu la visite d'un gentilhomme anglais qui m'a assuré de la parfaite honorabilité de ces deux dames.

tumes que portaient les personnages aperçus (et auxquels elles avaient parlé!) correspondaient au Trianon de 1789 et aux costumes de l'époque.

Les deux récits de miss Lamonte et de miss Morrisson coïncident absolument.

Voici donc une hallucination collective se répétant à quelques semaines d'intervalle. A vrai dire les personnages observés par les deux jeunes filles ne furent qu'à peu près les mêmes.

Il est, comme toujours, facile de révoquer en doute l'authenticité de cette histoire extraordinaire. Mais cependant comment admettre cette double hallucination, s'il n'y avait pas certaine objectivité dans les phénomènes extérieurs?

Nous avons vu tout à l'heure qu'il y a des hallucinations collectives ayant quelque rapport avec un événement actuel, mais maintenant il faut aller plus loin. Il semble que dans certains cas, des fantômes puissent **habiter une maison.** J'hésite à écrire ceci. C'est tellement extraordinaire que ma plume se refuse presque à l'écrire, mais cependant, **cela est vrai**, et il ne s'agit pas vraisemblablement de fantômes réellement objectifs dans le sens qu'on attache à ce mot, car, ces fantômes, on ne les touche pas, leur image ne se réflète pas dans une glace; ils traversent les murs, entrent et sortent par une porte qui reste fermée. Tout se passe comme si ce n'était que des images. Mais quelles extraordinaires images! combien les explications de Podmore, de Bozzano, de Myers, sont insuffisantes! et j'oserai dire ridicules.

Il est vrai que nous n'en avons pas de meilleures à proposer.

CES FANTOMES SONT-ILS DES DÉSINCARNÉS QUI REVIENNENT?

Ici nous allons aborder une autre question, la plus importante peut-être de cette étude, c'est de savoir si ces phénomènes peuvent s'expliquer par l'ingérence d'une personnalité étrangère, d'un mort qui revient, d'un esprit, et si nous pouvons supposer que les paroles, les images, les écrits qu'on obtient sont dus à un être survivant. Cette survie est la base même de la religion spirite.

On sait que dans toute expérience spirite, il y a un guide, ce que Maxwell a judicieusement appelé une personnification. Une personnalité nouvelle prend place avec une intensité de vie surprenante.

Mais il ne faut pas se faire illusion sur cette vie de la personnalité qui apparaît.

En effet, j'ai pu prouver que les personnages hypnotisables, et hypnotisés, prenaient des allures rigoureusement conformes aux types que je leur avais suggérés. C'est ce que j'ai appelé **l'objectivation** des types.

Je n'en citerai ici que quelques exemples simples. Une dame de mes parentes, respectable et âgée, mère de famille, très religieuse, est changée par moi en actrice, en danseuse. Alors elle me dit: « **tu vois bien cette jupe, mon petit, c'est le directeur qui me l'a fait rallonger, quel dommage! La**

jupe est d'autant mieux qu'elle est plus courte. Ils sont assommants ces directeurs!... Tu es trop timide avec les femmes! Viens donc me voir chez moi à trois heures. Nous causerons. Je serai seule... » Puis je lui dis qu'elle est un général. Alors, tout de suite, elle prend une allure martiale, donne des ordres, tombe par terre en s'imaginant qu'elle est blessée pendant une bataille. Puis j'essaie de lui persuader — en dépit de ses opinions ultra-réactionnaires — que Gambetta est un grand homme, elle me dit : « **Ah oui! c'est comme un voile qui se déchire!** »

Une autre femme, un modèle d'atelier, est changée aussi en général. Elle prend une tout autre allure que la première. Elle demande une absinthe, jure, fume, se fâche tout rouge, contre un sous officier. La même femme est changée en pâtissier, à savoir un individu déterminé avec lequel, jadis, étant à son service, elle a eu un grave litige, et alors elle prend résolument le parti de ce pâtissier contre elle-même.

Tout est devenu réel pour elle. Je lui dis qu'on va lui faire une opération et lui couper la main. « **Voilà, dis-je, le sang qui coule** ». Alors j'ai été terriblement effrayé; car elle fut prise d'une syncope et tomba par terre.

Quelquefois les personnifications sont devenues tellement intenses et ridicules à la fois qu'on hésite à les raconter. Je dis à mon cher ami Ferrari qu'il est changé en perroquet. Et alors il me dit **sérieusement : « est-ce que je peux manger le grain qui**

est dans ma cage? C'est l'état de crédulité, si bien dénommé par de Rochas comme une des conditions du rêve.

Par conséquent le **moi** normal se trouve transformé en un **moi** nouveau dont la vie psychologique est intense, ce qui doit bien fortement nous donner à réfléchir sur la réalité objective des **moi** nouveaux qui apparaissent dans le spiritisme. Eusapia s'imagine qu'elle est John King, madame Thomson s'imagine que c'est sa fille Nelly qui parle. Madame Léonard s'imagine que c'est sa fille Féda qui est là. Stanson Moses a différentes personnalités qui apparaissent: **Rector, Imperator, Mentor, Prudens,** qui ont chacun une écriture différente et spéciale, un langage particulier. Madame Piper a été d'abord un étrange médecin français, nommé Phinuit, lequel, ayant exercé la médecine à Metz, ne sait plus le français parce que, dit-il, il a tant de clients Anglais à Metz qu'il a oublié le Français.

Il faut donc être très réservé quand un médium nous dit : « je suis John King, je suis Nelly, je suis Féda, je suis Phinuit, je suis Imperator, car il est vraisemblable que ces **moi** nouveaux sont de pures fictions.

Toutefois il y a certains cas dans lesquels ces personnalités nouvelles, à cause des indications précises et des souvenirs extraordinairement exacts qui apparaissent, semblent être vraiment les personnes ayant disparu.

Le plus beau cas assurément c'est le cas de Geor-

ges Pelham incarné par madame Piper, et de Raymond Lodge incarné par Madame Léonard.

Madame Piper soudain dit : «**Je suis Georges Pelham, faites venir mon père, et ma mère, mes amis Howard, faites venir mes amis Vance** » et quand ils sont là, Madame Piper cause avec ses interlocuteurs absolument comme si elle était Georges Pelham. Les conversations de Madame Piper transformée en Georges Pelham ont été relatées dans un gros volume.

On se trouve donc en présence de deux grandes difficultés : c'est un dilemme redoutable que je ne crains pas de poser et les deux cornes de ce dilemne sont également invraisemblables. Ou bien, c'est Georges Pelham qui est là, et alors c'est toute la survie des individus qu'il faut accepter; ou bien, ce n'est pas Georges Pelham, et il n'y a que Madame Piper, mais Mme Piper pourvue d'une lucidité telle qu'elle connaît tout ce qui est arrivé à Pelham qu'elle parle et pense comme lui. Dans les deux cas l'invraisemblance est formidable.

Ce que je dis de Georges Pelham, et de Mme Piper s'applique à Raymond, à Mme Léonard. Raymond, le fils d'Oliver Lodge, parle à son père par la voix de Mme Léonard exactement comme s'il avait survécu. Or je dois attacher grande importance à la conviction profonde d'Oliver Lodge qu'il s'agit réellement de la survie de Raymond.

Bozzano s'est efforcé **(Casi d'Identificazione spiritica)** de prouver l'identification des esprits. Une des preuves à laquelle il attache grande importantelle qu'elle connaît tout ce qui est arrivé à Pelham,

ce, c'est que quelquefois le médium (ou plutôt le guide du médium), quand on lui pose une question à laquelle il ne peut pas répondre dit : « **nous allons consulter un de nos amis** » (un ami de l'au-delà, bien entendu). Ainsi, M. Newbold ayant donné un texte grec, Madame Piper dit qu'elle ne le comprend pas et qu'elle va chercher **Imperator** pour l'expliquer.

Toutes les preuves de l'identification spirite peuvent s'expliquer tant bien que mal par une énorme lucidité. Aussi bien ces soi-disant consultations que les esprits demandent à leurs camarades de l'au-delà, ne sont elles peut-être qu'une comédie. Et je ne prends pas ce mot dans le sens péjoratif. C'est probablement un symbole, symbole d'hésitation et de recherche.

La redoutable question de l'identification des esprits est l'essence de la religion spirite. Nous sommes tous d'accord (je parle des savants qui ont étudié ces problèmes sans préjugés routiniers), pour dire que les phénomènes de lucidité existent et même qu'il y a des fantômes et des télékinésies. Mais quand il s'agit de savoir si ces réponses lucides sont dues à l'esprit d'un mort qui est revenu et qui parle par la voix d'un médium, ou bien, si c'est l'intelligence presque surhumaine du médium qui, sans l'intervention d'un personnage décédé ou de quelque autre force extra humaine prétend être tel ou tel mort, je me déclare pour ma part incapable de me prononcer d'une manière définitive.

Toutefois je pencherais à croire qu'il n'y a pas

survie d'un mort et retour de ce mort dans la pensée, la voix et les gestes du médium, car très facilement, même avec une facilité déplorable, le médium adopte la personnalité qu'on lui impose ou qu'il invente. Dans la maison de Victor Hugo, son fils Charles, très puissant médium, écrivait des vers et des proses admirables qu'il attribuait à Tyrtée, à Eschyle, à Sophocle, à Shakespeare, à Jésus-Christ, à Luther, à Molière, à André Chénier. Ces personnalités parlant toutes en français, avaient le même style (le style de Charles Hugo plutôt que celui de son père). J'ai donc grand peine à croire que Tyrtée, Jésus-Christ, et le lion d'Androclès sont revenus.

On a pu imposer à des médiums des personnalités fantaisistes qui ont persisté et qui ont paru prouver leur réelle existence par une stupéfiante cohérence qui se perpétuait pendant de longues séries d'expériences. Or l'objectivation des types, comme l'objectivation des personnages, est tellement commune, tellement facile chez les médiums parfaitment sincères, elle se produit alors avec de telles apparences de véracité et de vraisemblance, qu'il me paraît tout naturel de supposer que lorsque une personnalité apparait avec tous les caractères saisissants d'une réalité, ce ne sera encore qu'une apparence de réalité. Telle est une première objection, formidable.

Voici la seconde, presque aussi puissante. Quand le fantôme du mort revient, il a non seulement la figure, la voix, les gestes, les allures qu'il avait

pendant sa vie terrestre, mais encore il a les mêmes vêtements. Comment peut-on expliquer qu'il y ait matérialisation, non seulement de la figure du défunt, mais encore des habits qu'il avait l'habitude de porter?

Pour croire à l'identification des esprits, il faut admettre quantité de faits invraisemblables et presque monstrueux. Je ne parle pas de cette hypothèse audacieuse que l'intelligence peut fonctionner sans le cerveau. En effet tout semble nous prouver que la conscience et la mémoire marchent de pair avec l'intégrité cérébrale. Quand le cœur s'arrête, fût-ce pendant une demi-minute, toute fonction cérébrale est abolie. Il est aussi difficile à un physiologiste d'admettre qu'il y a intelligence sans cerveau qu'à un lampiste d'admettre qu'une lampe éclaire encore quand tous ses organes sont disloqués.

A vrai dire ces objections, si fortes qu'elles soient. ne tiennent pas devant certains faits. Quand Georges Pelham est censé revenir, et que par la voix de Mme Piper il converse pendant plusieurs mois avec une vingtaine de ses anciennes connaissances, absolument comme si Georges Pelham était là, il n'y a que des explications très alambiquées pour donner à ces faits une autre interprétation que la survie de Pelham.

Des deux côtés, il n'y a, au point de vue de notre misérable science contemporaine, qu'invraisemblance et absurdité.

Voici maintenant un phénomène purement psychique d'une importance supérieure. Malgré tous

les faits extravagants (et authentiques) que nous venons de signaler, il est à la fois le plus extravagant et le plus authentique, c'est celui des **prémonitions.** J'ai écrit un livre à ce sujet (Paris 1931) et ne voulant pas me répéter, je me contente de signaler deux ou trois cas qui me paraissent d'une valeur indiscutable.

Pour qu'il y ait prémonition, c'est-à-dire indication de l'avenir, il faut et il suffit : 1° - que la prémonition ne soit pas probable, ou du moins que la probabilité soit tellement faible, de 1/100.000 par exemple, qu'on ne puisse attribuer au hasard la susdite prémonition.

2° - Le récit de cette prémonition doit être écrit avant l'événement, **ante eventum,** ou tout au moins raconté avant l'événement à des personnes qui en témoigneront.

3° - La personne pour laquelle la prémonition a été indiquée n'intervient pas directement dans le phénomène.

Et voici les trois prémonitions dont je ferai état.

Le chevalier de Figueroa raconte à sa femme, en août 1919 : « J'ai rêvé que j'arrivais à une chaumière au bout d'une longue route. Un paysan m'invite à entrer. Il a la tête couverte d'un chapeau noir. Il entre dans l'étable. Au fond un escalier de pierre, et un mulet qui barre le chemin. Au haut de l'escalier, une chambre avec des oignons pendus au plafond : dans cette chambre, deux femmes une vieille et une jeune, et une petite fille ».

Deux mois après, M. Figueroa est prié d'assister un de ses amis dans un duel. Ils arrivent à Murano (Sicile — localité dont M. Figueroa ne connaissait même pas l'existence). Soudain, en approchant de Murano, M. Figueroa retrouve son rêve. La chambre, le paysan à chapeau noir, le mulet qu'il faut déplacer pour gravir l'escalier, la chambre du haut avec les trois femmes.

b) - Madame Verall écrit par l'écriture automatique le 11 décembre : « Il lisait Marmontel, mémoires de Marmontel, livre relié en deux volumes, qui était prêté, à Passy, ou Fleury. Il était couché sur un sofa par un grand froid, ou sur un lit, à la lumière d'une simple bougie ».

Or deux mois et demi après, un ami de Mme Verall, dinant chez elle, le 21 février, M. Marsh, raconte à table qu'il avait lu les **Mémoires de Marmontel** à la lueur d'une bougie par une nuit glaciale. Le livre était en trois volumes, mais il n'en avait pris que deux à la bibliothèque de Londres, en prêt. C'était à Passy et le nom de Fleury s'y trouve indiqué.

Lire Marmontel, livre prêté, à la lueur d'une bougie, par une nuit glaciale, c'était formidablement invraisemblable.

3° - Alexis Didier qui, il y a presque un siècle, fut un voyant magnifique, dit en 1847, dans un voyage somnambulique qu'il fait à Rome, en passant devant le Panthéon (qui dans la Rome papale était une église) « **ce monument aura par la suite une destination plus solennelle et toute italienne** ».

Cette prédiction de 1847, imprimée en 1867 a eu une étonnante réalisation, puisque, dans la ville de Rome devenue après 1872, la capitale du royaume d'Italie, le Panthéon cessa d'être une Eglise et devint le mausolée des princes et des rois de la maison de Savoie.

La dernière prémonition que je citerai fut faite à Osty. Il lui fut dit :

« Vous allez apprendre incessamment la mort d'un homme de science que vous connaissez bien, un docteur, qui fera une chute à l'étranger. Départ dans un voyage. Double mort. Bouleversement de votre vie ». C'était la prémonition de la cruelle catastrophe qui a frappé notre pauvre ami Geley, chute d'avion, double mort, celle du pilote et celle de Geley, bouleversement de la vie d'Osty qui est devenu directeur de l'**Institut Métapsychique.**

Je dois mentionner aussi (très brièvement) les essais tout à fait nouveaux que j'ai dénommés « **prémonitions expérimentales** ». Trente six petits papiers contiennent chacun un numéro écrit au crayon. Ils sont repliés soigneusement et se ressemblent tous. Armand, un peintre de mes amis le frère de Brigitte, indique le numéro que Brigitte va tirer. Certes il y a des erreurs, Armand ne dit pas toujours juste, mais les réponses sont bien supérieures à ce que donnerait la probabilité. Il y a des périodes d'erreurs et des périodes d'étonnante lucidité. Sur ma recommandation formelle, Armand ne fait qu'une expérience par jour, toujours à probabilité 1/36. Eh bien! dans une certaine se-

maine, sur 6 tirages, il a dit 5 fois exactement C'est donc à peu près 1/30.000.000.

L'ensemble de toutes les expériences d'Armand, non terminées encore, portant sur cette **prémonition expérimentale** (dont la méthode est tout à fait nouvelle) est de 11 succès sur 64 expériences. Je m'imagine qu'avec d'autres médiums on arriverait à des résultats meilleurs.

Je pourrais multiplier les beaux cas de prémonition. En cherchant dans mon livre, ceux que je voulais indiquer ici, j'ai été embarrassé, car j'aurais pu les citer tous.

Quelles que soient nos opinions routinières, malgré l'énorme invraisemblance de ces phénomènes, on est forcé de dire qu'il y a des prémonitions, ce qui confond notre misérable intelligence. Mais il ne s'agit pas d'expliquer, **il s'agit de constater.**

III

L'INHABITUEL DANS LE MONDE MATÉRIEL.

Nous passons maintenant à la métapsychique physicochimique, que j'ai appelée **objective,** par opposition à la métapsychique **subjective** ou mieux mentale.

Je n'ai pas besoin de rappeler que dans la subjectivité il n'y a pas de phénomène physique extérieur, tandis que dans l'objective il y a des faits physiques, chimiques, mécaniques, des fantômes réels qui peuvent être photographiés, et vus par

tout le monde, des bruits, des mouvements, des lumières.

Cette division serait excellente s'il n'y avait pas des cas, comme dans certaines hallucinations collectives, où il est impossible de savoir s'il s'agit d'une simple hallucination ainsi que dans le rêve, ou si le fantôme perçu n'a pas une réalité extérieure objective, par exemple pouvant être photographié et étant vu par plusieurs personnes. Mais on sait que nos classifications didactiques et explicatives ne sont qu'arbitraires. La réalité ne se soucie pas de nos arrangements.

Une autre remarque s'impose, c'est que les phénomènes mentaux subjectifs sont relativement fréquents. Très rarement ils sont aussi précis que chez Ossowietzky, et chez Mme Piper, mais il n'est presque personne qui autour de lui, ou sur lui-même, n'ait eu l'occasion de constater quelques phénomènes de voyance, de lucidité, de télépathie. Au contraire, les phénomènes ozjectifs sont rares, extrêmement rares. Les médiums produisant des matérialisations et des phénomènes de télékinésie, et d'ectoplasmie, sont tout à fait exceptionnels. Home, Slade, Eglinton, Mme d'Espérance, Mme Salmon, Kluski, Eusapia Paladino, Rudi Schneider, sont des créatures rarissimes. L'observation est donc alors beaucoup plus difficile.

D'autant plus que malheureusement ces grands médiums à effets physiques ont une presque invincible tendance à la fraude, ce qui rend encore plus difficile une constatation irréprochable.

Par suite de leur fréquence qui contraste avec la rareté extrême des phénomènes physiques, les faits de lucidité qui permettent de conclure à un sixième sens sont d'une certitude absolue. Pour peu qu'on ne soit pas obnubilé par des préjugés routiniers, par une néophobie invétérée (même chez les savants et surtout peut-être chez les savants), on ne peut pas douter, tandis que pour les faits objectifs quelque doute est excusable.

Et cependant ce doute me paraît peu justifié. Les faits dont je donnerai connaissance tout à l'heure sont tellement précis qu'il est impossible de les révoquer en doute, quoique ils soient en petit nombre.

Une autre remarque s'impose encore : c'est que le plus souvent ces phénomènes objectifs, si extraordinaires qu'ils soient, ne signifient pas grand chose. Ils ne sont pas du tout intellectuels. Ils ne nous apprennent rien! Qu'une table soit remuée sans contact, qu'une pierre soit lancée sans qu'il y ait quelqu'un de visible pour la lancer, qu'une projection de forme vivante vous donne un coup de poing, même qu'un fantôme en costume fantaisiste apparaisse ce sont des manifestations assez enfantines, qui ne nous révèlent rien d'intéressant sur un nouveau monde, alors que la connaissance par le sixième sens des choses que nos sens normaux ne peuvent pas nous faire connaître, nous ouvre parfois des horizons presque illimités sur les mondes inconnus qui vivent autour de nous.

Tout de même les phénomènes objectifs maté-

riels sont d'un puissant intérêt théorique, ils nous prouvent que **nous ne savons rien du monde matériel. De même les phénomènes mentaux établissent que nous ne savons rien du monde mental.**

Ainsi, provisoirement, une conclusion assez désolante s'impose. C'est que, **soit pour le monde mental, soit pour le monde matériel, nous sommes plongés dans une obscurité profonde.**

Tout à l'heure je disais qu'il y a incertitude pour savoir si les fantômes sont objectifs. Eh bien! nous retrouvons cette incertitude pour certains phénomènes de mouvement, et en particulier pour ce phénomène très banal, très répandu qui a provoqué tant d'illusions, tant de folles erreurs, ce qu'on a appelé les **tables tournantes.**

Voici en quoi consiste ce phénomène très ancien (1). Quand plusieurs personnes se trouvent autour d'une table et mettent les mains à la table en n'appuyant que très légèrement, même sans faire la moindre pression consciente, le moindre mouvement conscient, la table se soulève. Il est absolument sûr que dans la plupart des cas la fraude n'y a aucune part.

Le phénomène ne se produit qu'avec certaines personnes.

Si alors le petit cercle des personnes réunies interroge la table en supposant — ce qui est une condition en général nécessaire pour que l'opéra-

(1) Tertullien en parle déjà. On trouvera des documents abondants sur ces vieilles histoires dans l'excellent livre de Vesme « Histoire du spiritisme ».

tion réussisse — qu'un **esprit** fait mouvoir la table, cette table, après un temps très variable, semble répondre aux interrogations qu'on lui adresse. On épelle l'alphabet, et, quand le soi-disant esprit veut répondre, des lettres sont données qui indiquent des mots. L'esprit donne son nom et dicte des phrases. On peut ainsi avoir des conversations prolongées. Comme on n'opère qu'avec des personnes de confiance, il est rare que la volonté consciente d'un des assistants intervienne pour frauder.

Alors, naïvement, on suppose qu'il y a là un personnage quelconque, un mort, un désincarné dit-on, qui est arrivé. S'il a donné son nom, ce sera Aristote, André Chénier, John King, Imperator, ou une abstraction comme la **Voix du sépulcre,** ou le **Lion d'Androclès,** dans les tables tournantes de Jersey.

Ce qui contribue à faire admettre cette illusion, c'est que les mouvements de la table ont vraiment des allures **psychologiques.** Et cela est curieux. Selon le caractère du personnage soi-disant présent, les mouvements sont solennels, ou violents, ou joyeux, ou fantaisistes. Si plusieurs personnages successifs sont appelés, chacun a sa manière de répondre. Ceux qui n'ont pas assisté à ces expériences ne peuvent se figurer combien une humble table semble avoir une âme, une personnalité.

Mais il faudrait bien se garder de conclure à cette chose étonnamment absurde qu'Aristote, André Chénier, John King, Imperator, le lion d'An-

droclès, sont venus habiter et agiter ce meuble. Il n'y a en toute évidence qu'un simple médium lequel, par des mouvements musculaires inconscients, meut la table, en s'affublant d'une personnalité imaginaire.

Dans la plupart des cas cette explication suffit, De même si l'on donne un crayon à une personne douée de l'écriture automatique, on a des réponses cohérentes. Cela prouve seulement un changement de personnalité.

Il n'y a certainement presque jamais fraude, aussi bien pour les mouvements de la table que pour l'écriture, automatique. Les mouvements de la table ne sont dus qu'aux contractions musculaires inconscientes d'un des assistants plus ou moins médium, qui a pris une personnalité spéciale. Rien d'étonnant, étant donné l'invasion dominatrice de cette personnalité, que les réponses de la table soient cohérentes, correspondant très exactement à ce qu'aurait pu penser et dire cette personnalité.

Jusque là rien de plus simple et il n'est pas besoin de faire intervenir un brin de métapsychichique pour ces faits élémentaires. Il y a un changement de personnalité, tel que nous l'observons dans l'hypnotisme et alors se produit une série de mouvements inconscients, harmoniques, cohérents, dûs tout bonnement aux muscles du médium.

Phénomène psychologique (nullement métapsychique) bien curieux. Le médium, en même temps qu'il a pris une personnalité nouvelle, a gardé sa

personnalité normale, il parle, cause, pense et rit absolument comme si rien n'était changé en lui. Mais pourtant il s'est dédoublé, en ce sens qu'une autre personnalité se manifeste en lui, soit par l'écriture automatique, soit par les mouvements de la table, car, malgré l'intégrité apparente de sa personnalité normale, une autre personnalité, dont il n'a pas conscience, agit sur ses muscles et donne des réponses parfaitement cohérentes.

Mais ! les choses sont loin d'être aussi simples que je le dis, et deux faits d'extrême importance compliquent le phénomène des tables tournantes :

1°. — Il est très difficile, presque impossible, de toujours attribuer les mouvements de la table uniquement à des mouvements musculaires inconscients. J'ai vu, comme tous ceux qui ont expérimenté sur les tables tournantes, que les tables se mouvaient et parfois avec violence, **presque sans qu'il y ait contact.** De très bons médiums touchaient le guéridon très superficiellement avec un doigt, et ce guéridon faisait d'étranges soubresauts, se dirigeant là où le soi-disant esprit voulait le conduire. Il est très commode de prétendre que ce sont uniquement les mouvements musculaires du médium qui animent la table ou le guéridon. Cela est vrai très souvent, mais si l'on applique cette supposition à tous les cas de table tournante, l'affirmation me semble bien insuffisante, et ne répondant pas à la réalité. Mon doute est d'autant plus justifié qu'il y a des exemples authentiques (assez rares, d'ailleurs) de tables qui, sans qu'il y ait contact,

ont été lévitées et se sont soulevées des quatre pieds.

Toutefois il faut toujours, en pareille matière, accepter plutôt une explication rationnelle, c'est-à dire conforme à la physiologie classique normale, que l'étrange hypothèse d'une force invisible autre que les muscles du médium.

Donc, par une prudence peut-être excessive, je considérerai tous les mouvements de la table,**dès qu'il y a un contact même très léger,** comme dûs aux mouvements musculaires du médium.

Nous verrons plus loin qu'on obtient parfois d'autres phénomènes, nullement explicables par les mouvements musculaires inconscients, par exemple des **raps,** et des **lévitations.**

2°. — Les mouvements de la planchette et de l'écriture automatique sont de précieux moyens pour obtenir des réponses qui indiquent avec éclat l'existence d'un sixième sens (cryptesthésie, métagnomie, lucidité).

Ici, je dois indiquer les expériences que j'ai poursuivies pendant plus d'une année avec mon très regretté ami Gaston Fournier, qui fut un médium remarquable, non professionnel, bien entendu. Ces expériences que j'appellerai de **l'alphabet caché** n'ont pas obtenu le retentissement qu'elles eussent dû avoir.

Voici en quoi elles consistent.

Une table est disposée de telle sorte que, lorsqu'un des pieds se soulève, une sonnette électrique se fait entendre. Alors à cette table se placent, les

mains sur la table, Gaston F. et deux de mes amis, que j'appellerai A et B. Tous les trois tournent le dos à moi-même et à un de mes amis que j'appellerai C. Il y a pleine lumière. J'ai devant moi un alphabet, c'est-à-dire un carton sur lequel sont inscrites toutes les lettres de l'alphabet, tenu bien droit, de sorte que ni Gaston, ni A. ni B. ne puissent voir une seule de ces lettres. Alors avec mon doigt, ou un objet quelconque, silencieusement, et **avec un rythme variable,** je promène mon doigt devant l'alphabet. Cet alphabet tracé sur le petit carton, ni A. ni B. ni Gaston, ne peuvent le voir, à cause de la distance qui les en sépare, même s'ils n'avaient pas le dos tourné. C., qui est à côté de moi, écrit la lettre de l'alphabet devant laquelle mon doigt a passé au moment où la sonnette a sonné, révélant le mouvement de la table.

Pendant tout le temps de l'expérience, nous parlons très haut. Nous faisons des plaisanteries auxquelles Gaston se mêle, comme les autres. Nous chantons, nous récitons des vers, nous faisons beaucoup de bruit.

Eh bien ! dans ces conditions nous obtenons des phrases quelconques, des citations de vers français, de vers latins retournés.

Je noterai que ni A., ni B., ni Gaston, ne savent ce qui a été dicté par la table, et écrit par C. Comme l'expérience se prolonge parfois, ils s'impatientent, s'imaginent qu'elle a échoué. Mais elle n'a pas échoué du tout, et j'insiste pour qu'elle continue.

J'ai cité beaucoup de ces expériences dans mon **Traité de Métapsychique,** mais je vais en rapporter ici deux qui me paraissent d'une importance extrême.

Encore que ce fût **très invraisemblable,** je craignais qu'à l'extrême rigueur, Gaston pût connaître le rythme de ma main se promenant sur l'alphabet. Alors je fis un alphabet circulaire et je commençai non plus par la lettre A comme d'habitude, mais au hasard, par une lettre quelconque de l'alphabet. De plus, je variai le rythme complètement à chaque lettre nouvelle. Dans cette belle expérience, j'eus une réponse dépourvue de grand sens, assurément, mais qui ne peut pas être attribuée au simple hasard : F A Z O L D O.

2°. — L'autre expérience a eu l'honneur d'être faite chez moi devant l'illustre et génial William Crookes. Ce ne fut pas le soir, mais dans la journée; il y avait une demi obscurité. L'alphabet était à peine éclairé. Alors sir William, assis loin des deux tables, demanda une réponse à la question mentale qu'il faisait, et la table, par la sonnette, répondit avec une netteté extrême : **I know only the slang.** Il est à noter que Gaston ne parle pas anglais. La question mentalement posée par sir William était « **quel est le prénom de l'aîné de mes fils ?** »

Ces expériences si intéressantes de l'alphabet caché prouvent en toute évidence et toute simplicité qu'il y avait connaissance des lettres sur lesquelles se promenait mon doigt sans bruit.

Ainsi, pour établir qu'il existe un sixième sens, c'est-à-dire la connaissance des choses par d'autres voies que les voies sensorielles ordinaires, les preuves abondent : « **Les chemins sont divers, mais le but est le même.** »

A ces mouvements musculaires, inconscients, révélant une certaine lucidité, il faut évidemment rattacher les phénomènes étranges, connus depuis longtemps, de la **baguette divinatoire**. Que par la baguette divinatoire, tenue à la main, un baguettisant puisse indiquer l'endroit où il y a un courant d'eau souterrain, cela n'est pas douteux. Dans la pratique agricole, on se sert couramment de la baguette. Il est certain d'ailleurs que les mouvements de la baguette ne peuvent être dûs qu'à des contractions musculaires involontaires et inconscientes du baguettisant. Mais pourquoi ces contractions ? Est-ce que le cours d'eau souterrain va émouvoir la sensibilité du baguettisant ? N'y a-t-il pas là plutôt ce que nous avons déjà dit plus haut, c'est-à-dire la connaissance inconsciente de la réalité ?

Nous voici donc revenus encore à la constatation de ce fait extraordinaire, devenu, par toutes ces preuves, évidentissime, que parfois les hommes ont une sensibilité qui n'est pas celle des sens normaux et qui leur permet de connaître des choses réelles que les sens normaux ne lui apprennent pas. **Sunt quædam in intellectu quæ non prius fuerint in sensu.**

Pour déceler cette sensibilité spéciale, les mou-

vements inconscients sont souvent efficaces. Il semble en effet qu'il y a une sorte de perpétuel conflit entre le conscient et l'inconscient. Plus notre conscience est éveillée, moins peuvent agir les forces inconscientes révélatrices du sixième sens.

Tous ces faits sont intermédiaires entre la métapsychique objective et la métapsychique subjective. J'arrive maintenant à la métapsychique uniquement objective.

Pour mettre un peu d'ordre dans les phénomènes qui semblent défier toute classification méthodique, je commencerai par le phénomène extérieur le plus simple, celui qu'on appelle télékinésie, c'est à-dire l'action à distance.

De cette télékinésie, les exemples sont très nombreux. Les plus remarquables sont évidemment ceux de Home, observés par Crookes, qui expérimentait en pleine lumière avec Home. A côté de bien d'autres faits étranges, il a vu et décrit un cas admirable d'écriture directe : un crayon placé sur du papier, **en pleine lumière,** se leva sur sa pointe s'avança sur le papier avec des sauts mal assurés et s'éleva au-dessus de la table, mais sans pouvoir écrire. Alors, **comme pour aider le crayon (!)** une petite latte qui se trouvait à côté de lui, s'éleva de quelques pouces au-dessus de la table pour permettre au crayon de s'appuyer sur elle et d'écrire.

D'autres télékinésies, très belles aussi, dûes à d'autres médium, et rapportées dans mon **Traité de Métapsychique,** ont été encore observées. Avec

les grands médiums, tels que Slade, Eusapia, Bugik, Stanson Moses, Klusk, Madame Goligher, Linda Gazzera, et bien d'autres, il y a eu, sans aucun contact, soit en pleine lumière, soit en demi lumière, sans qu'on puisse supposer une fraude quelconque, des mouvements d'objets (parfois même de lourds objets).

Je n'ai pas à refaire ici le récit détaillé de ces phénomènes. Ce qui importe dans ce livre, c'est de savoir comment ils se produisent. Nous n'avons encore sur ce sujet mystérieux que des inductions, mais ces inductions nous permettent d'ébaucher une théorie de la télékinésie.

Il est probable que dans certaines conditions il se dégage du médium des forces presque matérielles ou même tout à fait matérielles pouvant produire des effets mécaniques manifestes. Ainsi, par exemple, avec Eusapia on observait communément des prolongements sortant de son corps, prolongements que j'ai dénommés **ectoplasmes,** qui sont comme des moignons informes donnant parfois la vague ébauche d'une main.

J'en citerai seulement deux exemples qui me sont personnels.

Un soir, ou plutôt une nuit, à l'Ile Ribaud, en demi lumière, en présence de Myers, d'Ochorowicz, de sir Olivier Lodge, nous tenons en l'air les deux mains d'Eusapia. Eusapia reste debout et pendant ce temps une main me caresse la figure. Je sens distinctement une main d'homme.

Autre expérience faite sur Eusapia à Paris, à

l'Institut Psychologique. Demi lumière qui permet de voir assez bien les phénomènes. Eusapia est devant un rideau. Une petite table est en face d'elle. Au-devant de cette table est Courtier, Madame Curie est à la gauche d'Eusapia, et moi à sa droite. Alors, pendant qu'Eusapia est en trance, de mon côté le rideau se gonfle. On aperçoit comme un moignon qui semble pointer derrière le rideau. Alors avec ma main droite qui est libre, puisque avec la main gauche je tiens celle d'Eusapia, je cherche à saisir la main du soi-disant John King, main qui est derrière le rideau. Je prends cette main solidement, promenant mes doigts à travers le rideau sur les doigts de cette **grosse main,** et je compte exactement 28 secondes, c'est-à-dire assez de temps pour pouvoir tout observer, constater que j'ai la main droite d'Eusapia dans ma main gauche, et que Madame Curie a bien la main gauche d'Eusapia.

Ces deux expériences suffiraient à prouver à elles seules qu'il y a ectoplasmes, et à expliquer la télékinésie par l'ectoplasmie.

Je ferai encore quelques remarques :

1°. — Quoique le plus souvent les faits de télékinésie exigent l'obscurité, dans bien des cas il y a une demi lumière, assez pour que l'on puisse voir les mains et le corps du médium. Avec Home, l'expérience se faisait en plein jour. J'ai eu l'occasion de voir en plein soleil Alice, un sujet de Maxwell, qui a pu déplacer légèrement un éventail placé devant elle.

Donc l'objection que la télékinésie ne peut se produire que dans l'obscurité la plus complète, n'est pas valable.

2°. — En général, la télékinésie ne porte que sur de petits objets et n'exige pas une force considérable. Mais il y a des exceptions. Home, car c'est toujours à lui qu'il faut revenir, fut lévité avec un piano, et on pourrait douter de ce fait plus étrange encore que tant d'autres, s'il n'avait été absolument constaté par des témoins honorables.

Eusapia a pu souvent mouvoir de gros objets. Je l'ai vue déplacer, sans contact matériel apparent, un gros melon de 3 kilogrammes environ. Avec Eusapia, les éminents physiologistes des Universités italiennes ont vu une table lourde et solide complètement brisée; et le célèbre Lombroso a vu un gros meuble placé à deux mètres d'Eusapia, s'approcher d'elle, imitant la progression d'un gigantesque pachyderme. Dans une expérience faite avec Bugik, alors que ces mains étaient tenues, un gros fauteuil, sur lequel Osty était assis, a été pris brusquement, puis s'est élevé au-dessus de nos têtes et, sans blesser personne, s'est jeté sur la table avec une telle force qu'il a été brisé (!) Stanton Moses a vu une table très lourde s'agiter sans qu'on la touchât. — La fille de mon ami Ségard a eu, étant presque enfant (12 ans) des phénomènes de télékinésie extraordinaires. Elle appelait vers elle des objets, des meubles, et les objets ou les meubles venaient à elle. Ces phénomènes (que je n'ai d'ailleurs pas vus) n'ont duré que

trois jours, et ils ont été constatés par mes enfants, très jeunes alors (12 et 15 ans) qui s'en amusaient.

En tout cas, de cet aperçu sommaire que je pourrais longuement développer (voir **Traité de Métapsychique, pages 532 à556)** il résulte qu'il peut y avoir mouvements d'objets même volumineux et lourds, même en pleine lumière, sans contact et sans intervention d'aucune force mécanique connue.

On remarquera sans doute qu'il y a une sorte de parallélisme entre la télékinésie et la télesthésie. Notre sensibilité est atteinte par des forces que nos sens ne perçoivent pas : notre puissance motrice s'exerce sans que nos muscles paraissent agir.

On doit se demander par quel prodige se produisent ces mouvements des objets.

D'abord, il est incontestable que dans certains cas des expansions sortent du médium, des **ectoplasmes** — le mot est resté classique — et qui peuvent prendre des formes différentes. Crawford a fait méthodiquement avec les Goligher des expériences très nombreuses qui ne sont pas sans avoir provoqué des critiques, en particulier celles de Fournier d'Albe, mais la critique de Fournier d'Albe a paru à Schrenck-Notzing et à sir William Barrett, non opérante.

Voici, d'après Sudre, l'expérience fondamentale (**Introduction à la métapsychique humaine, p.241**) « Le patient s'asseoit sur une chaise placée sur une bascule, la table est au milieu du cercle formé par les assistants à une distance de 1 mètre

environ du médium. On demande aux opérateurs **invisibles** de soulever la table et de la maintenir en l'air. A ce moment, le poids du sujet s'augmente du poids de la table...Donc la table est soulevée par un **cantilever,** levier psychique encastré dans le sujet et faisant corps avec lui. »

Ce **cantilever** n'est autre qu'un ectoplasme.

Nous verrons plus loin que ces ectoplasmes ont une tendance à prendre des formes vivantes, en général des moignons, des mains et des bras, mais quelquefois ils ont aussi d'autres apparences.

Mon regretté ami Ochorowicz a étudié avec le plus grand soin ce qu'il appelle les **rayons rigides** c'est-à-dire des fils fluides, matériels cependant, qui se dégageaient de son médium Stanislawa Tomsik. Des photographies admirables de ces rayons ont été prises par lui, et plus tard par Schrenck. J'ai pu, pour ma part, voir les mouvements télékinésiques obtenus en pleine lumière par Stanislawa. Une balle, une sonnette, des ciseaux, une aiguille, sont attirés et restent en l'air un certain temps. Schrenck-Notzing, qui a aussi expérimenté avec Stanislawa, a photographié l'enlèvement d'une balle par un fil fluidique. Ce fil fluidique présente des renflements. Il semble être formé par des points discontinus et il part des doigts de Stanislawa. « Je l'ai senti, ce fil, dit Ochorowicz, sur ma main, sur mon visage, sur mes cheveux. Lorsque le médium écarte ses mains, ce fil s'amincit et disparaît. Il donne la sensation tactile d'une toile d'araignée.

Si on l'a coupé avec des ciseaux, il se reconstitue immédiatement.

Avec Eva, c'est-à-dire Marthe Béraud, j'ai observé à Paris en 1906, seul avec elle et Madame de R. (qui se tenait loin de Marthe et qui prenait des notes) des phénomènes décisifs d'ectoplasmie. Un objet de couleur blanchâtre **(Traité de Métapsychique P. 672)** apparaît par terre, qui se déplace, grandit, monte sur le fauteuil où est Marthe, puis se dirige sur la poitrine de Marthe. C'est comme un voile membraneux. Je tiens les deux mains de Marthe qui est immobile et parle par intervalles. De cet ectoplasme mouvant j'ai donné les dessins, dessins faits successivement, et qui valent peut-être mieux que des photographies. Peu à peu l'ectoplasme prend la forme vague d'une main dans laquelle on peut distinguer les ébauches vagues des doigts. Ce qui est remarquable, c'est que Geley, sans connaître les détails de mon expérience, a donné exactement la même description pour les siennes (en 1919).

Il ressort de ces expériences multiples que les mouvements d'objets sont dus à des expansions mobiles plus ou moins analogues à des formes vivantes sortant du corps du médium.

Tel était l'état de nos connaissances en 1930, lorsque Osty a fait à l'Institut Métapsychique avec son fils Marcel sur Rudi Schneider (dont Schrenck Notzing avait déjà constaté la notable médiumité), des expériences remarquables provoquées par un hasard heureux, mais fécondées et développées par

une longue série d'ingénieuses et patientes investigations. Elles constituent un progrès énorme dans nos connaissances sur l'ectoplasmie.

On sait que dans un spectre lumineux, suivant la longueur des vibrations, il y a des ondes allant de l'ultra violet à l'ultra rouge. Notre rétine ne peut apercevoir que les ondes allant du violet au rouge. l'ultra violet et l'ultra rouge sont invisibles. Par des verres appropriés on peut ne laisser passer d'une lampe allumée que les rayons de l'ultra rouge. Or si l'on dirige ces rayons (bien entendu, invisibles) vers une cellule photoélectrique, cette cellule se trouve actionnée par eux. Un dispositif simple fait qu'il n'y a pas de sonnerie électrique tant que la lumière rouge agit sur la cellule photo-électrique. Mais dès qu'on interrompt le rayon rouge en passant la main par exemple, ou un objet quelconque, sur le trajet du rayon, il y a selon les dispositions expérimentales, faciles à imaginer, qui ont été prises, soit une sonnerie électrique, soit un signal électrique s'inscrivant sur un cylindre, soit simultanément les deux phénomènes. On peut donc savoir quand un objet quelconque a passé sur le trajet du rayon.

Dans ces expériences mémorables de l'Institut Métapsychique, Rudi Schneider était, ainsi que tous les assistants, séparé du rayon rouge par un paravent en toile métallique très serrée. De plus on lui tenait les mains et ses mains étaient entourées d'une bande fluorescente (au sulfure de calcium). Donc on pouvait voir la position de ses mains tout

le temps. En outre, on avait disposé un appareil photographique, de telle sorte qu'au moment de l'interruption du rayon rouge, il se produisait un courant électrique qui provoquait instantanément un éclair de magnésium.

Ainsi toute possibilité de fraude était écartée, 1° par la tenue des mains, 2° par la vue des mains de Rudi, 3° par le paravent métallique. En outre, si quelque objet matériel frauduleux avait interrompu le rayon rouge, il y aurait eu photographie du dit objet, dénonçant la fraude.

Eh bien! dans ces conditions très rigoureuses d'expérimentation, quelquefois — et généralement après que Rudi avait indiqué que le phénomène allait avoir lieu — il y eut interruption du rayon rouge et cela sans qu'aucune manifestation extérieure visible se fût produite.

Par conséquent, sans que nous puissions insister sur les modalités minutieuses qu'expose Osty dans son livre récent, il y a des **ectoplasmes invisibles** qui interrompent le rayon rouge et agissent sur lui comme s'ils étaient objets matériels.

L'ectoplasme, c'est à dire la projection d'une force au-delà du corps du médium, a donc une première phase d'invisibilité, une seconde phase pendant laquelle il apparaît comme une vapeur, ou un fil fluidique, et où il commence à être visible, une troisième phase pendant laquelle il est tangible, visible, quelquefois très net, mais le plus souvent informe. Nous verrons dans un chapitre ultérieur que cette forme peut revêtir des appa-

rences et presque la réalité d'un être vivant (quatrième phase).

Si étrange que soit l'ectoplasmie, elle n'est pas le seul phénomène singulier de cette métapsychique physique. Il y en a encore beaucoup d'autres.

D'abord les phénomènes lumineux.

Presque de tout temps on avait observé que de rares individus avaient parfois une auréole autour de la tête. De l'auréole des Saints nous ne parlons que pour mémoire. Mais dans certains cas, de nos jours, on a observé aussi une auréole. D'Arsonval et Curie ont vu autour de la tête d'Eusapia une espèce de zone obscure suivie d'une zone lumineuse comme dans l'espoir noir cathodique quand il y a décharge dans un tube de Crookes. Ossowietzky prétend qu'il voit une auréole verte entourant la tête d'individus qui sont menacés d'un grand danger, mais je lui laisse la responsabilité de cette affirmation (!!)

J'ai vu avec Bugik des figures fantomatiques éclairées assez pour qu'on puisse distinguer nettement les traits de ces fantômes.

En général, les lumières sont comme des éclairs qui se promènent. Avec Bugik, elles ressemblent à des yeux; avec Eusapia, à de petites langues de feu; avec Stanton Mosès et surtout avec Home, comme des boules de feu. « J'ai, dit Crookes, vu, dans une expérience avec Homes, un corps solide lumineux par lui-même, à peu près de la grosseur d'un œuf de dinde, flotter sans bruit à travers la chambre, s'élever plus haut que n'auraient pu le

faire les assistants et descendre doucement par terre. »

Lévitations. — Les phénomènes de lévitation constatés aussi chez les saints, et même assez fréquemment, relèvent encore des phénomènes de la métapsychique objective. Les lévitations les plus connues et les mieux authentifiées sont celles de St-Joseph de Copertino (1603-1663). Dans la vie de St-Joseph, publiée en 1753, il est dit que maintes fois Joseph se levait de terre, que dans certains cas il restait suspendu en l'air en présence de tous les frères de son ordre. Le pape Urbain VIII fut témoin de cette lévitation.

Les médiums modernes ont donné maints exemples de ce phénomène paradoxal. Le plus beau est toujours celui de Home qui s'éleva au-dessus de la tête des assistants, et fit au plafond une marque avec un crayon. Il passa la fenêtre d'un appartement qui était à un étage élevé et revint par une autre fenêtre comme s'il nageait dans l'air. Quand il revint il se mit à rire. On lui demanda pourquoi ?

« C'est, dit-il, que si un policeman m'avait vu, il n'aurait pas compris ».

A vrai dire, nous ne comprenons pas davantage.

Morselli a observé sur Eusapia une très belle lévitation. Stanson Moses fut lévité plusieurs fois, comme aussi récemment Rudi Schneider dans d'excellentes conditions de contrôle.

La lévitation n'est donc pas un phénomène plus

contestable que les autres phénomènes de télékinésie (1).

Raps. — Un des plus beaux phénomènes de la métapsychique objective, ce sont les raps. Malheureusement les raps assez forts pour être nettement entendus, sont phénomènes assez rares.

Voici en quoi il consiste. Si parmi les assistants mettant les mains à la table, il se trouve un puissant médium, on entend parfois des vibrations sonores de la table, souvent ces vibrations que normalement le médium ne peut pas produire puisque ses mains sont immobiles, sont intelligentes. (Rappelons que c'est par les raps que les phénomènes spiritiques ont apparu pour la première fois dans la famille Fox à Hydesville).

Jamais je n'ai entendu des raps forts. Maxwell en a eu de très beaux avec son sujet Alice. Souvent, pour ma part, sur deux ou trois sujets différents, j'ai obtenu des raps, mais ils étaient faibles. En collant mon oreille sur la table j'entendais distinctement de légers bruits, comme des grattements.

Youjeritch m'a dit avoir entendu des raps très forts à distance, produits par une personne de sa famille qui n'était pas du tout une professionnelle.

Donc il peut y avoir des raps et des phénomènes

(1) Dans un livre richement documenté sur la lévitation, M. Olivier Leroy (Ed. du Cerf, Juvisy 1932), insiste sur la lévitation des saints à laquelle il croit d'ailleurs beaucoup plus qu'à celle des médiums (!!!) quoiqu'il accepte toutefois la lévitation de certains médiums.

mécaniques sans qu'il y ait de médium pour les produire.

Avec Staton Moses, avec Home, les raps étaient très forts.

Voici un fait qui m'a été raconté par un très compétent observateur, C. de Vesme, en qui on peut avoir toute confiance.

Il reçoit de son frère, dans une enveloppe remise par la poste, des cheveux de son père mort depuis quelque temps et alors, dans un sentiment de piété filiale, il embrasse ces cheveux blancs. A peine l'a-t-il fait qu'il entend des coups très forts retentir sur une table près du lit. Ces coups se répètent nettement avec un rythme particulier.

Deux jeunes gens avaient à l'hôpital un ami assez gravement malade. Ils demeuraient assez loin l'un de l'autre dans la même ville. Au même moment tous les deux entendent des coups frappés à leur porte. Personne dans la rue, ils ont alors l'idée que leur ami est mort. En effet en arrivant à l'hôpital ils constatent la mort de leur camarade.

Madame d'Ulrich — pseudonyme d'un écrivain distingué — entend des coups répétés sur sa table. Le rythme est le même que celui avec lequel son fils tout petit disait : « Maman, maman »; les coups augmentent jusqu'à ébranler le vase de cristal. A ce moment, son fils, soldat d'infanterie, venait d'être tué. **(Traité de Métapsychique P. 413)**

Je pourrais multiplier les cas de ce genre, mais je vais en donner un qui m'est personnel, et qui est remarquable à bien des points de vue.

L'expérience m'a été donnée par une dame qui n'est pas professionnelle et qui n'a **eu de raps que ce jour-là,** mais alors, combien intéressants !

Cette expérience me paraît à tous égards une des plus brillantes de la métapsychique. Je l'ai donnée avec détails dans mon **Traité de Métapsychique** (p. 302 à 305). Je la résume ici. Par des coups nous eûmes cette phrase : **Banka, la mort guette famille** (Juin 1906 à 22 h. 30). Or cette monition se rapporte rigoureusement à l'assassinat par des officiers serbes de Draga (fille de Banka) reine de Serbie, et des deux frères de Draga, fils aussi de Banka. L'heure coïncide, étant donnée la distance de Belgrade à Paris, exactement avec le moment où les conjurés serbes sortaient pour commettre ce crime. Le mot de Banka n'est pas tout à fait exact. Le père de Draga s'appelait Pandja, et quand je dis «dj» c'est une lettre de l'alphabet serbe qui n'est pas dans l'alphabet romain et qui peut être aussi bien un «C» qu'un «K».

Voilà donc une monition précise à trois mille kilomètres de distance, alors que, dans le petit cercle de quatre assistants formé à Paris, aucune des personnes présentes ne connaissait certainement ni le nom de Draga, encore moins le nom de Banka, encore moins, si possible, le complot de Belgrade. Or l'événement qui allait se produire est indiqué en termes si concis, si décisifs, que si l'on avait été au courant de tous les faits, on n'aurait pas pu trouver mieux que ces quatre mots fatidiques : « **la mort guette famille** ».

Attribuer ceci au hasard est follement absurde. La probabilité, impossible à évaluer, est au-dessous de $\left(\frac{1}{10}\right)^{-10}$.

Bref l'histoire des raps est si curieuse que j'engagerais volontiers quelque jeune métapsychiste à en faire une monographie détaillée.

Je dirai encore quelques mots d'autres faits matériels.

1° Ochorowiez, expérimentant avec Stanislawa Tomsik, a constaté avec une petite roulette de poche que Stanislawa pouvait arrêter la boule, à condition qu'elle ne tourne pas trop vite, au numéro voulu.

2° On a constaté l'action électrique d'Eusapia, de Stanislawa et d'autres sujets.

Madame d'Espérance agissait sur l'aiguille aimantée. Slade faisait de même.

Ces faits sont bien indiqués dans l'excellent livre de Sudre : « **Introduction à la Métapsychique humaine** (p. 249 à 272).

Apports. Tout est incompréhensible dans l'action de l'esprit sur la matière. Le plus étrange peut être c'est l'histoire des apports. Bozzano a écrit là-dessus un mémoire, détaillé et instructif comme toujours. Je ne citerai que deux faits. (**Luce e Ombra**, 1930 **passim**).

Madame Frondoni Lacombe expérimentant à Lisbonne avec la comtesse de Castelvitch, dit : « **Je lui tenais les mains et j'étais seule avec elle.** Alors

soudain un objet très lourd tomba avec grand fracas à côté de nous, c'était une grosse buche de bois qui se trouvait dans la pièce voisine dont les portes étaient fermées.

Madame de Castelvitch eut tellement peur qu'elle ne voulut pas recommencer.

L'autre fait que j'ai communiqué à Bozzano, est celui de mon ami Paul de Pitray, petit fils de la célèbre comtesse de Ségur, née Rostopchine.

A Buenos-Ayres où il vivait en 1898, il faisait avec quelques amis, des expériences de table tournante. Pas de médium professionnel. Il fut dit par la table : « **Je vous apporterai des fleurs** » et un gros bouquet de violettes de Parme fut jeté sur la table, alors qu'il ne s'en trouvait pas à Buenos-Ayres à ce moment, mais seulement à 250 kilomètres de là. Puis il y eut un apport d'un billet de banque de 5 centavos. Les personnes présentes demandèrent alors un billet de banque de mille piastres. La table répondit : « **Je ne peux pas, car ce serait un vol** ».

Serge Yourjevitch m'a raconté que dans une pièce où il n'y avait personne, séparée d'un salon par une glace, il entend retentir une clochette. Alors le son semble se rapprocher, la clochette **traverse la glace,** toujours en sonnant, et, après un trajet assez prolongé dans le salon, vient y tomber.

J'ai pu assister de très près, dans des conditions irréprochables, à un phénomène singulier (qui est analogue à un apport). A l'Ile Ribaud, je tiens dans ma main la petite main droite d'Eusapia et en pleine lumière nous voyons tous (nous, c'est-à-dire

Ochorowicz, Oliver Lodge, Myers et moi), la main gauche d'Eusapia élevée en l'air et tenant un crayon. Alors Eusapia dit qu'elle va faire passer la substance bleue du crayon dans mon index. Et en effet avec mon index sur du papier blanc je peux tracer des lignes comme si j'avais eu un crayon bleu à la main. Je vois encore, dans cette expérience extraordinaire, devant une bougie placée sur la table à quelques centimètres de distance, Ochorowicz et Myers (Myers avec son lorgnon) regardant de très près les traits bleus que faisait mon index se promenant sur le papier.

Voici encore une autre expérience que j'ai faite avec Eusapia chez Flammarion. Je tenais la main droite d'Eusapia et Flammarion la main gauche. Derrière le rideau un gonflement se produit et Eusapia dit que c'est la main de John. Alors je dis : « **Passez-moi une épingle, je vais voir si John est sensible** » et je pique avec l'épingle le soi-disant moignon de John à travers le rideau. Mais je n'ai pas continué; car à mesure que je piquais, il me semblait qu'une épingle s'enfonçait dans le haut de mon bras et me faisait très mal, ce qui fit beaucoup rire Eusapia.

Comme preuve excellente de la nature fluidique des formes qui apparaissent, il faut citer le témoignage donné par les **moulages.** Avec Kluski notamment, de très beaux moulages ont été obtenus. Des mouleurs experts ont déclaré qu'il s'agissait en toute évidence de mains vivantes seules capables de produire de pareils moulages. On ne peut expli-

quer ces entrelacements de doigts qu'en supposant que la main fluidique entourée de paraffine s'était dissoute comme un nuage (1).

Que des mains fluidiques puissent ainsi se dissoudre, **fondre** pour ainsi dire dans la main, il y en a des exemples authentiques. Crookes l'a vu avec Florence Cook, et F. Bottazzi, physiologiste expérimenté, l'a vu avec Eusapia. « Je serre, dit-il, la main qui s'évanouit sous mon étreinte, elle se fond, se dématérialise, se dissout ».

Autres faits singuliers de métaphysique objective.

De Vesme vient de rapporter (**Revue spirite**, 1932) des faits anciens et récents plus difficile peut-être à comprendre que tout le reste, ce qui n'est pas peu dire. De nombreux témoins ont vu dans les airs, pendant plusieurs heures de suite, des soldats armés, si bien que dans un cas une troupe de cavaliers réels, commandés par un officier, va au-devant de cette armée fantomatique. On vit cette armée fantôme se détacher pour aller au-devant de l'officier réel, puis tout disparut.

(1) Je noterai le fait suivant que je tiens de Geley. Dans ses expériences avec Klusky, il y avait un bain de paraffine. Alors les personnes présentes disent : nous voulons le moulage jusqu'au coude. Un autre dit : « nous voulons un pied d'enfant ». Alors Geley impatienté dit « pourquoi pas un derrière ? ». Quelque temps après il y eut un *grand floc* dans la paraffine qui éclaboussa les assistants, c'était le moulage en paraffine d'un derrière. Il était si mince et si fragile qu'il ne put être modelé.

Que dirai-je encore des faits singuliers d'une musique survenant au moment de la mort, ce que Bozzano appelle **musique transcendentale (phénomènes psychiques au moment de la mort,** trad. française 1927, P. 225 à 236).

Je citerai seulement le fait suivant.

Un enfant, frère du docteur K. était à l'agonie. La chambre était éclairée par le soleil de midi, tous les membres de la famille avec le docteur, son frère, étaient réunis ; ils entendirent soudain un chant mélodieux. Ce chant divin était une plainte suave et mélancolique due à une voix de femme. Il continua pendant plusieurs minutes, puis s'affaiblit en paraissant s'éloigner de plus en plus. Il avait commencé avec l'agonie de l'enfant, il se termina avec sa mort.

Il y a eu à propos des chevaux d'Elberfeld des hommes instruits, compétents, qui admettent que ces chevaux peuvent calculer. Maeterlinck a écrit à ce sujet des pages intéressantes. Il n'est pas suspect de crédulité. Claparède, psychologue éminent de Genève, demanda au cheval Mohamed, en l'absence de M. Krahl, la racine quatrième du nombre 456.756. Et en quelques secondes Mohamed a répondu. L'indication des chiffres étant donnée par des mouvements de la patte (! !)

Il est bien difficile de se faire une opinion; je pencherais à la négative. Mais en tout cas, avant d'étudier la métapsychique animale, conviendrait-il de mieux connaître la métapsychique humaine.

Psychométrie. Le mot psychométrie est exé-

crable, cependant il a été si souvent employé qu'il ne me paraît plus possible d'en employer un autre. Les auteurs qui ont écrit sur les choses occultes ont appelé psychométrie la lucidité survenant par contact avec une chose matérielle.

Les professionnels de lucidité, quand on leur demande de donner des détails sur telle ou telle personne, insistent souvent pour avoir entre les mains un objet lui ayant appartenu. Je me contenterai de citer une expérience à laquelle j'ai assisté, car je donne une place (peut-être un peu exagérée) à mes expériences personnelles (1).

I.- Je citerai d'abord une belle expérience faite chez moi en présence de Myers par Me Thomson. Elle est endormie et a pris la personnalité de Nelly, sa fille morte. Mon fils Georges était présent. Alors nous donnons à Mme Thomson la montre que portait mon fils, elle dit tout de suite : « **Il y a du sang sur cette montre et je vois trois générations mélangées** » (three generations mixed).

Il est impossible de mieux dire. Cette montre avait appartenu à un frère de ma femme, Georges Aubry, tué à la bataille de Vendôme en 1870. Le

(1) Je citerai une faute de typographie singulière et comique dans mon livre « *L'avenir et la Prémonition* » M. Servadio, dans *Ricer apsichica,* est le seul qui l'ait remarquée. Il publia avec plus de détails que celles des autres mes expériences. Je dis : « Les Dieux me préservent de croire que mes expériences valent moins que les expériences des autres » (p. 58) C'est *mieux* qu'il faut lire. *Moins* me fait dire une chose ridicule et absolument contraire à ma pensée.

père de Georges avait pris cette montre et l'avait donnée à mon fils, son petit fils.

Du sang sur cette montre, trois générations mélangées, quelle lucidité merveilleuse, invraisemblable !

M. Pagenstecher, cité par Sudre, a obtenu aussi de beaux exemples de psychométrie.

Tout de même, quoiqu'il soit relativement assez simple d'admettre que les objets gardent en eux une **émanation des choses**, il semble bien que pour la lucidité l'objet ne soit pas indispensable. Il aide à la lucidité, de même que, pour les voyantes, le tirage des cartes, la vision dans un cristal, le marc de café, la consultation des tarots, aident le médium à trouver ce qu'il cherche. Pour la psychométrie, comme d'ailleurs pour tous les autres phénomènes, nous sommes encore en pleine obscurité.

On peut provisoirement admettre que la présence d'un objet est utile, mais non indispensable.

Les fantômes. Nous avons vu dans les chapitres précédents : 1°. — qu'il y a parfois des fantômes vus par plusieurs personnes (dans des conditions non expérimentales) ce qui exclut à peu près complétement l'hypothèse de l'hallucination.

2°. — Que souvent, dans des conditions expérimentales déterminées, il y a des phénomènes de télérgie, de télékinésie, formation d'ectoplasmes, expansions matérielles pouvant être photographiées, ou agissant sur des rayons infra-rouges.

Nous allons voir que ces ectoplasmes peuvent prendre les apparences, presque les réalités d'êtres

vivants paraissant indépendants du médium lui-même dont ils émanent et auquel ils ne sont plus reliés. Sauf leur naissance et leur disparition, ils sont vraiment des vivants (??)

Je pourrai en citer de **très nombreux cas,** mais, fidèle au plan de ce livre, je me contenterai de n'en indiquer que quelques-uns, renvoyant à mon **Traité de Métapsychique,** aux ouvrages de Flammarion, de Gabriel Delanne, de Bozzano, et de Sudre.

1°. — C'est d'abord (et toujours) aux admirables expériences de Crookes qu'il faut revenir. Il a vu, touché, photographié Katie King qui avait toutes les apparences d'une personne réelle. Il était seul avec Mlle Florence Cook dans son laboratoire, et il a pu observer Katie King en même temps que Florence Cook. Il a même pu entendre battre le cœur de Katie. Rien de plus émouvant que les adieux de la mystérieuse et fantomatique Katie King. Elle déclare qu'elle est forcée de partir, et, s'adressant à son médium Florence Cook, qui gisait inanimée sur le plancher, Katie la toucha et lui dit: «**Eveillez-vous, Florence, il faut que je vous quitte maintenant.**» Florence s'éveilla, et, toute en larmes supplia Katie de rester encore, mais ce fut en vain. Katie avec sa robe blanche disparut. Sir William Crookes s'avança vers Florence défaillante, pour la soutenir, mais Katie King disparut comme une fumée. Elle ne se montra plus jamais.

Rien que cette expérience faite par un homme tel que Crookes suffirait. Sudre dit avec raison: « dans un congrès scientifique, 24 ans plus tard,

le grand savant, parvenu à l'apogée de sa gloire, déclarait solennellement qu'il n'avait rien à rétracter. On ne peut pas séparer le Crookes du thallium et des rayons cathodiques, du Crookes de Katie King.»

II°. — Mon ami, le docteur Gibier, savant éminent, directeur de l'Institut Pasteur de New York, opérant avec un médium remarquable, Madame Salmon, l'enferme dans une cage de fer dont il a seul la clef. Et alors il voit sortir de la cage une femme qui semble vivante, mince. Elle parait plus jeune de 25 ans que Madame Salmon. Puis arrivent la petite Mandy qui a un mètre de haut seulement, puis un homme de grande taille dont Gibier a pu serrer la main masculine, vigoureuse, musclée. Tous ces personnages restaient en scène quelques secondes seulement et semblaient se presser pour passer à leur tour.

III°. — Avec le puissant médium polonais Kluski, lequel par malheur, consent difficilement à faire des expériences, Geley dans le laboratoire de l'Institut Métapsychique de Paris, l'ayant mis tout nu, a vu apparaître différentes formes vivantes: une vieille femme édentée et ridée, un officier polonais en uniforme avec son kipi, un officier allemand également en uniforme avec le casque à pointe.

Geley m'a raconté l'histoire suivante. A Varsovie, étant assis avec un ami de Kluski, et Kluski lui-même, un officier polonais, ami de Kluski, lui dit : « je ne croirai aux fantômes que lorsque j'en

aurai vu une centaine. Alors presque aussitôt, un grand vent ouvrit la fenêtre, éteignit une des lumières. Puis successivement, devant le canapé passe, interminable, un défilé de formes différentes, de femmes, d'enfants, de vieillards, de soldats, de prêtres. Il y avait de quoi trembler et l'assistance (trois personnes) tremblait en effet. (1)

IV°. — J'ai eu l'occasion dans des conditions de contrôle irréprochable (2) d'observer à la villa Carmen un fantôme qui se produisait par l'intermédiaire de Marthe Béraud, chez le général Noël, brillant élève de l'Ecole Polytechnique commandant l'artillerie à Alger. Ce fantôme, qui se donnait le nom ridicule de Ben Boa, a pu en soufflant dans un tube contenant de l'eau de baryte faire blanchir l'eau de baryte comme s'il avait excrété de l'acide carbonique à la manière d'un vivant. Le fantôme était à demi debout au devant de Marthe qui était assise. Des photographies stéréoscopiques démonstratives ont été prises. Delanne, les assistants et moi-même nous avons vu nettement le fantôme séparé de Marthe.

Une autre fois, dans une autre expérience, nous avons tous vu sortir du plancher une vapeur blanche qui peu à peu s'est condensée et a pris la forme d'un individu vivant, un homme, d'assez petite

(1) Je ne me rappelle plus exactement si Geley, qui m'a raconté cette observation, en a été le témoin, ou si elle lui a été racontée par l'ami de Kluski.

(2) Malgré les racontars d'un cocher arabe voleur, que le général avait dû renvoyer.

taille, vêtu d'un caftan. Après avoir, en claudicant, fait quelques pas devant nous, tout près de nous, **à moins d'un mètre de moi,** il a disparu en s'affaissant sur le sol avec un bruit de **clac clac** comme si c'étaient des os qui tombaient sur le plancher. L'impression a été si nette que j'ai pensé à une trappe.

Mais il n'y avait pas de trappe.

A quoi bon d'ailleurs multiplier les récits d'apparitions fantomatiques ? Qu'il y ait des fantômes, cela est tout aussi certain que si je disais: il y a des étoiles.

On ne peut traiter de fantômes les images que nous voyons dans nos rêves, qui apparaissent dans le sommeil ou le somnambulisme. Elles n'ont pas plus de réalité matérielle que les fantaisies de nos songes et de nos cauchemars. Ce ne sont pas des fantômes.

Mais les vrais fantômes sont ceux qui ont une réalité objective, avec des vêtements, un uniforme, un casque, des dentelles, etc.,etc. Les yeux se meuvent, la voix se fait entendre, il y a exhalation d'acide carbonique. Tous les assistants les voient, ils peuvent être photographiés, et déplacent des objets. Nulle différence entre ce fantôme et un être vivant, sinon que quelquefois il disparait, s'atténue, fuyante **ceu fumus in auras.** Il s'est formé par une vapeur et se résout en vapeur.

Jules Romains, dans son curieux roman «**quand le Navire**» a fait remarquer notre extraordinaire inconséquence. Quoi ! nous savons qu'autour de nous des êtres vont apparaître, qui ont tous les

attributs de la vie, et nous ne changeons rien à notre conduite! Nous continuons à vaquer à nos occupations habituelles sans nous dire qu'un mystère, et un mystère effarant, pèse sur nous.

Enfin, passons.... passons...

Les fantômes ne sont pas seulement des êtres humains, ils sont habillés, il y a donc des matérialisations d'objets matériels. Katie King a donné avant de partir des fragments de son vêtement.

Il n'y a pas seulement matérialisation d'hommes, il y a encore parfois matérialisation d'animaux... J'en ai eu pour ma part avec Bugik une qui était tout à fait stupéfiante.

A Varsovie, dans une salle complètement fermée à clef, apparurent, éclairées par une vague lueur, deux formes d'individus fantomatiques dont on ne voyait que les visages. Ils causaient entre eux en polonais. L'un d'eux dit: «**pourquoi as-tu amené ton chien ?** A ce moment nous entendîmes le trottement d'un chien dans la salle. Je sentis ce chien venir vers moi et me mordiller gentiment au mollet, sans me faire mal ailleurs. C'était assez net pour que je puisse distinguer que c'était un tout jeune chien dont je sentais les petites dents pointues. Puis ce chien s'approcha de Geley et le mordit plus fort, de sorte que Geley dit : **assez, assez** ! ce dont je le réprimandai vivement. Il aurait dû dire: **encore** ! **encore** !

Une autre fois, Kluski étant le médium, il y eut, sans d'ailleurs que je fusse présent, matérialisation

d'un grand aigle et cette étonnante photographie a été prise.

On a donc supposé qu'il y a une **idéoplastie,** mot créé par Durand de Cros. L'idéoplastie serait la création d'un objet matériel (probablement transitoire) par la force mentale du médium dont l'idée deviendrait alors une réalité objective.

J'aurai à revenir dans la discussion générale sur ces faits aussi certains qu'effarants.

Ainsi avec Kluski, Geley a vu **un homme primitif** émettant des sons rauques, possédant une crinière et une barbe épaisse, dégageant une odeur de fauve, et léchant les mains des assistants.

Et voici un autre phénomène, tout aussi stupéfiant. C'est celui des fantômes minuscules.

Bozzano en a réuni plusieurs exemples. Je me contenterai de citer celui de Madame Bisson avec Marthe pour médium. Il y eut matérialisation d'un fantôme, mais d'un fantôme minuscule, une petite femme, nue, charmante, ayant toutes les apparences de la vie, assez petite pour se tenir dans la main. Elle regardait et souriait.

Pour expliquer ce phénomène plus que singulier, je ne déclare pas satisfaisante la supposition de Bozzano que le médium, n'ayant pas assez de force pour faire un grand fantôme en fait un petit. C'est se contenter à peu de frais. Bozzano a réuni plusieurs très bons exemples de ces fantômes minuscules.

Les phénomènes de hantise sont aussi inexplicables que le reste. Un cas ancien (1834) absolument

authentifié, est le cas célèbre des **Bellings bells,** observé par le commandant anglais Edward Moor, membre de la société Royale, savant officier, très religieux, qui longtemps hésita à publier les faits extraordinaires dont il fut témoin. En 1834, il n'y avait pas de sonnettes électriques. Or dans la maison du commandant Moor, pendant longtemps, pendant près de deux mois, sans un jour de trêve, toutes les sonnettes de la maison retentissaient avec fracas, la violence des sonneries était telle qu'on ne pouvait pas l'imiter, quelque force qu'on mît. On réunissait dans une chambre de la maison tous les domestiques et dans la maison déserte toutes les sonnettes sonnaient à toute volée. Le commandant Moor conclut en disant: «**les sonnettes s'agitaient pour une cause qui n'était pas humaine**».

Un très beau cas de maison hantée, château de T. en Normandie (Calvados) est rapporté avec détail dans les **annales des Sciences Psychiques** (1892). Pendant plusieurs semaines des bruits extraordinaires et violents se produisent dans la maison, des galopades, des coups qui font trembler les murs, des objets déplacés bruyamment, des cris aigus, furieux, désespérés, des beuglements venus du dehors, des cris comme enragés. Les propriétaires du château qui étaient très religieux, firent faire des exorcismes par un abbé de leurs amis. Après l'exorcisme, il y eut accalmie pendant quelque temps, mais bientôt les phénomènes reparurent.

Je laisse de côté quelques cas de fantômes aperçus quelquefois par diverses personnes à divers moments dans une maison, fantômes qui avaient les mêmes caractéristiques, de sorte que dans la maison on était **habitué** à les voir (!).

Deux fois des fantômes multiples ont été vus en plein jour dans la rue. Madame F. avec sa sœur et une domestique, se promenant, raconte que toutes les trois ont vu la rue d'un village anglais qu'elles habitaient peuplée de personnages qui cheminaient à côté d'elles. Les formes disparaissaient tout à coup et semblaient entrer dans le corps de Madame F. et de sa sœur. Ces formes étaient habillées de costumes anciens. Il y avait aussi deux fantômes d'hommes dont la figure était entourée d'une auréole d'étincelles. Ces figures étaient comme cadavériques. « Nous fûmes, ma sœur et moi, dit Mme F. envahies de terreur comme la domestique qui nous accompagnait. C'étaient des pleurs, des cris, des larmes pendant les 200 mètres de route que nous fîmes en courant, cherchant à éviter cette troupe fantômatique ».

Voici enfin un autre cas ancien (1849) qui se produisit à Hull en Angleterre. M. Bristol qui travaillait comme apprenti charpentier a raconté à Myers, dans tous les détails les faits qu'il a observés, des morceaux de bois remuaient tout seuls, sautaient sur le sol, et se mettaient à danser dans la pièce. Ces phénomènes absurdes durèrent six semaines. Toujours en plein jour, des objets volaient dans la pièce, tantôt en ligne droite, tantôt en fai-

sant des courbes. Si quelqu'un des assistants voulait les prendre au vol, adroitement, ils échappaient à la main qui voulait les saisir. De nombreux visiteurs furent témoins de ces manifestations étranges.

On peut avec Myers supposer qu'il y a une relation entre ces mouvements d'objets et une certaine dette que le propriétaire de la maison n'avait pas payée. Ce propriétaire, M. John Gray, saisi de terreur en voyant s'animer avec des mouvements intelligents ces morceaux de bois, se décida à payer sa dette, et alors les mouvements cessèrent. Qui sait s'il n'y a pas là un rapport de cause à effet(?)

Le phénomène matériel, étrange, se complique d'un phénomène moral.

CHAPITRE IV

DISCUSSION.

Si l'on a eu la patience de lire cet amas étrange, invraisemblable, incohérent, et d'ailleurs forcément incohérent, d'observations et de faits, une question tout d'abord se pose : ces faits sont-ils authentiques ? N'ai-je pas été la dupe de singulières illusions ? Les preuves sont-elles suffisantes pour faire admettre la cryptesthésie, la télékinésie, le sixième sens, les apports, les fantômes, les hantises, et les perémonitions ?

Avant d'entrer dans cette discussion, je veux établir que l'incrédulité du public et des savants devant des faits inhabituels est souvent singulière,

et parfois aussi aveugle certainement que quelques naïves crédulités.

Je citerai à ce propos la comique assertion d'un professeur d'une Université américaine, le très honorable Scripture.

Au Congrès de Psychologie de 1900, j'ai montré aux 150 savants réunis dans ce Congrès, un enfant d'une précocité musicale prodigieuse. Agé seulement de trois ans et trois mois, il jouait très bien du piano, improvisait en jouant des deux mains des marches guerrières, funèbres, nuptiales, des valses, des habaneras. Ce petit Espagnol, Pepito Ariola, a joué deux fois pendant la journée devant tous les membres du Congrès sur un piano que j'avais fait apporter. Il est venu chez moi dans la soirée et pendant plus d'une demi-heure il a joué étonnamment du piano, trouvant des accords extraordinaires, pendant que sa mère, Madame Ariola, était à l'autre bout du salon, causant avec nous.

Eh bien ! pris d'un étrange délire de scepticisme, M. Scripture a osé écrire que nous avions tous été illusionnés et que c'était Madame Ariola qui jouait du piano et non le petit Pepito. Est-ce que l'incrédulité poussée jusqu'à là ne touche pas à la pathologie ?

Assurèment plusieurs des récits que j'ai donnés plus haut n'ont pas l'évidence éblouissante de la précocité musicale du petit Pepito, mais cependant ils sont assez probants pour qu'on ne puisse les révoquer tous en doute et faire un bloc de négations. Pour beaucoup de ces faits, sinon pour tous, j'au-

rais pu instituer une discussion approfondie afin de montrer qu'ils défiaient toute contestation, mais j'aurais ainsi énormement allongé ce livre. Il m'a donc paru préférable d'accepter le témoignage humain quand ceux qui apportent ce témoignage **sont** de personnes comme Mme Verall, Mme Sidgwick, sir William Crookes, Gibier, Lombroso, William James, Fred Myers, sir William Barrett, sir Oliver Lodge, Geley, le colonel de Rochas, etc., etc.

Je me contenterai de deux remarques fondamentales. Ceux qui ont relaté ces phénomènes ne l'ont fait qu'à leur corps défendant, c'est **malgré eux** qu'ils les ont reconnus authentiques, et qu'ils ont consenti à les publier, au risque de se perdre et de compromettre leur réputation de savant.

Croit-on par exemple que j'ai pu admettre sans un énorme déchirement intérieur qu'un **fantôme** en soufflant dans l'eau de Baryte peut produire un précipité de carbonate de baryte ? Croit-on que Crookes ne se soit pas rendu compte qu'il est absurde de voir en pleine lumière un crayon se lever tout seul pour écrire, et une latte s'approcher de ce crayon pour l'aider ? N'a-t-il pas certainement supposé qu'on le traiterait de fou ?

Par conséquent je repousse avec toute la force d'indignation que je puis conserver encore, cet étrange reproche que nous avons **voulu** voir des phénomènes extraordinaires. NON ! NON ! et NON ! **nous avons voulu ne pas le voir.**

On me dit quelquefois : « **vous avez dû être effrayé en voyant ces phénomènes étranges** ? Oui,

je l'avoue, j'ai eu peur, mais peur d'être trompé. Telle fut mon unique et constante frayeur. Je me disais sans cesse « **pourvu que je ne sois pas la dupe d'un fourbe ! pourvu qu'il n'y ait pas de complices** ! Et alors il ne restait plus de place pour d'autres frayeurs que celle-là.

Et je suis sûr, pour avoir reçu leurs confidences, que ce fut aussi l'idée de William James, celle de sir Oliver Lodge, celle de Fr. Myers, celle de Morselli, celle de Schrenck-Notzing, celle de Bottazzi. Ils n'avaient peur que d'une chose, c'est d'être mystifiés par des imposteurs.

Je ferai aussi une autre remarque qui me parait importante — et je suis heureux d'avoir là-dessus, la même opinion que mon illustre ami Bergson. Il n'y a pas de statistique qui tienne. Un seul fait bien observé, religieusement constaté, dans des conditions qui sont irréprochables, suffit à lui tout seul pour établir soit la télékinésie, soit le sixième sens, soit la prémonition, soit la réalité d'un fantôme. Je n'ai pas dans ce dernier livre — je dis dernier car il est problable qu'il n'y en aura plus d'autre, accumulé des faits comme dans mes ouvrages précédents. J'ai indiqué seulement quelques cas qui m'ont paru un peu plus importants que les autres.

Mon cher et savant ami Pierre Janet m'a fait un singulier reproche en me disant que les faits douteux portent dommage aux faits positifs. Hé non ! les faits positifs suffisent. Je prends une solution d'acide sulfurique pur, j'y verse de l'eau de baryte pure, et j'obtiens un précipité blanc insoluble de

sulfate de baryte. Nul besoin de répéter cette expérience, la formation du sulfate de baryte insoluble est un fait qui se suffit à lui-même.

Ainsi, quand je présente à Ossowietzky, incluse dans une enveloppe opaque, une phrase écrite par la comtesse de Noailles, si en pleine lumière l'enveloppe opaque, dont j'ignore absolument le contenu, reste toujours devant mes yeux sans être ouverte, et si Ossowietzky me dit : il y a de la nuit et de la lumière, c'est un vers d'Edmond Rostand, un vers de Chantecler, dit par le coq, et si réellement dans l'enveloppe il y a : **c'est la nuit, qu'il est beau de croire à la lumière**, un vers de Chantecler dit par le coq, cela me suffit pour dire qu'il y a un sixième sens, c'est-à-dire connaissance par l'intelligence d'Ossowietzky d'un fait réel que ses sens normaux n'ont pas pu lui révéler. Je n'ai pas besoin d'aller plus loin. La réalité du sixième sens est par cette seule expérience, prouvée ; car, sous peine de tomber dans l'absurdissime, on ne peut attribuer au hasard les paroles d'Ossowietzky.

Comme le dit Bergson, la preuve statistique, en certains cas, ne signifie rien, et une seule expérience parfaite, c'est assez.

Le hasard est un Dieu qu'on peut toujours appeler à son secours. Soit ! appelez-le, ce Dieu, si bon vous semble, je ne perdrai pas mon temps à répondre à ce personnage.

Aussi bien tous les faits que j'ai exposés précédemment, faits qu'intentionnellement je n'ai pas voulu rendre plus nombreux, encore que ce m'eût

été facile, je les considère comme authentiques. D'une part, sauf exception bien entendu, il n'y a ni fraude ni mauvaise observation; d'autre part, il est fou de les attribuer au hasard.

Alors pourquoi à toute la métapsychique oppose-t-on (dans le grand public, et surtout chez les savants) une telle résistance ? Cela vaut la peine d'être examiné de près, car il serait insensé d'accuser les opposants d'imbécillité ou de mauvaise foi. Ils ne sont ni pires, ni meilleurs que nous et les causes de leur résistance doivent être scrupuleusement analysées.

Il y a autour de nous des faits habituels, très habituels, presque universels, au milieu desquels nous nous mouvons. Alors nous les acceptons sans réfléchir. Car ils se présentent à nous depuis notre enfance, à chaque minute, à chaque seconde de notre vie. Nous ne voyons que ce que nos yeux nous font voir. Nous n'entendons que les bruits qui ont résonné à nos oreilles. Il y a près de nous des êtres réels en chair et en os. Les objets matériels ne se déplacent jamais que si une force mécanique, que nous croyons connaître, les met en mouvement. Nous ne pouvons pas pénétrer le plus petit fragment de l'avenir.

Voilà, parait-il, des vérités incontestables, éclatantes.

Et alors nous appuyant sur l'expérience personnelle de toute notre vie, sur les traditions, les habitudes, les actions de nos parents, de nos amis, de tous les hommes, sur les enseignements que des

milliers de livres consignent dans nos bibliothèques, nous ne pouvons pas admettre qu'il y a autre chose que ce que nos yeux ont vu, que ce que nos sens nous ont révélé.

Il y a de fortes raisons pour penser ainsi, car pendant des années et des années, des milliers et des milliers d'hommes, ne vivent que dans l'**habituel**. L'habituel nous enveloppe, nous encercle dans un monde très cohérent où tout parait s'expliquer par des lois mécaniques, et psychologiques, lois que la science étudie avec une fructueuse obstination sans chercher à pénétrer dans **l'inhabituel.** A force de vivre ainsi dans ce monde cohérent, logique, inflexible, qui met autour de nous son réseau serré et étroit, nous nous refusons à accepter l'inhabituel.

Et cependant l'inhabituel existe. Nous venons d'en donner ici des exemples multiples.

Et pourquoi n'existerait-il pas ?

S'il se mettait en contradiction avec les faits scientifiques dûment constatés, on pourrait le révoquer en doute et même le nier, mais il n'est pas en contradiction avec la science classique; il ne renverse rien.

Voici qu'apparait soudain un fantôme dont la photographie reproduit les formes. Nous pouvons toucher ce fantôme, sentir sa main, palper ses cheveux. Eh bien ! cela ne me fera pas dire que la physiologie n'est pas une science précise, la physiologie de l'inhabituel ne changera rien à la physiologie de l'habituel, elle y ajoute quelque chose,

elle ne lui enlève rien. La strychnine continuera à produire des convulsions, le quotient respiratoire aura le même chiffre. Que notre intelligence reçoive des vibrations inconnues, cela ne modifie rien aux lois de la perception sensorielle. La loi de Fechnes demeure intangible.

Les vérités de la métapsychique ne renversent rien des lois que la science a établies. Elles introduisent dans la science un nouveau chapitre, celui de l'inhabituel. Voilà tout.

Nous trouvons dans une des plus glorieuses découvertes de la science contemporaine classique une invasion admirable de l'invraisemblable et de l'inhabituel. En ce moment, dans le silence de la nuit, je n'entends absolument rien, et je pourrais affirmer qu'il n'y a pas de vibrations sonores autour de moi. Si quelqu'un, il y a vingt ans, avait osé me dire: «vous allez entendre, dans votre chambre, à votre gré, ce qui se dit en ce moment à Berlin, à Londres, à Rome, à New-York, alors j'aurais ri au nez de ce fou ! Et cependant aujourd'hui quoi de plus naturel ? de plus industriel, de plus commercial ? J'ai un appareil récepteur, et en tournant une manette, je puis entendre retentir à mon gré concerts ou discours de Berlin, ou de Londres, ou de Rome, ou de New-York. L'inhabituel et l'invraisemblable d'autrefois ont passé même dans nos habitudes.

Veut-on d'autres exemples ? J'ai connu le temps — et j'en ai souffert — où on disait: « **ceux qui prétendent qu'on pourra se soulever en l'air avec**

des machines volantes, sont des insensés qu'on devrait enfermer dans des asiles comme atteints d'aliénation ». Ainsi parlait-on jusqu'à la fin du XIXème siècle. Eh bien ! les premières années de notre XXème siècle ont vu les débuts de l'aviation. Et l'aviation fera de tels progrès que d'ici quelques années ce sera le principal moyen de transport (et de guerre aussi, hélas !). L'inconnu, l'inhabituel, l'invraisemblable ont passé dans les mœurs.

Autant il serait difficile d'accepter des faits nouveaux qui contredisent les faits connus, autant il faut admettre, si l'on a de formelles preuves, les faits nouveaux qui ne contredisent rien.

Dans les sciences qui ne sont pas des sciences mathématiques, il n'y a qu'une preuve qui compte, c'est la preuve expérimentale, c'est-à-dire l'observation, car la preuve expérimentale n'est qu'une observation provoquée, suivant la forte expression de Claude Bernard. En général, l'observation soit spontanée, soit provoquée, est à la base de toute science et celui-là n'est pas un vrai savant qui ne s'incline pas devant la puissance des faits. Il n'y a ni autorité, ni théorie, ni enseignement classique, ni opinion du populaire qui comptent. Ossowietzky me dit que dans cette enveloppe cachetée il y a un vers de Rostand, or il ne peut le savoir que par une sensibilité paranormale. Je ne fais donc pas de théorie en disant que cette sensibilité paranormale existe, je ne fais qu'exprimer un fait indiscutable qui devrait forcer le vulgaire et les savants à s'incliner. C'est inhabituel, c'est invraisem-

blable, soit ! mais c'est vrai et je dirai comme le grand Crookes : « **Je ne dis pas que c'est possible, je dis que cela est** ».

Pourtant, je comprends très bien pourquoi on hésite à admettre ces faits inhabituels. La certitude ne se manie pas comme on veut. Quand nous voyons, même en éclatante netteté, des faits étranges et inhabituels, malgré nous le doute nous envahit. Au moment même où nous avons constaté un fait extraordinaire, nous sommes convaincus et solidement convaincus ; mais bientôt la solidité diminue. Au bout de quelques heures, de quelques semaines, et à plus forte raison de quelques années, la certitude du fait observé, s'il est unique et invraisemblable, finit par s'évaporer.

Et c'est très dommage.

On n'a plus confiance dans son ancienne affirmation. Pour que nous soyions définitivement convaincus, il faut que le phénomène métapsychique, c'est-à-dire inhabituel, se répète incessamment. « **Sur les ailes du temps la certitude s'envole** ».

Il est un autre obstacle à la diffusion de nos idées : c'est qu'elles rencontrent partout des critiques acerbes, l'hostilité des incompétents et des ignorants, quelquefois — ce qui est plus grave — l'indignation de savants judicieux et expérimentés. Alors nous sommes gagnés par cette incrédulité universelle. Que répondre à ceux qui haussent les épaules en disant : « **ce sont des histoires bonnes à faire peur aux enfants** ». Que répondre aussi à ceux qui vous disent «montrez-moi un phénomè-

ne, et je vous croirai ! » C'est à peu près absurde que si on disait à un géologue : « **faites tomber une météorite dans mon jardin, et je croirai aux météorites** ».

Voilà pourquoi il me paraît inutile de répondre à ceux qui n'admettent pas l'observation et l'expérience comme souveraines maîtresses de leurs convictions. Et de même que j'ai répété la parole de Crookes, je répéterai la parole d'Oliver Lodge : « nier les faits, c'est se diminuer ».

Les savants, en effet, quand ils font des expériences ne comptent jamais avec l'inhabituel et ils n'y croient pas. Pourtant, à mesure que les sciences traitent des sujets plus compliqués, l'inhabituel devient plus possible. Voici par exemple en physiologie un fait éclatant, c'est l'arrêt du cœur par l'excitation électrique du nerf pneumogastrique. Mais il se peut que dans certains cas le pneumogastrique n'arrête plus le cœur, par exemple quand on a au préalable donné une forte dose d'atropine. L'atropine est un poison qui tue un homme à une dose bien inférieure à un décigramme. Mais à une chèvre on peut donner une dose cinquante fois plus forte sans que l'animal en pâtisse. En médecine, les faits pathologiques étant plus compliqués encore que les faits physiologiques, on rencontre bien souvent des exceptions embarrassantes.

Avec les grands médiums, **tous les phénomènes sont inhabituels,** on n'est jamais sûr que l'expérience va donner le résultat prévu. Plusieurs échecs ne prouvent rien, et il faut une grande pa-

tience pour recommencer sans se lasser malgré les échecs répétés. Des médiums, comme Eusapia et Miss Goligher, produisent des ectoplasmes, mais bien souvent on n'obtient rien. Il faut des méthodes tout à fait nouvelles pour expérimenter sur l'inhabituel.

Je connais des médiums qui ont quelquefois donné d'étonnantes réponses de divination, mais combien de fois ont-ils échoué ? On est souvent écœuré en constatant qu'après une très belle preuve de lucidité, en opérant exactement dans les mêmes conditions, on n'obtienne plus rien pendant plusieurs jours et parfois plusieurs semaines. Tous les sujets n'ont pas l'admirable lucidité d'Ossowietzky qui ne commet jamais d'erreurs.

J'ai, ainsi qu'Osty, souvent interrogé des voyantes. Quelquefois j'ai eu d'excellentes réponses, mais bien souvent je n'ai eu que des bafouillages.

Nous pouvons presque comparer, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, nos expériences sur l'inhabituel aux tentatives que ferait un géologue pour obtenir la chute d'une météorite. Il n'y peut absolument rien. Il doit se contenter de noter le phénomène quand il se produit. Est-ce une raison pour le nier ? comme a osé le faire Lavoisier, le noble prince de la science ?

*
**

En définitive, qu'est-ce que la métapsychique ?

Je l'ai définie — et j'adopte la modification légère qu'a faite Sudre dans son excellente : « **Intro-**

duction à la métapsychique humaine »: une science qui a pour objet des phénomènes physiologiques ou psychologiques de nature jusqu'à présent mystérieuse, dus, soit à des forces qui semblent intelligentes, soit à des facultés inconnues de l'esprit».

Mais les définitions sont toujours imparfaites, et celle-là comme les autres.

Je mettrai d'abord en pleine lumière un fait qui me parait absolument prouvé et qui a pour moi une certitude égale à celle des faits les plus positifs des sciences classiques, par exemple la fixation de l'oxygène sur les globules rouges du sang, la dilatation des corps par la température, la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène. Voici ce fait éclatant: **il y a à la connaissance de la réalité des voies qui sont autres que les voies sensorielles normales.**

C'est ce que j'ai appelé le sixième sens. Et je me rends parfaitement compte que ce mot n'est pas du tout une explication, c'est l'enoncé d'un fait.

Mais que d'obscurités ! Qui dit **sens** présuppose des organes sensoriels. Or pour le sixième sens, il est impossible de lui trouver un organe sensoriel quelconque. La vue, le toucher, l'ouie, même en leur supposant une acuité extraordinaire, une hyperesthésie invraisemblable, ne peuvent donner raison des faits observés. Nous sommes contraints d'accepter — ce qui est presque de la théorie — que la réalité émet des vibrations de nature prodigieusement inconnue qui agissent sur le cerveau en évoquant une connaissance.

Après tout au fond c'est infiniment plus inhabi-

tuel mais pas beaucoup plus extraordinaire que la connaissance des objets extérieurs par la vue ou l'ouie. Le monde extérieur provoque une sensation d'abord, ensuite une perception, pour aboutir finalement à une connaissance. J'ouvre les yeux, je vois ma lampe et des livres et la vue me donne la connaissance de la réalité extérieure.

Phénomène habituel qui ne m'étonne plus, encore que je le comprenne mal. Mais, lorsque la réalité arrive à ma connaissance par d'autres voies mystérieuses, je suis stupéfait, et j'ai besoin de toute ma foi en la méthode expérimentale pour admettre cette réalité inhabituelle.

D'autant plus que la connaissance est presque toujours symbolique et compliquée d'erreurs. Quand Madame Thompson prend la montre de mon fils George et qu'elle dit: « **il y a du sang sur cette montre, trois générations mélangées**». c'est symbolique. Quand Wingfield en Bretagne, sur son yacht étant éveillé, voit apparaître son frère au moment même où son frère était tué en Angleterre dans un accident de chasse c'est symbolique.

Tout se passe comme si la vibration de la réalité se présentait à la connaissance sous une forme symbolique, le fantôme du frère de Wingfield apparait mais non la vision de la chute du cheval.

Si je parle de la **vibration de la réalité,** c'est parce que les phénomènes matériels que nous connaissons sont toujours du genre vibratoire. Qu'il s'agisse d'un son, d'une lumière, d'un courant électrique, d'un flux de chaleur, d'une attraction, ce

sont toujours des ondes qui se propagent par cercles concentriques. De sorte que, pour faire comprendre que la réalité dans certains cas arrive à la connaissance de l'homme nous devons admettre cette hypothèse presque nécessaire que c'est par des vibrations que la réalité arrive à nous.

Première proposition: **la réalité vient à nous par des voies inconnues,** et voici le corollaire: **elle arrive à nous par des vibrations** qui sont capables de provoquer chez certains sujets une vague connaissance de cette réalité même.

Pour expliquer cette connaissance les savants membres de la Société psychique de Londres, ont supposé qu'il s'agissait d'une vibration venant de la pensée de A. vibration qui se communique à la pensée de P. absolument comme dans une communication téléphonique. La plaque P. vibre par des vibrations identiques aux vibrations de la plaque A. et ils ont appelé (avec Myers) **télépathie** cette relation entre deux pensées. On suppose qu'il y avait un agent A. et un percipient P. On a donné beaucoup d'exemples incontestables de cette télépathie. On a composé beaucoup d'articles et écrit d'excellentes ouvrages avec preuves multiples, de sorte que la télépathie est un fait incontestable.

Malheureusement le grand tort de ceux qui croient à la télépathie est de s'imaginer que tous les faits s'expliquent par cet étrange synchronisme entre deux pensées; la connaissance d'un nom par télépathie est tout aussi difficile à comprendre (sinon plus difficile) que la lecture de ce nom enfermé

dans une enveloppe opaque. Ce n'est donc pas supprimer la difficulté — au contraire — que de dire: **il y a lecture de pensée. La lecture de la pensée est un phénomène plus mystérieux encore que la lecture d'une phrase enfermée dans une enveloppe cachetée et opaque.**

Si l'on présente à un voyant des dessins ou des mots enfermés dans une enveloppe, le voyant les devine aussi bien quand l'interrogateur connait ces mots que quand il ne les connait pas. Le meilleur voyant que nous connaissions, c'est-à-dire Ossowietzky, me révèle exactement ce qui est dans l'enveloppe aussi bien quand le contenu de l'enveloppe m'est connu que quand il m'est inconnu. **La connaissance par moi du contenu de l'enveloppe ne rend ni plus facile ni plus fréquente la désignation du dessin.** Par conséquent nul besoin de supposer qu'il y a **un agent** qui détermine par sa vibration cérébrale la connaissance par le percipient.

Tout de même la pensée de l'agent **est** une réalité (qu'elle soit un mot écrit ou une simple pensée) étant une réalité, est connue par le percipient.

Que la télépathie existe, ce n'est pas douteux, mais ce n'est qu'un cas particulier dans lequel bien souvent il faut édifier une série d'hypothèses alambiquées pour admettre que c'est de la télépathie.

Je demande à une voyante (qui ne sait rien de ma famille) quel est le nom d'une des deux servantes qui étaient auprès de moi dans la première enfance, et je pense avec intensité à Louise et à Dorothée, mais la voyante me répond: **Mélanie.**

Or à cette brave Mélanie, cuisinière il y a soixante ans chez mes parents, je n'avais pas pensé **une seule fois.** Son nom n'avait jamais été prononcé.

Ceux qui admettent la télépathie sont forcés de dire: c'est votre pensée inconsciente qui a provoqué la réponse de la voyante. Je le veux bien. Mais, en m'appuyant sur de nombreux faits où la télépathie ne peut être mise en cause, il est tout aussi simple de supposer que la voyante a dit Mélanie parce qu'elle a eu connaissance d'une réalité. Prétendre que c'est un souvenir inconscient (dormant dans ma mémoire depuis cinquante ans) qui a provoqué la réponse de Mélanie, c'est une explication tellement alambiquée que j'aime mieux dire: «c'est la réalité de Mélanie qui a déterminé la réponse de la voyante». Pourquoi n'a-t-elle pas dit Louise ou Dorothée ? les deux noms auquels je pensais intensivement ?

Je suis loin de nier la télépathie, on en trouve de beaux exemples dans les livres. Un nom imaginaire qu'on a seulement pensé sans l'avoir écrit est parfois indiqué, bien entendu sans qu'on apporte la moindre aide à la réponse du médium. Mais cette pensée est elle-même une réalité. Réalité psychologique, soit. Mais réalité tout de même.

En tout cas la distance entre l'agent et le percipient paraît presque indifférente.

Le plus souvent l'ingérence d'un **esprit** est inutile à supposer, il n'y a pas lieu d'admettre l'intervention d'un ange, d'un démon, ou d'un désincarné. Nous verrons plus loin qu'il y a des cas im-

portants et intéressants pour lesquels la présence de ce personnage peut être invoquée. Mais actuellement il n'est question que de télépathie simple, ou de lucidité. Et alors je terminerai cette discussion en proposant les conclusions suivantes:

1°. — Il y a pour la connaissance de la réalité des voies (mystérieuses) autre que les voies sensorielles normales.

2°. — Cette réalité peut être connue ou inconnue de l'interrogateur. Connue ou inconnue, cela ne change rien à la probabilité du succès. Si elle est connue, on peut prétendre qu'il y a télépathie, si elle n'est pas connue, il ne peut y avoir télépathie.

3°. — Il y a des cas relativement nombreux dans lesquels des réponses exactes ont été données sans qu'il y ait télépathie possible. Par conséquent, l'explication télépathique, acceptable souvent, est loin d'être toujours valable. On a donc le droit de conclure que, si des réponses exactes sont données, c'est parce que la réalité arrive à la connaissance du médium.

4°. — La vibration de la réalité n'est pas plus difficile à comprendre que la vibration parallèle de la pensée de l'interrogateur et de la pensée du médium.

5°. — Dans bien des cas le sixième sens s'exerce par une connaissance symbolique. Une mort ou un accident arrivent à la connaissance du médium sous les formes les plus diverses.

Quand nous parlons de la vibration de la réalité

qui détermine la mise en jeu du sixième sens, le mot de vibration est une hypothèse, mais il est permis de chercher dans quelles conditions s'exerce cette mystérieuse faculté.

1°. — On a supposé qu'il s'agissait d'une hyperesthésie des sens normaux. A l'extrême rigueur, dans quelques cas exceptionnels, cette hyperesthésie explique la connaissance, mais presque jamais cette explication n'est acceptable. Il serait trop long de discuter les faits de lucidité ou de télépathie et de montrer qu'une hyperesthésie, soit rétinienne, soit acoustique, soit tactile, ne peut rien expliquer, à moins qu'on ne la suppose tellement intense qu'elle n'a rien de commun avec la sensibilité normale.

2°. — En partant de ce fait que parfois les voyants ont besoin d'un objet matériel qu'ils palpent pour obtenir une réponse (psychométrie) on a dit que les objets matériels ayant appartenu à telle ou telle personne peuvent s'imprégner de subtiles émanations qui mettent en jeu la lucidité du médium. On a osé dire que la lucidité est une question de psychométrie. Et cependant la divination obtenue par la palpation d'un objet est exceptionnelle en même temps que non indispensable. Et d'ailleurs comment comprendre cette émanation fixée sur un objet inerte ? On n'explique pas **obscura per obscuriora.**

3°. — Faut-il admettre aussi, comme le voulaient les anciens magnétiseurs, que l'esprit du voyant se déplace, **fait des voyages**, pour rencontrer les cho-

ses ou les personnes qu'on lui demande de connaître?

Dans certains cas rarissimes, cette explication peut être adoptée, mais pour admettre telle ou telle hypothèse il faut qu'elle soit valable pour tous les cas, et non pour quelques cas rarissimes, exceptionnels.

4°. — Puisque nous sommes dans le domaine des hypothèses les plus étranges, faut-il supposer que des êtres surnaturels, anges, démons, interviennent? ou les âmes des désincarnés?

Cette opinion, qui est celle des spirites, me parait au moins pour les cas simples, radicalement inutile, donc inadmissible. Pourquoi supposer l'intervention d'un personnage qui n'est nullement nécessaire. Et enfin, pourquoi déclarer qu'il est omniscient? Il est déjà très difficile d'accorder l'omniscience aux vivants. N'est-ce pas encore plus difficile de l'accorder aux morts, ou à des êtres dont l'existence est prodigieusement problématique ?

Concluons : **le fait de la connaissance paranormale est solidement établi. Mais toutes les hypothèses qu'on peut proposer sur les procédés de cette connaissance sont, à mon humble avis, inacceptables.**

Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'état de voyance est d'autant plus marqué que la conscience est moins éveillée. Dans le sommeil, dans le somnambulisme, dans l'intoxication alcoolique, probablement même aux approches de la mort, pendant

l'agonie terminale, la lucidité est plus grande que lorsqu'on est bien éveillé, conscient de son existence. Quand un voyant cherche et se met à réfléchir, il ne fait que donner des réponses bafouillantes, il lui faut une sorte d'inspiration et d'inconscience véritable, de trance larvée, pour qu'il réponde à peu près bien.

Peut-être même chez les sauvages, chez les hommes incultes, la lucidité est-elle plus marquée que chez les individus appartenant à une vieille civilisation et à une haute culture. Nous sommes forcés de dire avec Swedenborg : **l'esprit souffle où il veut, flat ubi vult.**

Mais il y a des cas beaucoup plus complexes dans lesquels le médium a pris une certaine personnalité. Ainsi par exemple, Madame Piper parle comme si elle était Georges Pelham, Madame Léonard parle comme si elle était réellement Raymond Lodge, et il y en a d'autres nombreux exemples notables dans la science.

L'un des derniers est celui qu'on a appelé : **le retour du capitaine Hintcliffe.**

L'explication spirite est très simple. On pourrait presque dire qu'elle s'impose par sa simplicité.

Georges Pelham est mort, mais sa conscience n'a pas disparu. Son moi persiste, sa mémoire survit, et a envahi la pensée de Madame Piper de telle sorte que parlant par la bouche ou écrivant par la main de Madame Piper, Georges Pelham reparaît tout entier psychologiquement, ayant conservé le souvenir de ce qu'il a dit, fait, vu, et entendu pendant

sa vie terrestre. Je n'hésite pas à dire que cette explication est la plus simple et que toutes les autres pâlissent à côté de celle-là, mais que d'objections formidables, et à mon sens décisives peuvent être faites à l'hypothèse de cette survie.

1°. — Il faut supposer que la mémoire survit à la destruction du cerveau. Or, quelques jours après la mort, le cerveau est réduit à une bouillie infecte, et au bout d'une année ou deux, il n'en reste plus rien. Nous enseignons pourtant que la mémoire est fonction du cerveau. Si le sang oxygéné cesse de passer dans le cerveau, fût-ce pendant une demi minute, il n'y a plus de mémoire. Avec deux gouttes de chloroforme dans le sang, la mémoire est abolie. Un choc sur la tête fait disparaître aussi toute conscience.

Je sais que l'objection n'est pas définitive, car le parallélisme absolu, constant, irrésistible, entre la pensée et la fonction du cerveau n'est pas d'une évidence indiscutable.

2°. — Quand un médium incarne un individu mort à 90 ans par exemple, et dont la mémoire survit, quel est le désincarné qui revient? Est-ce l'enfant, l'adulte, ou le vieillard tombé en enfance?

3°. — Si les personnages qui ont vécu, revivent, comment expliquer que certains médiums incarnent des personnages qui certainement sont purement imaginaires, comme par exemple l'extraordinaire Phinuit, ce médecin français de Metz qui ne savait plus un mot de français parce qu'il avait soigné beaucoup d'Anglais à Metz. Or chez Madame Pi-

per, Phinuit avait autant de lucidité que Georges Pelham.

A vrai dire cette dernière objection parait de beaucoup la plus grave. Car les grands médiums (Stanislawa, Tomsik, Reese, Kahn, Ossowietzky) ont une merveilleuse lucidité qui s'exerce sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir un personnage défunt incarné dans le médium.

Mais cette discussion serait bien injuste si je n'introduisais pas quelques données qui feraient pencher en faveur de la doctrine spirite.

Voici par exemple la xénoglossie dont nous possédons de très beaux cas, très rares, en particulier le cas ancien, mais le meilleur peut-être, celui du juge Edmunds qui fut président du sénat américain. Sa fille écrivait en plusieurs langues qu'elle ne connaissait pas. Madame Piper, qui ignorait le grec, le comprenait quand elle était Georges Pelham. On trouvera de curieux détails sur la xénoglossie dans le livre de Sudre (p. 145) et dans un mémoire récent de Bozzano **La Ricerca psichica, 1932, Cassina.**

Il y a aussi ce que Bozzano appelle la littérature d'outre tombe. Un apprenti mécanicien reçoit de l'esprit de Dickens par écriture automatique l'ordre de terminer son œuvre interrompue « Le mystère d'Edwin Rood », et il écrit un roman dont il est presque impossible de dire qu'il ne fut pas écrit par Dickens, tant la forme et le fond sont identiques à du Dickens.

Mais il faut cependant se méfier de ces adapta-

tions de l'intelligence. La fameuse Hélène Smith (Elise Muller) a incarné successivement avec une prodigieuse puissance imaginative: Marie-Antoinette, Cagliostro, un prince indien et un personnage de la planète Mars. Elle a construit de toutes pièces un langage martien, mais Flournoy a montré, dans un livre admirable, qu'il n'y avait rien là de surnaturel et que c'était tout simplement le produit d'une merveilleuse intelligence exclusivement humaine.

Qu'Hélène Smith édifie un langage martien, c'est une féerie ! Je ne changerai d'avis que si un document authentique nous arrive de la planète Mars pour confirmer les fantaisies d'Hélène.

Et même cela doit nous inspirer quelque doute sur l'authenticité du langage sanscrit qu'elle fait parler à son prince indien, d'autant plus que ce sanscrit est plein de fautes et qu'il y avait, dans une maison que fréquentait Hélène un livre de sanscrit.

Les autres faits de xénoglossie sont beaucoup plus sérieux. Que le médium parle plusieurs langues et des langues qu'étant éveillé il ne connait pas, c'est véritablement merveilleux. Et décidément l'explication spirite est la plus acceptable!

En faisant la synthèse de tous ces cas invoqués par les spirites pour défendre leur dogme, on peut dire seulement ceci : c'est que dans un nombre notable de cas l'hypothèse spirite est la plus simple, c'est-à-dire la meilleure.

Mais voilà tout.

D'ailleurs elle ne suffit nullement à expliquer tous les cas.

Les autres hypothèses qui ne présupposent pas les énormes difficultés de la théorie spirite me paraissent plus admissibles, quoique toujours étranges. Il suffit de supposer chez certains médiums une lucidité extraordinaire, très invraisemblable, je le reconnais.

En somme après l'analyse des phénomènes purement psychologiques, s'il fallait choisir entre les deux hypothèses : 1°. — le spiritisme, c'est-à-dire la persistance de la mémoire après la mort terrestre et l'incarnation de cette mémoire chez un médium, ou bien 2°. — une prodigieuse lucidité, comme si l'intelligence humaine allait beaucoup plus loin que nous ne pouvons le supposer, je pencherais vers cette seconde hypothèse.

Il est bon de remarquer que cette seconde hypothèse suffit **à expliquer tous les cas,** tandis que l'hypothèse spirite, la meilleure dans un petit nombre de cas, est inadmissible dans beaucoup d'autres.

Voyons maintenant comment on peut expliquer (ou plutôt ne pas expliquer) les phénomènes matériels objectifs.

Prenons d'abord les phénomènes les plus simples, c'est à dire les ectoplasmes et les télékinésies.

Le soulèvement de la table, les mouvements d'objets, les raps, s'expliquent si l'on admet que du corps du médium peuvent émaner des prolongements d'une substance matérielle quelconque, vi-

sible ou invisible, agissant mécaniquement sur les choses. Cela est follement absurde, étant donné l'état de nos connaissances, au point de vue du bon sens de l'habituel bien entendu. Mais enfin il y a des observations si précises, faites dans des conditions de contrôle si rigoureux, qu'on ne peut douter de ces ectoplasmes, de ces prolongations matérielles émanant de l'organisme.

Réduite à ce simple phénomène, l'ectoplasmie ne nécessite nulle explication spirite. Pourquoi supposer qu'un individu défunt possède, plus qu'un individu vivant, le pouvoir de léviter un corps humain, de faire sortir une expansion du corps du médium? Pourquoi accorder au mort des pouvoirs mécaniques, au lieu d'accorder ce pouvoir aux vivants? C'est ajouter l'invraisemblable à l'invraisemblable.

Mais il faut aller beaucoup plus loin, car l'ectoplasmie est bien plus compliquée que la formation d'un ectoplasme, visible ou invisible, qui déplace un crayon, un encrier, une boite à musique. Il y a dans certains cas, toujours rigoureusement constatés, formation d'un **fantôme,** lequel est parfois (très rarement) d'une **ressemblance** saisissante avec un défunt. Par exemple Madame Wickham voit en même temps que son jeune fils de 9 ans, le fantôme d'un officier qui vient de mourir. Il est alors plus simple d'admettre la théorie spirite **d'un corps astral** (??) et cependant, si à l'extrême rigueur on peut supposer que la mémoire des défunts persiste, est-il vraiment admissible que le corps

d'un individu, après plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois, alors que la putréfaction l'a complètement désorganisé, puisse reparaître encore ? N'est-ce pas folie que de supposer la reviviscence, non pas seulement de la mémoire, mais encore du corps des individus? voire de leurs ordinaires vêtements (!!)

Il est vrai qu'il faut admettre quelque chose de plus encore. C'est un phénomène singulier qui a reçu le nom, assez bien composé, d'**idéoplastie,** dont on peut citer de nombreux exemples, de sorte que les fantômes ne seraient que des phénomènes d'idéoplastie, l'esprit du médium pouvant fabriquer des objets matériels par la seule force de sa pensée.

J'en ai eu avec Eusapia un exemple remarquable. Je tiens dans ma main pendant vingt huit secondes, derrière le rideau, la main matérialisée de John King, beaucoup plus grande que celle d'Eusapia dont les mains étaient contrôlées par Madame Curie et par moi. J'avais demandé un anneau, une bague (**uno annello**). La main me fit aussitôt sentir un anneau; puis je demandai un bracelet, et je sentis à mon poignet les deux mors d'un bracelet de femme qui se referme par une charnière.

Des matérialisations d'animaux sont aussi des idéoplasties, comme par exemple quand Geley et moi nous avons été mordus par un chien (que nous avons senti, entendu, et non vu). Une très belle idéoplastie est celle qu'a produite Kluski. Elle a été

photographiée : un aigle volant au-dessus de sa tête, les ailes étendues.

Du moment que l'on admet — et il est difficile de ne pas le faire — que la pensée du médium peut fabriquer des choses visibles, des fantômes, comment ne pas supposer que des fantômes photographiables, tangibles, visibles, ayant tous les attributs de la matière, soient présentés à des personnes qui croient les reconnaître. Certes nous nageons dans une incertitude absolue. Mais l'invraisemblance de cette formation d'un idéoplasme conforme à la personnalité d'un mort, est moins pénible à accepter que la reconstruction, à la fois psychologique, morphologique, physiologique, de cette personnalité défunte, au bout de quelques mois ou de quelques années de sépulture.

Certains faits singuliers sembleraient prouver qu'en dehors de toute idéoplastie, il y a peut-être des êtres (comme des anges) qui apparaissent dans certaines conditions. Bozzano a réuni des cas émouvants d'apparitions de défunts au lit de mort. Il en a donné 61 cas, tous plus curieux les uns que les autres. Et cependant les moribonds n'étaient nullement des médiums. Sans doute il faut supposer qu'au moment de la mort les moribonds ont un pouvoir sinon d'évocation, au moins de vision.

Parmi ces apparitions de fantômes, il en est de très remarquables, ce sont celles dans lesquelles la personne qui voit les fantômes est un petit enfant. J'en puis citer deux cas admirables qui semblent calqués l'un sur l'autre, tellement ils sont

identiques. L'un est d'un enfant américain, l'autre d'une petite fille française. De ces deux cas l'homologie est stupéfiante. Rey, âgé de 2 ans et 7 mois, voit son petit frère qui venait de mourir et qui l'appelait. « **Maman,** disait-il, **le petit frère appelle Rey, il veut l'avoir avec lui.** » Un autre jour, il dit : « **le petit frère a souri à Rey, il veut l'emmener.** » Deux mois après le pauvre petit Rey était mort.

Le cas de la petite fille française est merveilleux aussi. Elle avait 3 ans 3 mois. Un mois après la mort d'une tante qui l'adorait, elle allait à la fenêtre et regardait fixement en disant : « **Maman, voilà ma tante Lili qui m'appelle** » et cela se répéta plusieurs fois. Trois mois après la petite Lili tomba malade, et elle disait à sa mère : « **Ne pleure pas, maman, ma tante Lili m'appelle. Comme c'est joli! il y a des anges avec elle** ». La pauvre enfant mourut 4 mois et demi après sa tante.

Deux autre cas analogues sont aussi à mentionner. Un petit garçon de 3 ans, à côté de son frère mourant, appelle sa mère pour lui dire : « **Maman, il y a de belles dames à côté de mon frère, elles veulent le prendre** ». Le petit frère expirait à ce moment.

J'ai beau faire appel à tout mon rationalisme, il me parait impossible de nier qu'au moment de la mort, annonçant cette mort, il y a des êtres surnaturels, des fantômes, ayant quelque réalité objective, qui sont présents, il est vrai que ces fantômes ne sont vus que par un enfant et non par les autres

personnes présentes. Mais il n'y a rien d'absurde à supposer que les enfants dans une espèce de trance (agonique, spiritique si l'on veut) puissent apercevoir des êtres que les autres assistants ne voient pas.

Il y a aussi au moment de la mort quelques cas authentiques de **musique transcendentale,** de concerts, parait-il, presque divins, que tous les assistants peuvent entendre. Bozzano en a réuni quelques cas qui sont émouvants.

Que dans certains cas les fantômes et les formes matérielles photographiables, palpables, puissent se mouler dans la parafine, déplacer des objets, produire des lumières, faire entendre leur voix, cela n'est pas douteux. Comme dans les cas de Crookes, de Gibier, de Madame d'Espérance, comme dans certaines matérialisations de la villa Carmen, ces fantômes commencent par une sorte de vapeur, de nuage, qui peu à peu se condense, prend la forme d'un être vivant, puis ils disparaissent, et ils disparaissent comme les visions d'un rêve, sans qu'il y ait de porte, de trappe, de cage grillagée qui empêchent l'apparition de s'évanouir.

Il y a de nombreux cas bien authentifiés de **mains qui fondent.** G. Delanne en a donné quelques exemples. Bottazzi, physiologiste éminent, a senti **fondre** dans sa main une main ectoplasmique d'Eusapia.

Tout cela ne me paraît guère contestable, mais ce qui serait bien intéressant, c'est de savoir si ces ectoplasmes, ces idéoplasmes, ont une réalité autre

que la pensée du médium. Autrement dit, est-ce que Katie King, est-ce que la petite Stasia d'Ochorowicz, est-ce que John King d'Eusapia Paladino, sont autre chose que l'imagination de Florence Cook, de Stanislawa, d'Eusapia? Survivent-elles à leur médium, ces formes fantomatiques?

J'ai très loyalement exposé les raisons parfois très fortes qui engageraient à admettre la survivance de la mémoire des défunts, ou tout au moins l'existence d'êtres surnaturels (de la quatrième dimension(??). Je dois loyalement aussi exposer les objections formidables qu'on peut faire à cette hypothèse.

1°. — Jamais jusqu'à présent, les esprits parlant ou écrivant par l'intermédiaire d'un médium, n'ont introduit dans la science d'idées nouvelles. Nul progrès scientifique ne leur est dû, ils sont restés toujours **humains, très humains.** Ils n'ont jamais franchi — bien loin de là — les bornes de l'intelligence du médium, même les beaux vers qu'écrivait à Jersey Charles Hugo, médium admirable et puissant, ne dépassent pas le grand talent d'un poète. En fait de science, à part peut-être une formule mathématique donnée à Oliver Lodge, pour expliquer une forme géométrique par des formules algébriques compliquées et exactes, je ne sache pas qu'il y ait eu quelque révélation d'un seul des faits nouveaux stupéfiants que la physique contemporaine nous a fait connaître.

Presque toujours les opérations que produisent les fantômes, comme les paroles qu'ils prononcent

sont d'une intense médiocrité. Les révélations qu'ils donnent sur leur vie d'outre tombe témoignent d'une invention nullement pauvre.

Que dirai-je de leurs mouvements? Remuer un fauteuil, déplacer un meuble, donner un coup de poing avec un moignon, voire avec une main bien ou mal formée, cela ne donne pas une très haute idée de leur intellectualité.

*
**

Au début de ce livre je montrais que l'avenir des sociétés était en somme assez misérable, car nous ne pouvons espérer ni par les arts, ni par les lettres, ni par les industries, ni par les religions, ni même par les sciences, la révolution tutélaire qui apportera à une nouvelle humanité un avenir de bonheur et de paix.

Il est bien entendu, quand je parle des sciences, que je parle des sciences classiques, cultivées et enseignées (que j'aime et admire de toutes les forces de mon être). Hélas! si belles et si puissantes qu'elles soient, elles sont incapables de changer profondément notre conscience et notre moralité.

Donc ce n'est pas dans les sciences que je mets la **Grande espérance,** c'est dans la métapsychique, car elle s'étend en des régions tellement inconnues et tellement vastes que nous avons quelque peine à en envisager la portée.

Alors je dis avec toute l'audace que donne une

conviction profonde : **La métapsychique est la grande espérance.**

*
**

Et cependant à diverses reprises, dans le cours de ce livre, je me suis révolté contre les habituelles théories spirites. Mais cette révolte est justifiée par l'anthropomorphisme puéril de quelques spirites.

Jadis les Egyptiens, croyant à la survie, enveloppaient de bandelettes les grands morts, espérant ainsi préserver les corps d'une hideuse putréfaction. Alors, près de la momie embaumée, enserrée de bandelettes parfumées, ils mettaient des bijoux, des pâtisseries, des peintures, des jouets, pour que le mort, se réveillant avec son corps presque intact, pût manger, boire et s'amuser.

On retrouve chez maints sauvages, à demi civilisés, comme les Malgaches par exemple, ces mesquines idées de survie. Qui sait même si chez les civilisés, les adeptes de certaines religions qui professent l'immortalité de l'âme ne nourrissent pas des enfantillages analogues ; des trompettes sacrées retentissant dans la vallée de Josaphat et faisant sortir les morts du tombeau pour qu'ils aillent poursuivre éternellement leur existence, soit dans une géhenne enflammée, soit dans un paradis bleu où ils chanteront des cantiques.

Cet anthropomorphisme élémentaire est un peu celui des spirites ; ils croient à la survie, ils s'imaginent, comme le professait Pythagore, que, lors-

qu'on meurt, on se **désincarne** pour repasser dans un autre corps humain. Donc les désincarnés, c'est-à-dire les morts, revivent par la réincarnation. Avant de se réincarner, ils sont d'ailleurs d'assez pauvres sires, remuant des fauteuils ; faisant tourner des tables, prêchant des idées enfantines, riches en conversations verbeuses tantôt comiques, tantôt lubriques. Il paraît même, si l'on en croit le très naïf Conan Doyle, qu'ils mangent comme les humains dont ils ont conservé les formes matérielles et les appétits gastronomiques (?)

C'est ce spiritisme que je trouve bien médiocre, et je le dis nettement, quoique je tienne en grande estime beaucoup de spirites pour leur courage et leur bonne foi. Il est vrai que certains spirites ne sont pas tombés dans ce spiritisme grossier.

Aussi bien dois-je déclarer que je ne repousse nullement ce que les spirites affirment. Je vais m'expliquer en toute franchise là-dessus.

D'abord quant aux faits — comme on l'a vu, si on a eu la patience de lire ce livre —, il y a beaucoup de phénomènes **absurdes**, mais incontestables et, quoique la science officielle ne les reçoive pas encore dans son sein jaloux, il est hors de doute que d'ici à quelques années on donnera place à l'inhabituel, cryptesthésies, télépathies, lucidités, hallucinations véridiques, hantises, télékinésies, fantômes matérialisés, xénoglossies, prémonitions. Tout cela est bien authentique et il faut reconnaître que cet inhabituel existe.

Alors pour l'expliquer, il y a comme s'il s'a-

gissait d'un dilemne, deux grandes suppositions qui peuvent se faire :

Première hypothèse : Ces faits inhabituels sont d'ordre exclusivement humain.

Deuxième hypothèse : Ces faits inhabituels supposent l'existence de forces extra-humaines.

Chacune de ces deux hypothèses se heurte à d'énormes difficultés. Nous allons les discuter encore toutes deux brièvement en faisant remarquer que, pour accepter l'une ou l'autre il faut qu'elle satisfasse à toutes les conditions.

PREMIÈRE HYPOTHÈSE. — **Tous les phénomènes seraient d'ordre purement humain et ne nécessiteraient l'intervention d'aucune force non humaine** (astrale, spiritique ou autre).

En effet, tout d'abord nous devons reconnaître qu'il y a parmi les êtres humains des individus qui se séparent de la multitude par des propriétés qui les distinguent profondément des autres hommes. Par exemple ils peuvent connaître des faits que leurs sens normaux ne leur ont pas révélé par exemple ils peuvent émettre des prolongements ectoplasmiques. Par exemple aussi ils sont doués d'une force idéoplastique et créent des fantômes, par exemple encore ils sont capables de supporter le contact de charbons ardents sans que les tissus soient brûlés, et aussi de rester plusieurs mois sans prendre de nourriture en gardant une musculature et une température organique normales.

Revenons pour un instant au principe d'identité. Deux êtres humains ne sont jamais identiques.

Soit ! mais quelle invraisemblance de supposer que certains individus aient des tissus qu'un charbon enflammé ne brûle pas, et que la température organique se maintient sans qu'il y ait besoin du carbone et d'hydrogène des tissus! Surtout, comment supposer qu'ils vont pouvoir parler des langues étrangères, qu'ils prendront des personnalités représentant exactement par la parole ou le souvenir des personnalités défuntes. A la rigueur, je comprends que, sensible à des vibrations mystérieuses émanant des choses, Ossowietzky puisse lire une lettre incluse dans une enveloppe opaque. A la rigueur aussi, je puis admettre qu'un prolongement organique sorte du corps d'Eusapia.

Et c'est déjà beaucoup que d'admettre cette cryptesthésie et cette ectoplasmie élémentaires.

Si l'on va plus loin, si l'on admet qu'on puisse s'élever du sol (lévitation), avoir des tissus incombustibles, parler des langues étrangères qu'on n'a pas apprises, créer des fantômes qui posséderont tous les attributs d'êtres vivants réels, ce serait donner à l'homme des pouvoirs presque divins. En tout cas l'homme capable de ces phénomènes merveilleux est un véritable **surhomme,** puisqu'il peut faire apparaître un chien, un aigle, un bonhomme coiffé d'un casque, une femme vêtue d'un bonnet et d'une robe. Nous tombons alors dans un **inhabituel** tellement inhabituel que nous sommes forcés de dire que nous ne comprenons plus rien aux choses.

Si l'on admet finalement que quelques êtres hu-

mains possèdent ces propriétés extraordinaires, on peut dire qu'il y a là une grande espérance. Alors l'homme ne nous apparaît plus comme une humble créature, un peu plus avancée en évolution que les autres mammifères, mais qu'il y a dans son intelligence comme dans sa constitution psycho-physique, des ressources prodigieuses. Donc nous pouvons espérer, sinon pour nous individuellement, mais au moins pour nos arrière petits-enfants et pour toute l'espèce humaine future, un avenir beaucoup plus vaste que l'avenir restreint et étriqué à nous proposé par l'étroit et presque légitime matérialisme de la science classique.

L'évolution des êtres vivants ! Ils ont depuis des milliers de siècles passé à la surface de la terre pour s'épanouir démesurément, s'étendre et maintenant couvrir le globe. Il y a là sans doute une loi de finalité qui s'impose. Hé bien ! si depuis des milliers de siècles l'intelligence a été en croissant, pourquoi veut-on qu'elle s'arrête aujourd'hui ? Pourquoi ne pas imaginer que cette puissance surhumaine accordée par la Nature à certains individus de mouvoir des objets sans contact, de connaître des faits inconnus, de créer des fantômes, pourquoi, dis-je, ne pas supposer que l'homme, parvenu à un degré supérieur d'évolution, pourra communément posséder de telles puissances ?

Donc, en supposant à l'homme futur cette puissance surnaturelle, on a le droit de parler d'une grande espérance, grande espérance par l'extension de notre pouvoir soit individuel, soit collectif.

Mais hélas ! cette puissance mirifique que nous trouvons chez quelques médiums, il faut vraiment un effort mental énorme, une imagination et une extrapolation démesurées, mille fois absurdes, pour accepter que ces invraisemblables pouvoirs vont survenir chez l'homme moyen et devenir normaux (!)

DEUXIÉME HYPOTHÈSE.

La seconde hypothèse est bien audacieuse aussi. Je la présenterai sous sa forme la moins extravagante, en supposant qu'il y a autour de nous, mêlées à notre existence, intervenant ou pouvant intervenir dans nos actes, des forces invisibles, intelligentes : anges, démons, désincarnés, esprits (peu importe le mot). Ces esprits qui entrent dans le corps et dans l'âme des hommes leur donneraient une force surnormale, tantôt mentale, tantôt mécanique. Seul et livré à lui-même, le chétif être humain ne peut rien. Mais il devient presque un Dieu quand l'esprit souffle en lui.

Quelle que soit l'audace de cette affirmation qu'il y a des anges et des désincarnés, il est impossible dans certains cas de ne pas l'admettre, par exemple quand des enfants (le petit Rey et la petite Lili) voient (quelques semaines avant leur mort) de belle dames qui les appellent; quand des fantômes errent dans une maison hantée, surtout quand Georges Pelham, avec les millions de souvenirs de sa vie passée, revient chez Madame Piper, etc,, etc... Alors l'explication spirite est la plus facile, la plus **rationnelle,** oserai-je dire. Au-

tant il serait ridicule de supposer pour la lucidité d'Ossowietzky une autre hypothèse que celle d'une intelligence humaine capable d'être émue par des vibrations spéciales inconnues de l'éther, autant il est légitime dans certains cas de dire que l'explication spirite est la moins mauvaise.

J'hésite cependant à écrire cette phrase, car je vois dans cette hypothèse spirite tant d'absurdités encore, tant d'obscurités, tant d'impossibilités même, que je ne puis me résoudre à la reconnaître comme satisfaisante.

Et je résume une fois de plus les objections fondamentales :

1°.- Mémoire sans cerveau.

2°.- Futilité et puérilité soit des mouvements accomplis par les esprits, soit des paroles qu'ils prononcent. Nulle révélation qui ne soit pas très humaine.

3°.- Personnalité fictive et fantaisiste au gré des opérateurs, alors que rarement surviennent les êtres chéris qu'on voudrait évoquer.

4°.- Nécessité d'admettre une survie pour les intelligences des animaux, si voisines de la nôtre.

5°.- Impossibilité de fixer la mentalité d'un désincarné à tel ou tel moment de son existence terrestre (bébé, vieillard, aliéné).

Toutes ces raisons me font véhémentement hésiter à accepter le dogme spirite tel que l'ont conçu Allan Kardec et Conan Doyle.

Je dois ici ajouter que certains spirites ont adopté des changements nécessaires à la simple doctrine de la survie. Si aucune intelligence ne meurt,

comme le nombre n'en peut augmenter indéfiniment, il faut supposer la réincarnation. Mais, si nous sommes des réincarnés, et des réincarnés n'ayant conservé aucun souvenir de nos existences antérieures, c'est comme si nous ne revivions pas, car **revivre signifie qu'on a gardé le souvenir du passé.**

A vrai dire, comme les théories ne font jamais défaut, les spirites admettent qu'un individu qui représente plusieurs personnalités successives (c'est à-dire plusieurs réincarnation), va à un moment donné (quand ?) retrouver toutes ces réincarnations antérieures et se ressouvenir de tout ce qu'il a vu, fait, entendu, dans ses multiples existences précédentes.

Soit ! c'est très poétique, et au point de vue moral, excellent. Mais quant à des preuves scientifiques, on n'en donne pas l'ombre.

Donc, ce n'est pas là que je mets la grande espérance.

La grande espérance pour moi, la voici.

Elle n'est ni dans les pouvoirs surhumains de plus en plus nombreux et intenses des individus, ni dans la persistance de la vie des désincarnés se réincarnant dans des mortels ordinaires. Elle est dans cette **immense incertitude** qui doit nous envahir lorsqu'on pense aux phénomènes extraordinaires, vraiment absurdes, de la métapsychique.

Plus je réfléchis, plus je repasse dans mon esprit ces matérialisations, ces hantises, ces lucidités merveilleuses, ces apports, ces xénoglossies, ces ap-

paritions de fantômes, et surtout ces prémonitions, plus je me persuade que nous ne savons absolument rien de l'univers qui nous entoure. Nous vivons dans une sorte de rêve et nous n'avons vraiment rien compris aux agitations et aux tumultes de ce rêve. Tout se passe souvent comme si nous nagions dans l'inhabituel.

Cet inhabituel, qui est parfois d'une réalité ahurissante, nous permet de former de grandes espérances. L'espace et le temps ne sont peut-être que des formes défectueuses de notre intellect; sans doute nous nous réveillerons pourvus de quelques fragments de souvenir, et nous verrons des réalités étonnantes bien supérieures aux pauvres conceptions d'un monde spirite tristement calqué sur notre monde matériel.

Tout, dans le Kosmos immense, n'est que vibrations de l'éther. Selon la rapidité de ces vibrations il se produit tel ou tel phénomène, lumière, électricité, attraction, chaleur, **matière.** Très probablement notre vie, notre conscience ne sont qu'une vibration analogue. Or les vibrations ne disparaissent pas. **Les mers sont encore ébranlées par le sillage des vaisseaux de Cléopâtre.** Notre conscience, cette vibration mystérieuse de l'éther, ne disparaîtrait donc pas ?

Nous ne connaissons qu'un monde à trois dimensions. Nous en connaîtrons peut-être une quatrième, une cinquième même.

Ce sont là des considérations bien fumeuses. Je ne le sais que trop. Mais en présence des faits

extraordinaires que se pressent autour de nous et qu'on aperçoit dès qu'on se donne la peine de regarder, il est bien permis de s'évader pour quelques instants de notre monde matériel étriqué, plutôt que de chercher des explications tortueuses, certainement fausses, à des phénomènes qu'il est absolument possible de comprendre.

Malgré cette incursion dans les nuages, malgré cette grande espérance qui brille comme une étoile radieuse devant nous, il ne faut pas perdre pied ni abandonner le terrain sacré de la science expérimentale. Si nous voulons que cette grande espérance se transforme en réalité, il faut observer et expérimenter, expérimenter et observer. Alors peut-être finirons-nous par trouver les chaînons qui vont relier les uns aux autres les faits multiples, incohérents, épars, qui éveillent notre stupeur.

Les progrès que nous avons faits dans l'occulte (depuis quatre-vingts ans seulement) sont tels qu'ils nous autorisent à tout espérer.

Et surtout, puisque la vie est comme un rêve, et que des faits étranges nous donnent le droit d'espérer des avenirs meilleurs, puisque nous pouvons vraisemblablement compter sur la bienveillante collaboration (?) des forces mystérieuses qui palpitent autour de nous (?) il faut tâcher de mériter notre avenir et d'être digne de ces forces.

Ayons contre l'ignorance et la haine, le culte de la Vérité, de la Justice et de l'Amour. Sachons aimer le bien et détester le mal.

CONCLUSION

Et maintenant, je résume les faits et raisonnements exposés dans les deux parties de ce livre.

I

L'inexorable Destin — qu'il soit Dieu, ou Nature, ou Force, ou Loi — a voulu que l'homme régnât sur la planète et, pour qu'il fût roi, il lui a donné l'amour de la vie et l'amour sexuel. Ces deux puissances formidables, s'appuyant sur l'intelligence, ont évidemment pour but et pour effet d'assurer la vie, non seulement de l'individu, mais de l'espèce.

Pourquoi ? A quoi bon ?

Certes, il n'appartient pas à notre chétive intelligence de le savoir. On peut cependant — en toute humilité — se permettre quelques suggestions.

Tout se passe comme si le Destin avait voulu l'intelligence. Car à la surface terrestre, par graduation, certes, l'intelligence survit chez les êtres et, en plusieurs milliers de siècles, s'est développée et a grandi.

L'apparition de l'être intelligent ne pouvait guère être immédiate. Ç'a été par des moyens détournés, prolongés pendant des siècles et des siècles, avec des ébauches informes, des hésitations, des essais infructueux, des avortements, qu'une longue série d'êtres se sont succédé, tous avides de se reproduire, et leur ultime descendant, l'homme, tout comme les innombrables ancêtres, a reçu les deux mêmes instincts puissants qui dirigent sa pensée et ses actes.

Oui ! le progrès de l'intelligence a été régulier, à condition qu'on envisage des périodes de plusieurs siècles, voire de plusieurs centaines de siècles. Il est donc assez ridicule de supposer que nous voici arrivés au point mort, et que ce progrès continu va s'arrêter. Comment admettre que nous avons atteint le terme dernier de l'intelligence et que les instincts dominateurs que la Nature nous a donnés vont s'affaiblir au point que l'humanité, privée de ces guides divins, va s'éteindre.

Que la terre soit bouleversée par un cataclysme cosmique, qu'un microbe invincible détruise tous les êtres vivants supérieurs, que le nécessaire oxygène s'évade lentement dans les espaces interstellaires, que la chaleur à nous versée par le soleil diminue au point que la Terre ne sera plus qu'un sphéroïde glacé ; certes, tout cela est très possible, mais très lointain. Selon toute vraisemblance, l'humanité a encore plusieurs milliards d'années devant elle.

Or, cette prolongation de l'espèce humaine en-

traîne deux conséquences formidables à peine hypothétiques.

La première, c'est que l'intelligence de l'homme futur sera plus pénétrante, plus subtile, que celle de l'homme actuel. Même si nous ne sommes pas assez avisés pour instituer **une sélection humaine.** la Nature s'en chargera. Elle n'a pas attendu nos Académies, nos Facultés, nos laboratoires de Zoologie, de Physiologie et de Botanique, pour amener la monade ancestrale (dont nous dérivons) à devenir Galilée, Pascal, Newton, Gœthe et Pasteur. Elle trouvera quelque procédé, détourné ou non — que je ne vois d'ailleurs nullement — pour qu'une race humaine supérieure, **un surhomme,** apparaisse à la surface de notre planète.

Certes oui ! Mais encore une fois à quoi bon ?

***

II

Eh bien ! en parlant de la grande espérance, j'ai très audacieusement essayé de le savoir.

Pour nous rendre compte de ce que signifie le progrès intellectuel, pour voir la marche triomphale qu'il a suivie, examinons dans un bref aperçu l'histoire de la science.

Il y a cinq cents ans, c'est-à-dire il y a quinze générations seulement, en un temps où vivait le

trisaïeul de mon trisaïeul, en 1432, il n'y avait rien en fait de sciences.

Rien en mathématiques, sinon les livres d'Euclide, c'est-à-dire une science que balbutient nos écoliers de 14 ans. On ne connaissait ni le calcul intégral, ni l'algèbre, ni les logarithmes, ni le calcul des probabilités, ni la géométrie analytique. Il y avait une géométrie plane élémentaire et une arithmétique dans laquelle triomphe la table de Pythagore.

L'astronomie, malgré les pasteurs chaldéens, était enfantine. Thalès croyait que le Soleil était grand comme le Péloponèse. C'est à peine si on savait que la terre était ronde, puisqu'en 1432 on l'ignorait encore. On savait que le soleil était chaud mais on ne songeait guère à l'assimiler à une étoile, et on se gardait bien de soupçonner la distance énorme, inouïe, invraisemblable, qui nous sépare de l'étoile même la plus voisine.

Et alors les hypothèses géocentriques et anthropocentriques gouvernent tout. La terre est devenue le centre du monde.

Imagine-t-on l'évolution mentale prodigieuse qu'a faite l'humanité quand nous disons : la terre n'est qu'un point imperceptible dans le monde solaire et le monde solaire n'est qu'un point, plus imperceptible encore, dans le vaste univers. Le soleil n'est qu'une étoile comme les autres, et il y a des millions de soleils et des millions et des millions de planètes. Aujourd'hui nous savons — ce qui est vraiment merveilleux — que ces étoiles

et ces planètes sont constituées par les mêmes éléments chimiques que notre misérable habitation terrestre.

Et, si je parle d'astronomie et de mathématiques, c'est parce que le génie des anciens s'est surtout appliqué à ces vieilles sciences, car les autres sciences n'existaient pas.

On croyait à quatre éléments : la terre, l'air, l'eau et le feu. Cette énumération suffit pour montrer le néant de la soi-disant physique d'alors. En fait d'électricité, on avait vu avec Thalès que l'ambre (électron), quand il était frotté, attirait à lui les poussières. Mais c'était, disait-on, un jeu de la Nature.

La physiologie n'existait pas malgré Galien. Que pouvait-elle dire avant qu'on ne connût la circulation du sang et la composition de l'air ? La chimie était de l'alchimie, c'est-à-dire un fatras innommable, la médecine était plus absurde encore. Comment pouvait-on parler des microbes avant l'invention du microscope ? La géologie et la paléontologie n'avaient pas même de nom.

En cinq cents ans notre connaissance du monde est bouleversée de fond en comble. Un élève de nos écoles primaires en sait cent fois plus que les plus illustres savants de 1432.

Et quand je dis cinq cents ans, je me trompe. En un demi siècle, le demi siècle que j'ai vu, les sciences ont fait toutes de tels progrès qu'on ne s'y reconnaît pour ainsi dire plus. En 1868, quand je commençais mes études médicales, rien n'était con-

nu de ce qui fait aujourd'hui la trame la plus simple de nos connaissances. On ne savait rien de l'aviation, et on traitait de pure folie l'audace de ceux qui prétendaient que l'homme pourrait construire de lourdes machines franchissant les espaces aériens avec une vitesse supérieure à celle des oiseaux les plus rapides. On affirmait que jamais la lumière électrique ne pourrait nous éclairer, parce que c'était une lumière aveuglante. Le téléphone n'existait pas, ni la télégraphie sans fil. Et il n'était pas plus question de cinéma et d'automobile que de magie noire. L'origine microbienne de toutes les maladies était totalement insoupçonnée; la transmutation des métaux était regardée comme de la démence.

Un docteur es-sciences de 1868 serait au-dessous du plus médiocre candidat bachelier de 1932.

Mais que ce médiocre candidat n'en tire pas vanité. Qui sait ce que le bachelier de 1992 pensera de lui ? Qui sait s'il ne sourira pas de pitié en voyant ses idées sur les étoiles, sur les microbes, sur les ions, sur les atômes, sur la lumière, sur l'électricité sur la relativité ?

Les conquêtes de la science ont été formidables et il n'y a pas de motif sérieux à alléguer pour qu'elle s'arrête; car la masse des choses à connaître est énormément plus grande que la masse des choses connues.

*
**

III

Donc, malgré la progression effarante de nos sciences, nous ne savons rien, ou presque rien, de l'univers.

Autour de nous frémit — en vibrations multiples et compliquées — un monde mécanique dont nous avons, au prix de grands efforts, déterminé quelques conditions. Alors, dans notre naïf orgueil, nous croyons avoir découvert des lois immuables au delà desquelles il n'y a rien.

Quel aveuglement !

A côté de ce monde mécanique que précisent le télescope, le microscope, le galvanomètre, le spectroscope et la balance, il y a un autre monde, mécanique et psychologique à la fois, c'est le monde inconnu, **occulte.** Occulte aujourd'hui, mais qui ne le sera peut-être plus demain.

Pour prouver que ce monde occulte (ou cryptocosme) existe, j'apporte deux arguments, l'un logique, l'autre expérimental.

Voici d'abord l'argument logique: c'est un dilemme irréfutable : Ou nous connaissons toutes les forces de la Nature, ou nous ne les connaissons pas toutes.

Or, la première corne de ce dilemme est follement absurde. Quoi ! avec nos cinq pauvres sens, avec les ingénieux instruments qui les renforcent, nous aurions l'outrecuidante présomption d'avoir délimité, enregistré, codifié toutes les forces qui vi-

brent dans le Monde! Nulles forces mystérieuses n'existeraient que nos laboratoires, nos machines, nos appareils n'auraient pas réduites en formules mathématiques et en démonstrations expérimentale ?

Prenons une comparaison. Est-ce qu'une fourmi qui déambule dans une fourmilière peut deviner qu'il y a des paquebots et des théâtres; des parlements et des tribunaux, des électrons et des étoiles. Nous sommes assurément plus intelligents qu'une fourmi, mais de l'univers immense qui nous enveloppe, nous ne connaissons pas beaucoup plus qu'elle.

En toute certitude, il y a d'autres forces que les forces connues jusqu'à présent et étudiées par les savants. Que nous puissions les connaître un jour, c'est une autre histoire. Je dis seulement qu'il y a des forces mystérieuses, très nombreuses peut-être, autour de nous.

Nous n'avons pas épuisé la liste des forces mondiales. Thalès et Protagoras croyaient déjà l'avoir fait, comme plus tard Abélard et Scott, comme plus tard Descartes et Newton. Malgré leur génie, Thalès, Protagoras, Abélard, Scott, Descartes et Newton se sont trompés. Quoique nous soyons bien inférieurs à ces grands hommes, ayons plus de prudence qu'eux et osons dire qu'il y a probabilité éclatante, presque certitude, que des mondes inconnus vibrent autour de nous.

Et le second argument, l'argument expérimental, est bien plus puissant encore, et il faudrait être

sinistrement aveugle pour ne pas accepter ce que proclament l'observation et l'expérience.

Le monde mécanique, mis en formule par les mathématiciens, mis en œuvre par les ingénieurs, décrit par les physiciens et les physiologistes, n'est pas tout. Il existe des forces mécaniques tout à fait inconnues, qui peuvent s'exercer (assez ridiculement, je l'avoue) dans des conditions tout à fait inhabituelles et sans que nous puissions trouver une explication à peine vraisemblable.

L'inhabituel existe, il y a des ectoplasmes, des télékinésies, des lévitations, des fantômes, des lucidités, des prémonitions.

Alors deux hypothèses (très invraisemblables toutes les deux) se présentent. Mais je n'en vois pas de troisième à proposer, il faut adopter l'une ou l'autre.

Ou bien l'intelligence humaine est capable de faire des miracles. J'appelle miracles les fantômes, les ectoplasmes, les lucidités, les prémonitions. Ou bien il y a mêlés à notre vie, assistant à nos actes, contrôlant nos pensées, écrivant par notre écriture ou parlant par notre voix, des êtres mystérieux, invisibles, anges ou démons, peut être les âmes des morts (ce qui est la conviction des spirites). La mort ne serait donc pas la mort, mais l'entrée dans une vie nouvelle.

Dans l'un et l'autre cas, nous nous heurtons à de monstrueuses invraisemblances; nous nageons dans l'inhabituel, le miraculeux, le prodige.

Et voici où je veux en venir. Je reprends la question que je posais au début de ce livre :

Pourquoi existes-tu ?

Il me paraît que c'est pour que tes descendants s'initient à ces mondes inconnus.

Tu existes, parce qu'il y a pour l'humanité une grande espérance. L'univers, le vaste univers serait absurdissime, si nous n'étions que les enfants du hasard. Tout semble prouver que l'intelligence s'est constamment développée et étendue sur la surface terrestre. Or, si nos sciences n'allaient pas plus loin que notre astronomie, notre physique, notre physiologie actuelles, ce serait vraiment, pour aboutir piteusement à ce maigre résultat, un immense effort de plusieurs millions de siècles et de plusieurs milliards de milliards d'êtres vivants. Mais nous ne sommes pas au terme ultime de notre devenir, car l'avenir de la science est presque illimité.

Il y a cent ans, au moment de la mort de Cuvier, on ne connaissait ni l'électricité d'induction, ni la synthèse chimique, ni les microbes, ni la photographie, ni le téléphone, ni les ondes hertziennes, ni le radium, ni l'aviation, et on avait abandonné les sciences occultes aux pythonisses et aux sorcières.

Donc on ne peut absolument rien prévoir de ce qui nous attend dans cent ans, à plus forte raison dans mille ans ! !

On a donc le droit de tenter les plus aventureuses expériences. Quand des mondes mystérieux, des

forces invisibles (peut-être intelligentes) sont autour de nous; quels horizons splendides nous sont ouverts !

Si donc il y a eu jadis des nomades et des oursins, c'est pour qu'il y ait un homme futur, plus sagace, plus intelligent que l'homme actuel qui, profitant des recherches de ses ancêtres, c'est-à-dire de nous, découvrira peut-être la cause profonde pour laquelle il a apparu, pour laquelle tu existes, ô mon ami !

Hélas ! aujourd'hui ces idées sur l'avenir humain et le grandissement de notre pensée paraissent à la plupart des hommes (et surtout, je regrette de le dire, aux savants) des fantaisies et des rêves.

Soit ! Mais ce que nul ne pourra contester, c'est que la science classique, méthodique, la science des Universités et des enseignements officiels, fera des progrès merveilleux. Même s'il n'y a rien à espérer de l'inhabituel métapsychique, des vérités nouvelles seront découvertes dans l'habituel. Ayons le courage de penser que notre physique, notre astronomie, notre géologie, notre physiologie, notre médecine surtout, sont encore dans une assez primitive enfance. Nous ne savons rien du monde inhabituel. Mais nous savons peu de chose aussi du monde habituel, mécanique, banal, dans lequel nous nous mouvons.

L'énorme progrès de la science et l'avénement d'un homme supérieur, c'est un avenir que nous avons le droit d'espérer.

Et c'est pour cet avenir que les puissants instincts de conservation pour la vie de l'individu et la prolongation pour la vie de l'espèce ont été donnés à tous les êtres vivants. Ce n'est pas le hasard, ce ne peut être qu'une loi.

Pourquoi existes-tu ? disais-je en commençant.

Et je réponds :

Pour exister et pour avoir des enfants.

Car si l'humanité se prolonge, comme il y a des mondes inouïs, énormes, invraisemblables à connaître, ces mondes seront (au moins partiellement) connus, car le prolongement de l'humanité s'accompagnera d'un croît de l'intelligence.

Donc tu existes pour que tes enfants sachent.

S'ils savent, ils trouveront le moyen d'être heureux.

Ce n'est pas seulement ton devoir, c'est aussi ton espérance. Réfléchis bien à ceci : c'est qu'en agissant ainsi, en pensant ainsi, tu te fais l'artisan, non seulement du bonheur de tes frères, mais encore de ton bonheur à toi.

Tu te soustrais aux servilités douloureuses de la vie, tu te grandis toi-même et, quand la mort viendra, tu pourras t'endormir (pour te réveiller sans doute) en toute sérénité.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE





ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE E. RAMLOT ET Cie,
52, AVENUE DU MAINE, PARIS.